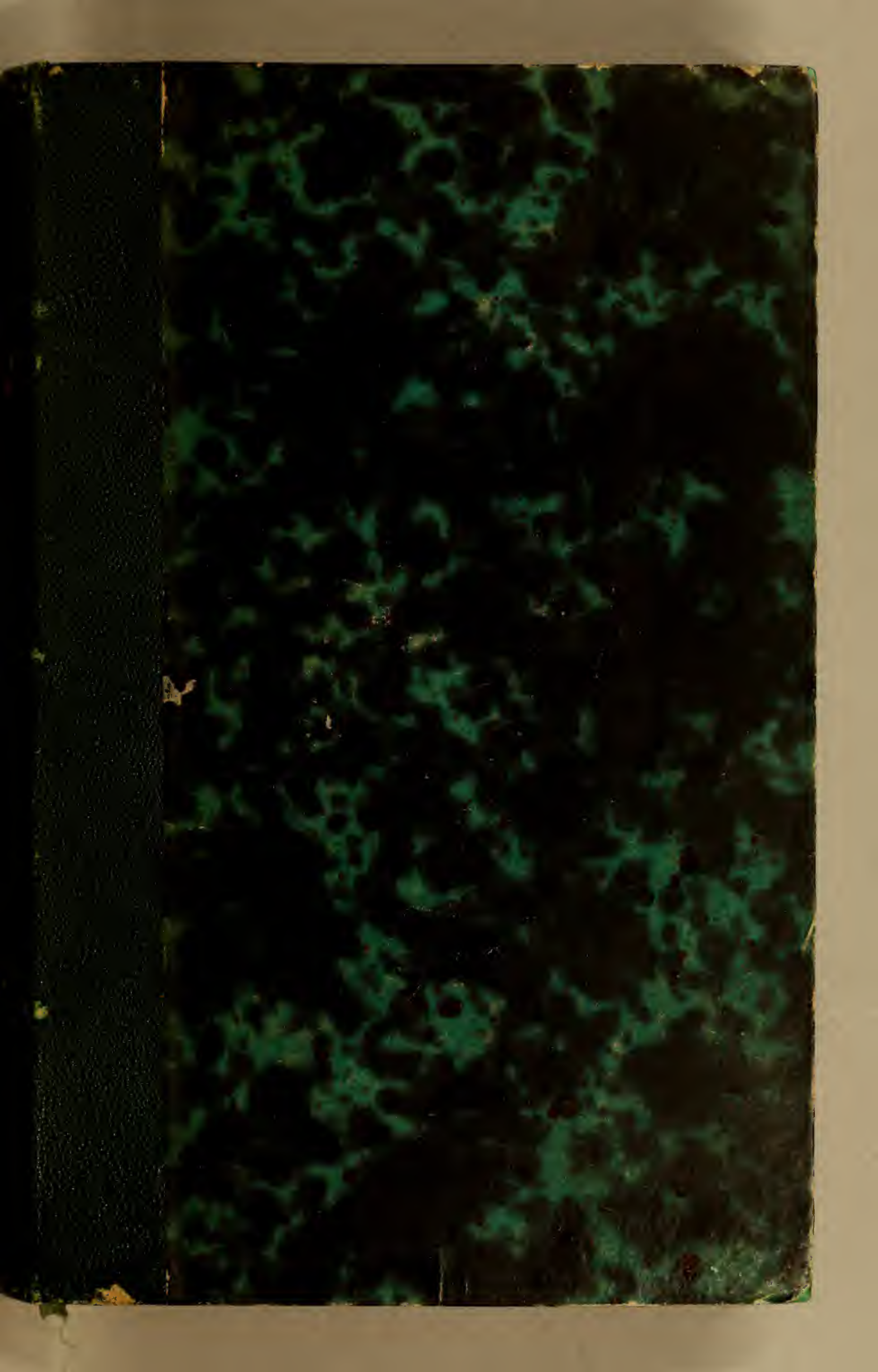
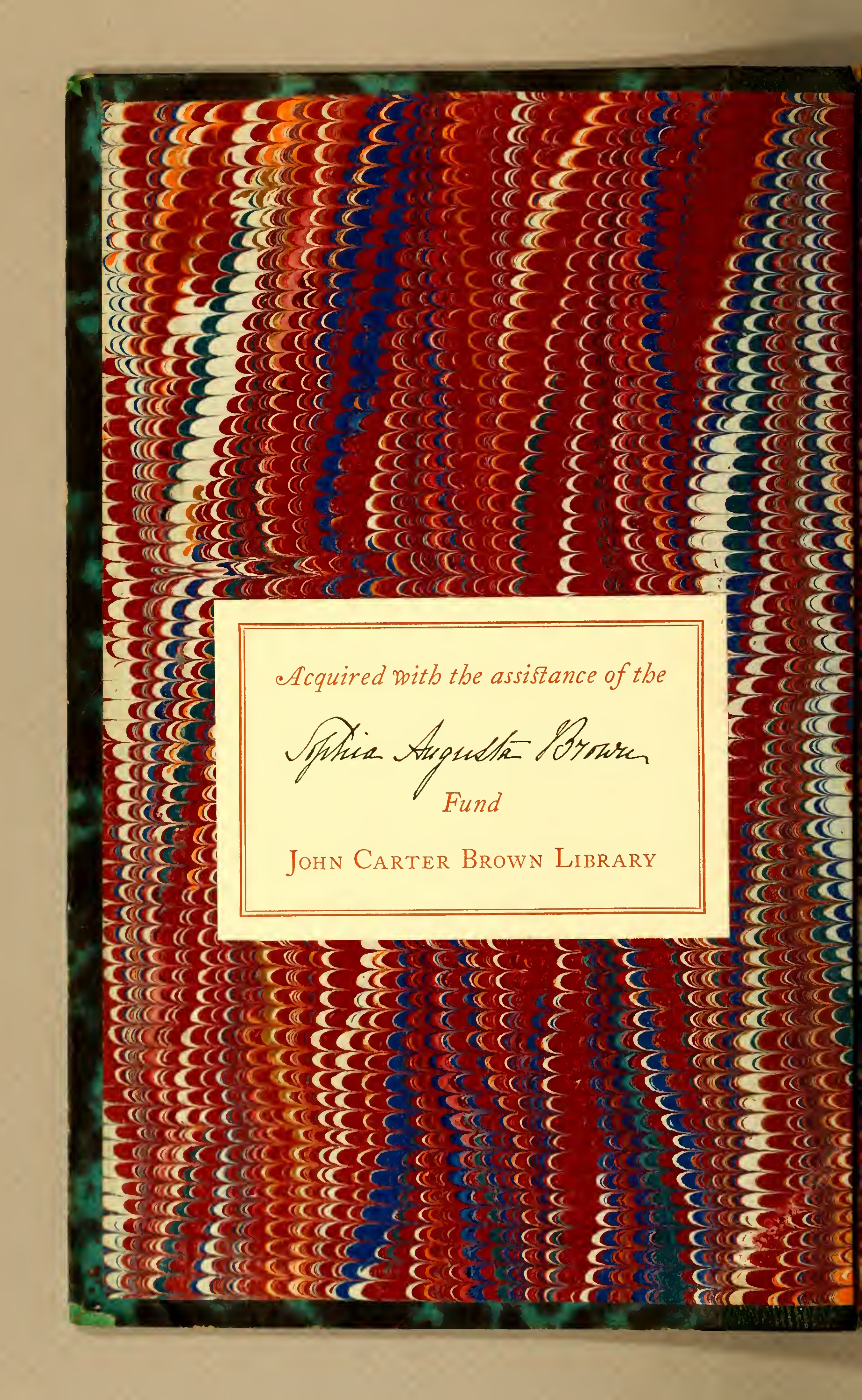




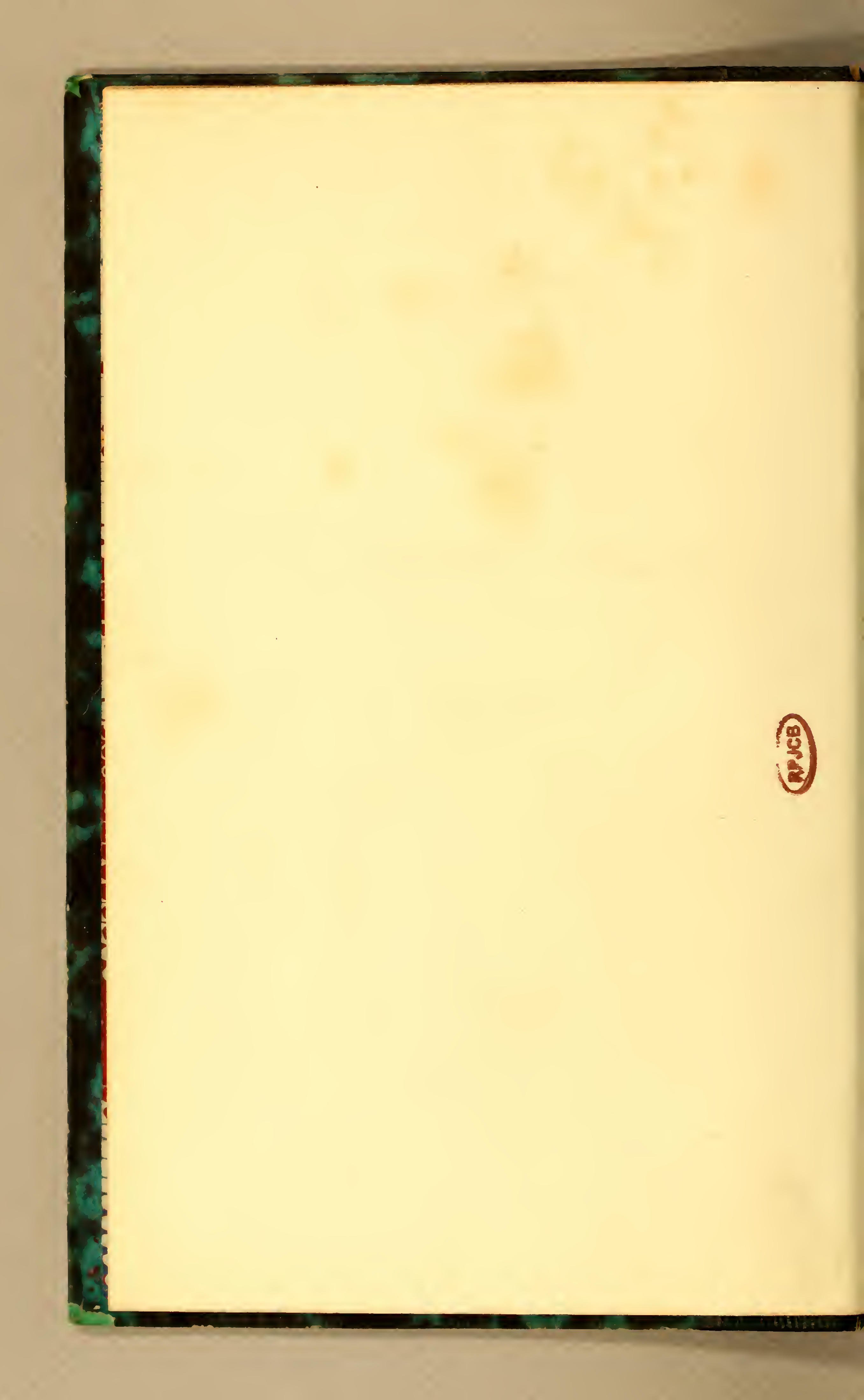
Acquired with the assistance of the
Sophia Augusta Brown
Fund
JOHN CARTER BROWN LIBRARY



SECONDE CAMPAGNE

DE

SAINT-DOMINGUE.


RPJCB

SECONDE
CAMPAGNE

DE

SAINT-DOMINGUE

Du 1er Décembre 1803 au 15 Juillet 1809;

PRÉCÉDÉE DE

SOUVENIRS HISTORIQUES & SUCCINCTS

DE LA PREMIÈRE CAMPAGNE

Expédition du Général en chef LECLERC, du 14 Décembre 1801
au 1er Décembre 1803,

PAR

M. Lemonnier-Delafosse,

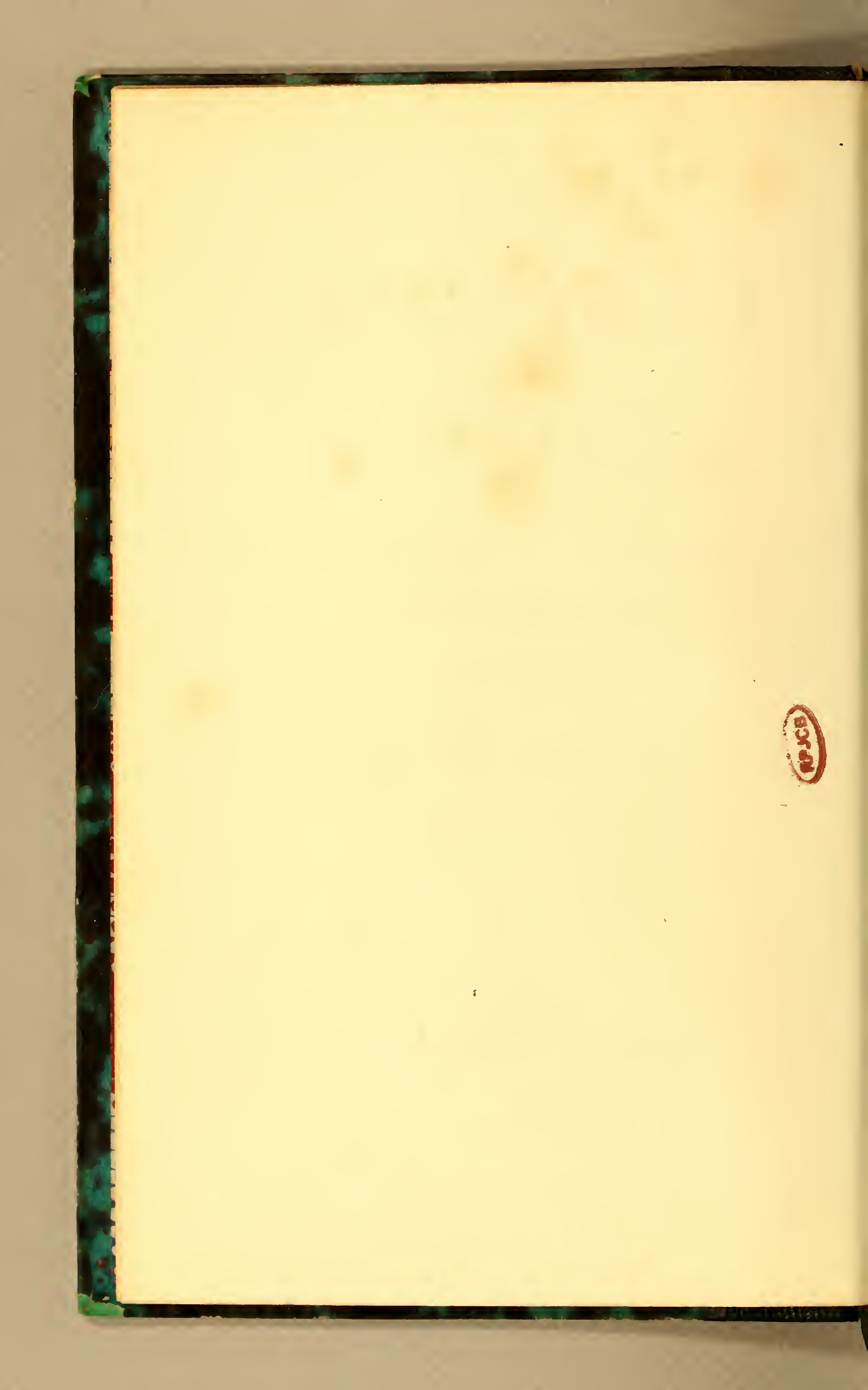
ANCIEN OFFICIER DE L'ARMÉE DE SAINT-DOMINGUE, LIEUTENANT-COLONEL EN RETRAITE,
OFFICIER DE LA LÉGION-D'HONNEUR, CHEVALIER DE SAINT-LOUIS,
ET DE L'ORDRE DE SAN-FERNANDO D'ESPAGNE.

.... Quæque ipse miserrima vidi,
Et quorum pars magna fui.
(VIRGILE)

HAVRE,
IMPRIMERIE DE H. BRINDEAU & COMPie,
RUE SAINT-JULIEN, 16.

—

1846





A vous, mes anciens Camarades, qui avez foulé le sol du Nouveau-Monde, partageant alors, et supportant d'affreuses infortunes! à vous le récit des malheurs qui, à dix huit cents lieues de la Mère-Patrie, ont pesé sur les derniers restes de l'Armée détruite à Saint-Domingue.

Que ces lignes, tracées par la Vérité, tout en rappelant une déplorable époque, fassent connaitre à nos Compatriotes le dévoûment constant et le courage remarquable avec lesquels vous avez défendu, pendant six années, et jusqu'à l'extrémité possible, l'honneur du Drapeau national!!!

L.-D.



SOMMAIRE.

INTRODUCTION. — Préparatifs de l'Expédition. — Appareillage de l'Escadre, et Départ du port de Brest. — Arrivée à Saint-Domingue.

PREMIÈRE CAMPAGNE. — Dislocation de l'Escadre. — Débarquement dans l'Ile. — Incendie du Cap-Français. — Poursuite des Nègres. — Prise du Fort Dauphin. — Le Sergent du 5me d'infanterie légère. — Entrée de la Division Navale. — Prise du Fort Sainte-Suzanne. — Possessions des Villes du littoral. — Fièvre. — Evacuation du Fort Dauphin. — Mort du Général LECLERC. — ROCHAMBEAU, Général de Division, lui succède et commande en chef. — Mort de FOEDON. — Noyades de bataillons noirs. — Livraison d'un Nègre aux chiens. — Auto-da-Fé de trois Nègres. — Esclavage du Noir. — La Ville du Cap-Français. — Défense du Cap par le Général de Brigade CLAUSEL. — Attaque du Cap. — Disette. — Capitulation de l'Armée conduite à la Jamaïque. — Pontons.

DEUXIÈME CAMPAGNE. — Saint-Yago-de-Cuba. — Appel du Général de Brigade FERRAND, aux militaires et Français non prisonniers des Anglais. — ROCHAMBEAU. — Le Général de Brigade QUENTIN. — FERRAND marche sur Santo-Domingo. — Il s'empare du commandement de la Ville. — Le Général de Brigade KERVERSEAU. — Dispositions d'établissement. — Occupation pendant 1804. — Marche de l'armée de Dessalines, dite haïtienne. — Place de Santo-Domingo. — Blocus. — Le Padre VIVES. — Le Général et l'Homme. — Le Colonel AUSSENAC. – Escadre française de l'Amiral MISSIESSY. — Ravitaillement de la Place. — Levée du blocus. — Approbation de la conduite du Général FERRAND, par NAPOLÉON. — Consolidation de l'établissement de la Colonie. — 1805. — Escadre LEISSEIGUE. — Bals, fêtes. — Escadre anglaise, Amiral COKRANE. — Combat naval. — Perte d'une partie de l'Escadre française. — Secours aux naufragés. — Samana. — Révolte des

habitans Espagnols, 1808. — FERRAND marche sur le Zeybo. — Capitaine BOCQUET. — FRANCO le Séminariste. — Combat de Palo-Inclinado. — Fuite à travers les forêts. — Le Général FERRAND se suicide. — Retour de treize militaires à Santo-Domingo. — Le Sergent de 89me de ligne. — Capitaine CAMBOULIES. — Opinion sur FERRAND. — Blocus et Siége par les Anglais et les Espagnols. — Conseil assemblé. — Le Général BARQUIER commande. — Première Sortie de la Place. — Le Chef de Bataillon DARAME, commandant le Fort Saint-Jérôme. — La Canonnière anglaise. — Deuxième Sortie de la Place. — Redoute de l'Ozama. — Troisième Sortie. — Batterie San-Francisco. — Disette affreuse. — Peaux de bœufs. — Le Bélier d'AUSSENAC. — Le Soldat français et son amour pour un Chef. — Le Parlementaire anglais. — Capitulation, le 15 Juillet 1809. — Le Colonel VASSIMONT. — Le Général anglais CARMICHAEL dans la Place. — Don SANCHEZ, Général des Espagnols. — Quelques réflexions. — Occupation de Santo-Domingo par les Anglais. — Comment l'administration anglaise exécute la Capitulation. — Arrivée à Philadelphie. — Le Général MOREAU. — Retour en France et arrivée à La Rochelle. — Quelles récompenses.



Force Maritime de l'Expédition de Saint-Domingue, et nombre de troupes embarquées.



Escadre partie de Brest

Le 23 Frimaire an X (14 Décembre 1801).

Amiral : Villaret-Joyeuse.		Contre-Amiral : Gravina.	
L'*Océan*.......vaisseau de	120	Le *Neptuno*....vaisseau de	80
Le *Mont-Blanc*, vice-amiral Magon.......de	74	Le *Guerrero*...........de	74
Le *Gaulois*.............de	74	Le *San-Pablo*..........de	74
Le *Patriote*.............de	74	Le *Francisco-Paulo*....de	74
Le *Cisalpin*.............de	74	Le *Francisco-de-Assis*...de	74
Le *J.-J.-Rousseau*......de	74	Le *Soledad*......frégate de	36
Le *Watigny*..........de	74	La *Sirène*...frégate fr. de	36
La *Révolution*..........de	74	La *Furieuse*......idem de	44
Le *Duquesne*...........de	74	La *Fraternité*....idem de	36
Le *Jemmapes*...........de	74	La *Précieuse*.....idem de	36
		La *Fidèle*........idem de	36
Partis de Lorient.		La *Cigogne*....corvette de	20
		La *Découverte*...idem....	—
Le *Scipion*....vaisseau de	74	La *Vigilente*.....idem....	—
La *Cornélie*.....frégate de	44	La *Nécessité*...transport..	—
La *Mignonne*..corvette de	18	La *Danaée*........idem...	—

Escadre partie de Rochefort.

Amiral : Latouche-Tréville.

L'*Union*........vaisseau de	74	La *Clorinde*.....frégate de	44
Le *Foudroyant*.........de	80	L'*Uranie*...............de	44
L'*Argonaute*...........de	74	La *Poursuivante*.......de	44
L'*Aigle*...............de	74	L'*Embuscade*...........de	44
Le *Duguay-Trouin*......de	74	La *Bayonnaise*...corv^te de	36
Le *Héron*..............de	74	La *Diligente*...........de	26
La *Franchise*...frégate de	44	Le *Renard*.......aviso...	—
La *Vertu*..............de	36	L'*Aigle*..........idem...	—

Ces quarante-cinq navires portaient :

Ceux de Brest	7,000 hom.
— de Lorient	1,200 —
— de Rochefort	3,000 —

Mais le *Duquesne* et la *Cornélie* ayant relâché, ils ne débarquèrent à Saint-Domingue que ... 11,200 hom

Postérieurement, le 12 Février, débarquèrent :

Contre-Amiral : Gantheaume.

Parti de Toulon...	4 vaisseaux de 74 1 frégate...... » 1 flûte........ » 1 corvette..... »	Portant......	2,300 —

Contre-Amiral : Linois.

Parti de Cadix....	3 vaisseaux de 74 3 frégates..... »	Arrivés le 15 Févr. 1802, portant. ..	1,500 —
Parti de Brest....	Le *Zélé*.....de 74 Le *Tourville*.. 74 Le *Swithsurd*. 74	Arrivés du 23 au 31 mars 1802, portant........	3,000 —
Parti du Havre...	La *Guerrière* . 44 La *Comète*.... 44 L'*Infatigable*.. 44 La *Valeureuse*. 44		
Parti de Hollande.	Le *Brutus*...de 74 Le *J.-de-Whit*. 74 Le *Neptune*. .. 74	Arrivés le 7 Avril, portant........	2,500 —
Pour les escadres....	1 mouche.		20,500 hom.

Le *Duquesne*, la *Cornélie*, 1 flûte ayant rejoint, débarquèrent ... 1,400 —

21,900 hom.

Il faut y joindre les marins de soixante-dix équipages, à 300 hommes l'un dans l'autre ... 21,000 —

En plus, des colons, des marchands européens suivant l'armée, les équipages du commerce et la troupe (légion du Midi), jetée à Saint-Domingue en 1805, par l'amiral Missiessy ... 15,645 —

Il vint donc de France à Saint-Domingue ... 58,545 hom

INTRODUCTION.

Il semble que nous augmentons notre être, lorsque nous pouvons le reporter dans la mémoire des autres. C'est une nouvelle vie que nous acquérons, et qui nous devient aussi précieuse que celle que nous avons reçue de la nature.

MONTESQUIEU.

L'expédition de Saint-Domingue, sous le commandement du lieutenant général Leclerc, beau-frère de Napoléon, partit des ports de France, le 14 décembre 1801. Le récit des premières opérations faites dans l'île a été publié par MM. les généraux comte Mathieu Dumas et Pamphile Lacroix ; mais ce récit s'arrête à l'évacuation du Cap-Français et autres villes de la colonie. (9 frimaire an XII, 1er décembre 1803.)

Il manque donc, pour compléter l'histoire de cette malheureuse expédition, commencée par les généraux précités, le récit des faits accomplis depuis lors (1803), et qui terminèrent la première campagne, soit jusqu'au 15 juillet 1809. A cette époque, les restes épars de l'armée vinrent se rallier à la garnison de Santo-Domingo, capitale de la partie de l'île, dite *Espagnole*, et là commence ce que j'intitulerai : la deuxième campagne.

Militaire, acteur, et témoin oculaire, je dirai ce que j'ai vu, pendant six années de séjour à Santo-Domingo. Ma prétention n'est pas d'écrire l'histoire entière de l'expédition ; je me bornerai à retracer mes souvenirs.

Mais pour arriver à mon principal récit, il est de toute nécessité de faire un pas rétrograde, et de remonter au départ de l'expédition des ports de France.

1° Ce qui eut lieu.

Une escadre, commandée par M. l'amiral Villaret-Joyeuse, débarqua en 1802, après une longue traversée, sur les divers points du littoral de l'île de Saint-Domingue, 21,900 hommes de troupes, chiffre qui, jusqu'en 1803, s'augmenta encore de 21,645 nouveaux venus, parmi lesquels on comptait des colons, des marins du commerce, des négocians, marchands et industriels, ces derniers abondant toujours à la suite des armées; enfin, avec soixante-dix équipages de la marine militaire, cela formait un total de 58,545 hommes blancs, qui mirent le pied sur l'île, dans l'espace de vingt-un mois. (1)

2° Ce qui existait.

Là, commandait alors un nègre extraordinaire, pourvu de toutes les qualités qui font les chefs, et digne de commander à cette population demi-sauvage de Saint-Domingue. Il avait organisé un *gouvernement* et une *armée*. C'était le roi de cette terre, il fallait le déposséder ou le gagner : malheureusement, on s'arrêta au premier parti.

3° Ce que l'on fit, et le résultat.

Ce fut au milieu de l'incendie des villes, des habitations, que, l'épée à la main, on mit pied sur cette terre. Toussaint alors combattit, et la conquête, qui semblait certaine, parut moins facile en présence d'une armée qui, retirée dans les mornes, devenait presque inattaquable !......... Le moment n'était pas éloigné où celle de la France allait disparaître, comme le sable du désert, devant l'ouragan !.... .... 50,000 hommes trouvèrent la mort, en se battant contre cette liberté, que la république française avait donnée et proclamée !... Pouvait-il en être

(1) Dans ce chiffre sont compris 600 hommes débarqués à Santo-Domingo par l'amiral Missiessy (an 1805.)

autrement? Ces hommes, pour lesquels l'amour de la liberté était tout, tombaient plutôt que de se voir ravir le bien qu'ils avaient rêvé. Ces blancs, qu'ils avaient béni comme des bienfaiteurs, leur parurent des tyrans.

Ce n'était plus les nègres d'autrefois : dix années de révolution avaient été dix siècles d'existence ! A leur courage désespéré vint se joindre, malheureusement pour l'armée française, un grand et puissant auxiliaire, la fièvre jaune.

Mais ce qui rendit l'ennemi plus fort, surtout au début, ce furent les fautes du général Leclerc, à qui sa bravoure ne laissa voir qu'une conquête à faire. L'ignorance du caractère des noirs amena une guerre d'extermination !.... En voyant la résistance qu'on allait lui opposer, le général en chef ne pouvait-il pas modifier ses premiers ordres? Il fallait conserver Saint-Domingue à la France, et ce n'eût pas été l'acheter trop cher, que de le faire au prix de quelques concessions. On eût facilement fait alors ce qu'on fut forcé de faire plus tard, mais dans des circonstances bien moins favorables.

4° Ce qui aurait dû être fait.

Il eût pourtant été facile de traiter avec Toussaint; alors l'expédition n'eût point été nécessaire. Hélas! pourquoi l'orgueil européen recula-t-il devant cette idée?... On eût conservé Saint-Domingue ! Malheureusement le chef du gouvernement français ne voulut point, malgré l'opinion d'un homme spécial (1), parti des lieux mêmes,

(1) M. Vincent, colonel du génie. Il avait tout fait pour éclairer la religion du premier consul ; il fut éconduit. On préféra suivre l'avis des vieux colons de Saint-Domingue, réfugiés ou habitant Paris. Ces riches planteurs ne pouvaient se faire à l'idée qu'un blanc pût jamais traiter avec un nègre; et cette opinion, qui, malheureusement, triompha, causa leur ruine, et fit perdre à la France sa belle colonie.

reconnaître l'esprit de la colonie : ses idées à l'égard des nègres étaient fausses ; ce sont des hommes au milieu desquels il faut vivre, pour les juger et les apprécier. A l'appui de cette réflexion, sur l'ignorance où l'on était de la population noire, qu'il me soit permis de citer un extrait du discours du premier consul au corps législatif. (5 mai 1802.)

« A Saint-Domingue, de grands maux ont été faits, » de grands maux sont à réparer ; mais la révolte est » chaque jour plus réprimée. Toussaint, sans trésor, » sans places, sans armée, n'est plus qu'un brigand, » errant de mornes en mornes avec quelques brigands » comme lui, que nos éclaireurs poursuivent, et qu'ils » auront bientôt atteints et détruits. »

Cette opinion, émise trois mois après la guerre commencée, depuis le 3 février, donne la mesure des instructions que dut recevoir le général Leclerc. On aura dit :

« Des esclaves ont été déclarés libres, c'est une grande » faute : remettez-les sous le joug ; s'ils résistent, la » mort ! »

Toussaint, sans trésor ? Il en avait un, caché, disait-on, et pour l'enfouissement duquel, depuis le premier porteur jusqu'au dernier, tous furent sacrifiés.

Sans places ? Qu'en avait-il besoin ; chaque morne en était une. Sans armée ? Mais elle existait partout, chacun de ses nègres était soldat ; pour faire la guerre, ils n'avaient pas besoin de se mettre en ligne. Enfin, il avait 400,000 hommes.

Mais Toussaint, traitant, aurait-il été de bonne foi ? Oui, si on l'eût été à son égard. Sa conduite, après bien des combats en est la preuve : ne traita-t-il pas, alors même qu'il pouvait encore se défendre avec succès et qu'il possédait tous les moyens et toutes les ressources

avec lesquelles ses généraux agirent plus tard contre nous ?

Si, donc, il accepta des propositions tardives, sans être tout-à-fait vaincu, à plus forte raison, les eût-il accueillies avant le débarquement, et bien plus encore, avant l'expédition. C'était un pont d'or qu'il fallait lui faire. Mais traiter n'était pas dans les instructions du général français ; on lui apporta la guerre, il dut se défendre, et cette défense traça la route à ses généraux, déjà depuis long-temps, jaloux de son pouvoir.

Lorsque, après divers combats dans l'intérieur de l'île, il fut amené à traiter, son grade de général de division fut reconnu ; c'était trop tard le lui accorder, et ce n'était plus assez pour son orgueil : aussi que fit-il ? Loin de rester au milieu de l'armée française, il se retira sur son habitation, à Emery, y vivant comme un simple particulier. Il parut abdiquer tout commandement ; sans doute, il attendait les événemens.

J'ai dit : *son orgueil*. Eh ! ne devait-il pas en avoir, lui, chef et possesseur d'une terre qu'il considérait comme sienne, d'abord par la conquête qu'il en avait faite sur les Anglais, repoussés de Saint-Domingue, et ensuite par la conservation et la régie de la colonie française, dont il avait rendu compte au gouvernement français ?

Le général Leclerc, alors qu'il donnait le brevet de général de division à Toussaint, était persuadé, sans aucun doute, que la paix en serait le résultat, conviction d'autant plus plausible, que tous les généraux nègres firent également leur soumission, et que quelques-uns furent même employés dans l'armée ; mais ils ne l'avaient faite, cette soumission, du moins quelques-uns, et entre autres Dessalines, que pour dénoncer et perdre leur premier chef.

Telle est la cause qui amena un résultat tout autre que celui qu'on avait espéré, et qui fit déporter Toussaint en France, où il trouva la mort dans une citadelle !... le fort Joux (Doubs.)

5° Ce qui arriva.

Toussaint-Louverture crut à la parole européenne, à la foi française, et, par ses ordres, ses généraux et son armée se rendirent ; ses bataillons entrèrent au Cap-Français.

Mais son inactivité et sa retraite volontaires firent naître des soupçons, que vinrent augmenter les dénonciations des siens, dans le but de provoquer son éloignement. On le surveilla sur son habitation : la police du général Leclerc intercepta des lettres, vraies ou fausses, dans lesquelles on crut reconnaître des projets, des espérances pour l'avenir ; et l'ordre fut donné pour son arrestation : on pensait que l'armée noire, privée de son chef, serait plus soumise et servirait plus facilement les vues de la France.

La conduite de Toussaint paraissait justifier cette mesure : quel roi descendu, dépossédé, ne rêve sa réhabilitation (1) ? Et ne lui était-il pas permis de l'espérer au moment où une peste, une épidémie tombait sur l'armée française ? Il en prévoyait, il en sentait l'anéantissement prochain..... la fièvre jaune s'était déclarée.

Toussaint fut arrêté sur son habitation à Emery, embarqué aux Gonaïves sur la frégate la *Créole*, et ensuite sur le vaisseau le *Héros*, qui partit aussitôt pour la France ; c'était d'ailleurs le signal qu'attendaient les généraux nègres pour abandonner l'armée française, dans laquelle ils ne firent que paraître. Plus rusés que le gé-

(1) Tout vaincu cherche à se relever, et il en a le droit. (THIERS, XIXme chapitre du *Consulat*.)

néral européen, ils devaient le jouer. Ce ne fut cependant que les uns après les autres, que Christophe, Dessalines, Paul Louverture (frère de Toussaint), Clairvaux, etc., etc., quittèrent le Cap pour aller reconstituer une armée qui, chaque jour, s'augmentait de la désertion des bataillons nègres, en garnison dans la ville du Cap, au Port-au-Prince et dans les autres villes.

Ces généraux ambitionnaient la place de Toussaint ; Dessalines l'emporta sur ses concurrents ; on le reconnut pour chef.

A l'aspect de cette désertion générale, le restant des troupes noires stationnées au Cap fut considéré comme prisonnier; et son désarmement s'opéra. On fit plus : sous prétexte d'expédition, on embarqua des bataillons nègres; mais à peine en pleine mer, l'Océan devenait leur tombe !.... Les flots ramenaient les cadavres jusque dans la rade du Cap (1). Toute la population s'exaspéra à ce spectacle, et la révolte déjà commencée devint spontanément générale ; ce n'était plus l'armée nègre que nous eûmes à combattre, ce fut la population tout entière.

La guerre recommença avec toutes ses fureurs. A l'extérieur, tout fut en feu ; à l'intérieur, la fièvre jaune dévora l'armée.

6° Ce que l'on aurait dû faire.

L'effusion de tant de sang eût pourtant été facilement arrêtée ; il suffisait de reconnaître la liberté accordée précédemment aux nègres de la colonie de Saint-Domingue, qui alors aurait été régie par les lois françaises, et sous le patronage de la France.

Les millions que coûtèrent l'expédition auraient plus qu'indemnisé les colons ; et cinquante mille Français n'eussent pas été sacrifiés, soit par le feu de l'ennemi, soit

(1) On renonça pendant quelque temps à manger le poisson.

par l'assassinat, soit enfin par la fièvre jaune, pour arriver, au lieu d'une conquête, à l'évacuation et à la perte définitive de toute l'île ! Eh ! ne valait-il pas mieux donner cet exemple d'une émancipation déjà vivante, que de s'imposer les sacrifices énormes qui furent faits alors ? N'est-on pas arrivé plus tard à cette conclusion ? En effet, le traité de mai 1825 n'a-t-il pas reconnu l'indépendance de Saint-Domingue au moyen de la cession-vente de l'île, vente dont le prix n'achèvera jamais d'être payé.

Quarante-trois ans se sont écoulés depuis, ces mêmes nègres sont libres aujourd'hui... Heureux ou malheureux, qu'importe ; chacun comprend le bonheur à sa manière.

En 1802, cet exemple d'émancipation était digne de la France, elle qui, la première dans le monde, avait jeté le cri liberté !... Cette acte lui eût été fructifiable, et Saint-Domingue serait encore à elle. Alors, cette abolition de l'esclavage eût fait trembler l'Angleterre, bien éloignée à cette époque du projet long-temps débattu, et qu'elle ne mit à exécution qu'en 1833 : la liberté des noirs. (1).

(1) Voici la réponse du premier consul au colonel Vincent :
« A l'égard de cette émancipation, le premier consul fut sur le » point d'arriver à ce moyen ; il disait au colonel Vincent, que l'An- » gleterre ayant montré quelque étonnement de son armement, il » avait annoncé au cabinet anglais que, s'il rencontrait quelques » contrariétés dans l'exécution de son projet, il enverrait des pou- » voirs illimités à Toussaint-Louverture, et qu'il reconnaîtrait l'*in-* » *dépendance*; les Anglais, ajoutait-il, effrayés de mon idée, ont bien- » tôt consenti à tout ce que je voulais. » Ce consentement de l'Angleterre a donc fait le sort de Saint-Domingue ; toutefois, le premier consul fut fortement préoccupé, lorsque le colonel Vincent, si bien instruit sur les localités, et si dévoué à sa patrie, lui observa, que l'Angleterre devait voir avec satisfaction qu'il mît, par le fait, à sa disposition, une flotte et 40,000 hommes, qu'elle pouvait bloquer dès qu'ils auraient touché le sol de Saint-Domingue (Mathieu Dumas). Le réultat de l'expédition fut une preuve de cette prophétie. Les colons, à Paris, l'emportèrent, et le colonel Vincent fut éconduit.

Ce gouvernement modèle, bien que maître d'une partie du monde, nous avait pourtant déjà tracé la route ; sa fierté ne recula pas devant une espèce de traité avec les noirs : la population nègre de la Montagne-Bleue n'était-elle pas reconnue libre, au milieu de l'esclavage de toute celle de la Jamaïque, à la seule condition de rendre au propriétaire tout esclave marron? Qu'était cette Montagne-Bleue? Un point sur cette île. Et nous, Français, nous reculâmes devant un acte qui nous eût donné une île entière!.... et quelle île!.... Saint-Domingue!.... Oui, cette Angleterre si fière traitait avec ses nègres, alors que la France apportait la guerre et la mort aux siens!... Toussaint, reconnu général, second de Leclerc, et son armée liée, fondue dans l'armée française, l'ordre s'établissait avec le temps, et Saint-Domingue restait à la France. On ne le voulut pas : cette belle colonie fut perdue. Bien heureux furent les premiers enlevés par le feu et par le fléau de la fièvre, ils ne virent pas toutes les horreurs dont plus tard je fus témoin!....

En résumé, quatre causes ont fait perdre la colonie :

1° Mauvaise entente dans la réunion des divisions de l'escadre!

2° L'ignorance du caractère de la population noire! d'où tant de fautes.

3° La fièvre jaune décimant l'armée!

4° La guerre renouvelée avec l'Angleterre.

Une cinquième cause peut y être ajoutée : la conduite du général en chef Leclerc avant et après son arrivée, et ensuite celle de Rochambeau.

Leclerc avait, il est vrai, ses instructions; mais à dix-huit cents lieues de la mère-patrie, y devait-il une obéissance passive? Et lorsqu'il reconnut l'état de la colonie, ces instructions ne devaient-elles pas subir les modifica-

tions, qu'un bon jugement et une volonté ferme auraient dû faire surgir. N'en vint-il pas là, lorsque, débarqué au Cap, il réunit un conseil de propriétaires et d'habitans, d'où résulta la soumission de Toussaint et le repos de l'armée déjà bien affaiblie.

Sa désobéissance eût-elle dû d'abord lui attirer le blâme du premier consul; nul doute que, plus tard, ce dernier, reconnaissant qu'elle avait été dans l'intérêt de la France et de son commerce, ne lui eût donné un bill d'indemnité. Ses instructions étaient inexécutables.

Que voulait la France? Sa colonie. Qu'importait le moyen qui la lui eût rendue! Même libre, elle eût été à elle. A qui est-elle, aujourd'hui?....

Mais plusieurs causes s'y opposaient; l'orgueil et la vanité des blancs européens, et surtout leur mépris pour un nègre(1), qui, roi, savait tout ce qu'il valait!.. Oui, cet homme avait le sentiment de sa puissance, et l'on voulait qu'il en fît l'abnégation, lui qui, après tant de vicissitudes, tenait seul entre ses mains les moyens de pacifier la colonie et de la rendre à la France.

Pour quelques hommes qui ont connu Saint-Domingue, il en existe des milliers qui n'ont jamais eu la moindre idée de ce que pouvait être cette belle colonie, la seule qui ait éprouvé, de la manière la plus cruelle, les convulsions révolutionnaires; c'est dans son vaste sein qu'elles ont fait le plus de ravages. Divisions intestines, guerre étrangère, tout s'est réuni pour l'accabler de maux, pour la déchirer; et ce corps robuste, ce colosse colonial n'est plus aujourd'hui qu'un squelette. Je crois devoir, pour donner un aperçu de ce qu'elle était, citer la note sui-

Existence de la colonie en 1802.

(1) L'homme noir dit, lors de son arrestation: « On a coupé l'arbre, mais les racines seront toujours là. »

vante, sur son importance géographique et commerciale. Cette note est empruntée à l'excellent ouvrage de M. le lieutenant général comte Mathieu Dumas (*Précis militaire,* huitième volume) ; c'est la même que l'envoyé de Toussaint-Louverture , le colonel Vincent , présenta au premier consul : elle suffira , je l'espère , pour éclairer le lecteur. C'est un tableau fidèle contenant les observations politiques les plus judicieuses et les plus impartiales.

NOTE

Sur la Colonie française de Saint-Domingue.

« L'île de Saint-Domingue , appelée Hispanola par les Espagnols, qui la possédaient en commun avec les Français , a une étendue de l'est à l'ouest d'environ cent lieues marines de deux mille huit cent cinquante-une toises chacune ; sa largeur moyenne du nord au sud peut être évaluée à trente lieues marines de deux mille huit cent cinquante-une toises chacune. Sa surface calculée avec assez de précision contient environ trois mille lieues marines carrées , dont deux mille ou les deux tiers appartenaient à l'Espagne, et l'autre tiers, mille lieues carrées, appartenaient à la France : la mesure de longueur employée par les Français, pour le toisé des terres, était le pas de trois pieds et demi de longueur.

» L'unité de surface employée par le même mesurage est le carreau, qui est le produit de cent pas sur cent , ou dix mille pas carrés.

» Ces données posées, l'on trouve que la lieue marine contient quatre mille huit cent quatre-vingt-huit pas qui , multipliés par eux-mêmes et réduits en carreaux , produisent deux mille trois cent quatre-vingt-dix carreaux par lieue ,

lesquelles donnent vingt-huit mille neuf cents carreaux pour la partie française, et quarante-sept mille huit cents pour la partie espagnole.

» Il est essentiel d'observer que, quoique la France ne possédât réellement que le tiers de ce territoire, ce tiers était, sans comparaison, préférable, sous le rapport des cultures coloniales, au territoire possédé par l'Espagne.

» Cet avantage de la partie française sur la partie espagnole est particulièrement dû aux plus grands développemens des côtes dont jouit la partie française, développemens fournis par les saillies dans la mer, des langues de terres étroites qui facilitent infiniment les planteurs, en leur procucurant, à leur portée, de nombreuses baies, des ports de mer, et des mouillages essentiels pour l'exportation de leurs denrées.

» Il paraît aussi évident que le terrain d'un pays aussi montueux que Saint-Domingue est nécessairement plus plat et plus cultivable, en s'éloignant des grandes chaînes; l'eau, si nécessaire dans ce climat brûlant, se trouve plus abondamment dans les vallées, et toutes les cultures sont possibles à l'habitant voisin de la mer, tandis que celui qui possède les sommités de l'île se trouve réduit, par la nature du sol et la température du climat, au rôle de simple pasteur, ce qui a lieu dans presque toute la partie espagnole.

» Une autre considération de grande importance pour le planteur rapproché de la mer, est qu'il peut voir rentrer tous les jours, dans ses parcs, ses animaux revenant de l'embarcadère; ce que ne peut obtenir le planteur espagnol, placé à de grandes distances des points d'embarquement.

» Poursuivant ces idées générales pour faire connaître la division territoriale de la colonie, on avouera avec confiance que l'observateur qui a souvent contemplé du dehors la côte et la contexture des hautes montagnes de Saint-Domingue, ainsi que les différens contreforts qui constituent sa tortueuse et monstrueuse charpente, et celui que des courses multipliées dans l'intérieur ont mis à même d'observer avec fruit

la structure de cette terre précieuse, ont également reconnu que cette île est généralement traversée par plusieurs chaînes de montagnes, courant de l'est à l'ouest, dont la principale commençant dans l'est au cap Raphaël, se rend au principal nœud du Cibao, où elle se confond avec beaucoup d'autres, mais d'où elle se détache néanmoins bientôt pour continuer vers l'est et aller finir au Cap-à-Foux, môle Saint-Nicolas; c'est de ce nœud du Cibao, sommité la plus élevée de Saint-Domingue, que se détache une autre chaîne, qui, courant d'abord du nord au sud jusqu'à l'embouchure du Neybe, suit la direction sud et ouest jusqu'au cap Tiburon. Ces principales masses bien reconnues, il a été naturel de chercher, d'après elles, à établir les grandes divisions de la partie française de Saint-Domingue. C'est ainsi que l'on a été amené à donner le nom de partie du Nord, dont le Cap-Français est le port principal et la capitale, à tout le terrain compris dans le pendant des eaux au nord de la grande chaîne, et situé entre le fort Dauphin et le Môle.

» C'est aussi, d'après les mêmes données, que l'on a dû appeler partie de l'Ouest cette portion de territoire français à l'ouest du Cibao, et aboutissant au beau port du Môle, point le plus occidental de l'île, et comprenant le versant des eaux au sud entre ce point et le Port-au-Prince, chef-lieu, principal port de cette partie.

» La dénomination de partie du Sud a dû être enfin donnée à cette portion de territoire français la plus au sud-est de la colonie, dont les Cayes sont la capitale et le principal port, comprenant en outre le territoire qui s'étend de Miragouane au Cap Tiburon.

» Telle est l'idée que l'on dut se faire de la division du territoire de la partie française de Saint-Domingue, dont le chef-lieu était au Port-au-Prince en temps de paix, et au Cap en temps de guerre, ce dernier point se trouvant au vent de la partie française, ce qui lui assure, en tous temps, de grands avantages.

» Après avoir donné une notion générale du sol et de la di-

vision territoriale, il paraît utile de bien fixer les idées sur les différentes classes d'hommes qui habitaient cette terre de prédilection, ainsi que les motifs qui les divisaient; un simple aperçu de la population suffira pour faire connaître les difficultés que devait éprouver la colonie à adopter les idées sur lesquelles paraissaient reposer les principes qui agitèrent la France dès le commencement de sa révolution.

» L'on distinguait uniquement et généralement deux classes d'hommes à Saint-Domingue, les blancs et ceux de couleur; et dans cette dénomination, les noirs étaient compris avec les mulâtres. L'on était bien loin, toutefois, de s'en tenir à cette ligne de démarcation, et la caste blanche, qui aurait toujours dû sentir le besoin d'être unie, avait introduit même parmi elle les distinctions les plus prononcées. Elle se divisait en deux classes: celle des *grands planteurs*, propriétaires de beaucoup de noirs, et celle connue sous la dénomination de *petits blancs*, classe qui était de beaucoup la plus nombreuse, la plus active et la plus industrieuse; elle comprenait tous les planteurs qui n'avaient point encore acquis une grande fortune, et les hommes de toutes professions si essentiels à la prospérité des colonies: les petits marchands des villes étaient appelés *blancs poban* (1). Une morgue repoussante, et des prétentions de tout genre caractérisaient la classe des grands planteurs; le désir de faire de grandes alliances, de pouvoir parvenir à être admis, ou à faire admettre leurs enfans à la Cour, était leur pensée dominante, et les moindres distinctions honorifiques étaient la plus puissante recommandation à leurs yeux (2).

(1) Poban, bouteille en verre, contenant des salaisons ou fruits confits.

(2) Qu'il me soit permis de citer un fait dont je fus témoin. En 1803, époque où toute idée arristocratique devait être perdue, deux créoles, en présence de l'un de leurs grands-pères, encore existant, infatués du rang que leur donnait la richesse de grands planteurs et de la croix de Saint-Louis que leurs aïeux avaient reçue (en 1788 et 1789 elle était souvent donnée en échange de quelques boucauts de

» L'on sent aisément que des hommes soumis à de tels prestiges de vanité devaient mal accueillir les ouvriers et les hommes de couleur libres, conduite extrêmement impolitique dans un pays où il importait à la caste blanche de se montrer affable et généreuse envers les hommes libres de toute couleur, qui pouvaient seuls leur garantir la tranquillité et la bonne conduite des esclaves.

» Bien loin de là, la section la plus nombreuse des blancs de la colonie, à laquelle le soin de son repos aurait dû rattacher aussi celle des affranchis, était journellement excitée à des sentimens de haîne contre celle qui était la plus exposée, à raison de ses richesses et de ses nombreux ateliers tenus dans un sévère esclavage.

» Beaucoup d'hommes respectables se trouvaient, sans doute, parmi ces grands planteurs; mais il est peut-être vrai de dire que le plus grand nombre parmi eux n'avaient que des fortunes très obérées, que le luxe détruisait; et l'on sait que, dans des momens de troubles politiques, ces derniers sont toujours prêts à se montrer. Les principaux acteurs, dans les assemblées provinciales et coloniales, furent ceux dont les affaires étaient les plus dérangées.

» A cette section redoutable de grands planteurs se trouvaient toujours unis d'ardens auxiliaires, des hommes tels que l'on n'en trouvait guère en aussi grand nombre dans aucun autre pays.

» Ces hommes qui, pour la plupart, avaient été obligés de s'expatrier, et que l'on désigne vulgairement sous la

sucre), se disputaient sur l'ancienneté de leur noblesse de famille! Le grand-père, provençal, n'ayant jamais quitté son langage, les écoutait avec cette impassibilité du vieillard, les laissant s'enferrer à qui mieux mieux; toutefois, la patience finit par lui échapper, et il s'écria en provençal: *Qué me foutès! pétiounos! Ah! regardès un pao, voustre noublesse! Quand mon pèrc et lo de tio vinguèrent dans la colonie, s'abès ce qu'éront ?... L'o mio chiait en haut, et l'o tio chiait en basse! qué trond de l'air, voilà voustre noublesse!* (Ils étaient scieurs de long.)

dénomination de *Chevaliers d'industrie*, vivaient dans une espèce d'aisance, en flattant l'orgueil des grands planteurs, toujours inquiétans pour le gouvernement, ennemis de tout ordre, parce qu'ils ne pouvaient plus trouver d'existence que dans l'état de troubles. Ces intrigans se réunissaient sous la bannière des grands planteurs obérés; ils tourmentaient sans cesse, au Cap et au Port-au-Prince, les premiers agens du gouvernement, dont tout homme honnête devait désirer d'affermir l'autorité.

» Cependant la classe des petits-blancs, dont on a déjà parlé, classe si utile dans les colonies, et qui est le premier élément de leur prospérité, se conduisit d'abord sagement, et lutta quelque temps contre le désordre, mais excitée d'une part par le désir de voir humilier les grands planteurs, exaspérée par la crainte de voir introduire le moindre changement dans l'état des individus, elle se réunit aussi aux agitateurs de la colonie, qui ne manquaient jamais de mettre en avant le prétexte de la conservation de l'état politique actuel des hommes, auquel les petits-blancs attachaient aussi le plus vif intérêt, car ils avaient à-peu-près tous quelques esclaves mulâtres ou nègres. Ils voulaient bien s'élever au rang des grands planteurs, mais ne pouvaient concevoir que d'anciens propriétaires riches, soumis à toutes les charges de la colonie, eussent la prétention de s'élever jusqu'à eux, dès que la plus légère différence dans l'épiderme attestait ce qu'ils appelaient le sang mêlé.

» L'on admettrait toutefois qu'il aurait pu s'établir quelque mode de conciliation parmi les libres de toute couleur, s'ils avaient été seuls habitans; mais la caste blanche, dont le nombre d'individus pouvait s'élever à 40,000, devait, disaient-ils, contenir dans l'esclavage, c'est-à-dire dans l'abaissement le plus dégradant, plus d'un demi-million d'individus, dont 500,000 étaient esclaves, et 30,000 soumis à un état presque aussi insupportable.

» L'on conçoit aisément, d'après cet état de choses, que du moment que les notions mal digérées d'une révolution terri-

ble, dont les principes sapaient toutes les bases du système colonial, se manifestèrent à Saint-Domingue, les plus grands malheurs durent être à redouter de la part des esclaves, qui se montrèrent long-temps très soumis; et tout permet de croire que si les blancs avaient voulu être justes et généreux envers les hommes de couleur, leur sincère réunion à ces derniers eût épargné de grands malheurs.

» Un tel plan était loin des vues des principaux meneurs. L'on multiplia les mauvais traitemens à l'égard des nouveaux libres, dont il fallait ménager l'appui : ceux-ci, plus éclairés que les esclaves, plus prononcés contre l'état d'abjection auquel les soumettaient les préjugés coloniaux, annoncèrent bientôt des intentions hostiles contre les blancs; leurs premières doléances étaient sages, et des hommes raisonnables eussent été facilement d'accord avec eux. Mais l'on vit tout-à-coup se former de nombreuses réunions: les premières villes de la colonie, et surtout le Cap, devinrent les foyers des plus violentes agitations; la conduite des premières autorités, de fonctionnaires irréprochables, fut recherchée et calomniée, les troupes furent provoquées à l'insurrection, et les perfides agitateurs de la ville du Cap, ne se contentant pas de succès assez insignifians, obtenus dans le nord de la colonie, conçurent le séditieux projet de se rendre au Port-au-Prince, pour y recruter des partisans et arrêter l'intendant Marbois, administrateur aussi ferme qu'éclairé, qu'ils considéraient comme le plus grand obstacle à leurs desseins.

» L'on doit aussi classer parmi les principaux motifs de la désorganisation de la colonie, la jalousie de l'Angleterre, dont la prépondérance maritime ne laissa jamais s'élever impunément aucune prospérité coloniale étrangère à ses intérêts.

» Indépendamment de ces causes, et pour le malheur de la colonie, il existait depuis long-temps à Paris une réunion d'hommes estimables, connus sous le nom de *société des amis des noirs*. Cette réunion ayant admis dans son sein des hommes de couleur qui résidaient à Paris, tendait, par tous les moyens, à améliorer le sort des nouveaux libres et des

esclaves; elle causa la première explosion, en favorisant la mission du mulâtre Ogé, dont l'affreux supplice fut si cruellement vengé.

» Le décret du 15 mai 1791, qui admettait à voter avec les blancs les hommes de couleur nés de pères et mères libres, eût pu apporter beaucoup de calme; mais toujours le vœu de la grande majorité des blancs de la colonie repoussait absolument toute idée de concession à faire sur l'état politique des individus. Malheureusement le gouverneur de la colonie, le respectable Blanchelande, partagea cette opinion; il refusa de faire exécuter le décret, et fut contraint par l'assemblée provinciale de manifester la volonté de se mettre à la tête des blancs, pour repousser les prétentions ou plutôt les justes espérances des hommes de couleur.

» Rappelé en France, ce brave général fut traîné à l'échafaud. Il avait à Saint-Domingue échappé à mille dangers, et surtout aux fureurs des troupes envoyées de France, qui massacrèrent au Port-au-Prince, le 2 mars 1791, le jour même de leur débarquement, l'intrépide Mauduit, colonel du régiment du Port-au-Prince, pour avoir traité les hommes de couleur avec trop de ménagement, et avoir dissipé une réunion de factieux.

» Le mépris haineux des blancs pour les hommes de couleur, ce mépris, cause la plus active des malheurs de Saint-Domingue, ne faisait que s'accroître, surtout après le refus fait de mettre à exécution le décret du 15 mai 1791, et les différentes conventions consenties, sur quelques points de la colonie, entre eux et les blancs; les noirs furent enfin entraînés dans l'insurrection.

Quelques observat[ns] sur la situation de la France par rapport à S[t]-Domingue, dans son état actuel.

» Aujourd'hui Saint-Domingue repris, la France ne pourrait jamais lui offrir un dédommagement satisfaisant du sacrifice d'hommes et d'argent qu'il faudrait faire pour le reconquérir, et y établir un ordre tel qu'on y pût garantir l'exercice de l'autorité de la métropole, et faire respecter les personnes et leurs propriétés.

(Ces motifs ont dû sans doute décider la reconnaissance en

1825, et l'acceptation de l'indemnité en faveur des malheureux colons expropriés.)

» Il est hors de doute que la propriété de Saint-Domingue serait, maintenant, plus onéreuse que profitable et utile à la France.

» Les cultures sont nulles, et la terre a repris sa robe de sauvage ; il faudrait donc des capitaux immenses pour rétablir cette colonie ; le système des irrigations est détruit ; les plaines inondées sont devenues des marais, et une population européenne ne peut plus s'y établir et s'y multiplier.

» La traite abolie, où prendra-t-on des bras nécessaires et les seuls capables de travailler sur ce sol brûlant ? Une conquête entraînerait l'extermination, il faudrait sacrifier des armées, des trésors, pour achever de soumettre, si toutefois on le pouvait, le petit nombre des nègres échappés à la destruction.

» L'idée seule d'un tel projet effraye l'imagination ; Saint-Domingue, aujourd'hui indépendant, les mers libres, tous ses ports sont ouverts au commerce, et de toutes les puissances, la France est celle qui doit y trouver un grand intérêt et un profit, résultat des produits de son sol et du rapide accroissement de son industrie. Malheureusement on est encore loin d'un résultat si favorable ; car, on peut le dire, avec vérité, cette population ne veut plus travailler même dans son intérêt, et Saint-Domingue ne produit rien.

» Jamais l'avantage de l'indépendance de cette colonie n'approchera de celui que procura à l'Angleterre celle des Etats-Unis : on le sait, une guerre ruineuse cessa, et elle récupéra par les bénéfices du commerce, une partie des trésors follement prodigués, pour retenir des colons dans la dépendance de la métropole.

» La question n'est pas différente, les titres de possession ne sont sans doute pas mieux fondés que l'étaient ceux de l'Angleterre.

» Le principe de la légitimité n'a point été blessé par cette grande concession conseillée par la sagesse. Il était temps de

reconnaître pour Saint-Domingue une maxime généralement trop peu avouée, mais bien connue, que les colonies ne doivent être ambitionnées que pour le commerce, et non pour une onéreuse et illusoire propriété.

» Elles ont toujours plus coûté que rapporté. »

(MATHIEU **DUMAS**.)

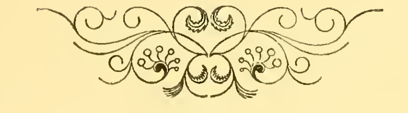
J'ai écrit les événemens de six années passées à Santo-Domingo, sous l'impression de mes souvenirs, et aussi de ceux de quelques officiers de cette garnison; si je me cite quelquefois, si le terrible *moi*, toujours défavorable pour l'écrivain, est sorti fréquemment de ma plume, c'est pour donner la preuve que je parle avec certitude; c'est pour augmenter la confiance que, j'ose croire, le lecteur m'accordera, et pour mieux rappeler à mes camarades ce que nous avons vu ensemble.

Je ne puis, ni ne dois me flatter, que cet ouvrage n'aura pas ses détracteurs; mais comme je ne sacrifierai jamais mon opinion à aucune considération, je n'attends ni ne veux ce sacrifice de personne. Je place au-dessus de tout, la France et la part de prospérité (1) qu'elle a perdue par

(1) J'ai dit: la part de prospérité de la France. Et n'en était-ce pas une grande, lorsque l'on pense à ce qu'était la partie française de Saint-Domingue; ce tiers de l'île, plus productif que la totalité des possessions anglaises dans les Indes-Occidentales. Elle exportait au-delà de 168 millions de francs, employait 1,640 navires et 26,770 matelots. La partie espagnole jointe, donnait l'espoir, sans exagération, de tripler ce résultat! Il est hors de doute, comme le dit le général Mathieu Dumas que, « si la France avait pu conserver Saint-Domingue comme colonie, elle n'avait plus besoin de souhaiter aucune possession étrangère. Cette île seule était préférable à toutes les autres colonies réunies; elle eût suffi pour porter au plus haut degré de prospérité et de puissance le commerce et la marine française.

l'abandon forcé de Saint-Domingue, et je compterai pour rien ce que la critique pourra m'imputer par des motifs faussement prêtés ; rien ne me fera sacrifier la vérité : lorsque je la montrerai, elle sera toute nue.

Je ne prétends pas cependant rejeter les observations ni la critique, l'erreur est l'apanage de l'homme. Ce travail, bien imparfait sans doute, pourra néanmoins, je l'espère, éclairer l'opinion sur les principaux personnages qui ont figuré sur cette grande scène ; je chercherai à les juger sans partialité, évitant avec le même soin, la flatterie outrée et la critique haîneuse, pour rester sincère et vrai.



SOUVENIRS

HISTORIQUES ET SUCCINCTS

De la première Campagne.

Préparatifs de l'Expédition.

Les préliminaires de la paix avec l'Angleterre étaient arrêtés ; vers la fin de 1801, les mers devenaient libres, et la France dut penser à ses colonies, à Saint-Domingue surtout, cette terre si belle, si riche, si productive, renfermant des trésors dans ses trois cent soixante lieues de circuit.

Saint-Domingue, situé dans l'archipel américain, possédait une grande population, riche, industrieuse, faisait un commerce immense avec toutes les parties de l'Amérique, était le véritable entrepôt de notre industrie, et devenait notre véritable école de marine.

Avant donc la conclusion de la paix, qui fut

ratifiée le 27 mars 1802, une expédition, préparée, sous le plus grand secret, dans nos principaux ports de guerre, devait, à jour donné, voir réunir ses forces dans le golfe de Gascogne, pour former l'escadre générale, confiée aux ordres de l'amiral Villaret-Joyeuse.

Brest renfermait dans son port la plus forte partie de ces forces navales, augmentées de la division espagnole Gravina, ramenée de Cadix après l'expédition de l'amiral Brueix dans la Méditerranée, et qui n'avait pas encore repris la mer.

Depuis quinze jours, l'escadre était prête à mettre à la voile; l'ordre de départ avait été donné, les vents étaient favorables, et pourtant on restait dans le port. Qui donc arrêtait le mouvement? C'était une femme! madame Leclerc! Elle arrivait, disait-on, portée en litière, à bras d'hommes!.... Si le roi de Prusse, le grand Frédéric, eût existé alors, il eût pesté, comme de son temps, contre le cotillon. En effet, le cotillon eut parfois une fâcheuse influence dans les affaires, et l'on peut, cette fois encore, lui attribuer la série de malheurs qui vinrent fondre par la suite sur notre armée. Si alors le premier consul eût su que le retard de l'appareillage était causé par sa sœur, nul doute qu'il n'eût ordonné le départ sans elle; mais s'il l'apprit, ce ne fut que plus tard.

Les circonstances les plus futiles en apparence produisent souvent les plus funestes résultats. Qu'arriva-t-il de ces quinze jours d'attente ?

Les divisions des autres ports sortirent au jour fixé, et firent voile pour le golfe de Gascogne, rendez-vous général; elles attendirent quelque temps. Enfin, fatiguées de lutter contre une mer affreuse, et ne sachant à quoi s'en tenir, elles cinglèrent vers Saint-Domingue. L'amiral Latouche s'arrêta encore quatre jours sous Belle-Isle; mais à son tour il fit route pour la colonie.

Ce délai fut cause qu'une division navale parut sur les côtes de Saint-Domingue, avant la réunion de l'escadre qui portait l'armée. Le chef des noirs, Toussaint-Louverture, devina les projets de la France, projets que le secret seul pouvait faire réussir; il put alors faire ses dispositions de défense.

Si, au contraire, la réunion de l'escadre se fût faite sous une des îles du Vent, elle arrivait en même temps, et, sans coup-férir, opérait un débarquement d'autant plus facile que personne n'eût été en état de s'y opposer; l'effet moral eût été immense, et Toussaint-Louverture, surpris inopinément, n'eût pu soutenir la guerre.

Appareillage de l'escadre de Brest.

Madame Leclerc, la cause d'un retard si fâcheux, arriva enfin, et le lendemain 23 frimaire an X (14 décembre 1801), l'escadre de Brest

mit à la voile par un temps magnifique. La gelée, que le soleil éclairait, transformait la voilure des vaisseaux en immenses draps d'argent.

L'amiral Villaret-Joyeuse se rendit d'abord au golfe de Gascogne : les autres divisions en étaient parties déjà depuis quelques jours ; mais il l'ignorait, et les attendit vainement à son tour.

Le golfe, toujours rude, même dans la belle saison, l'était bien plus encore au milieu de l'hiver où nous nous trouvions, et l'escadre éprouva des temps effroyables. En outre, un brouillard survint, tellement dense, qu'on ne se voyait pas à dix pas de distance; il dura trois jours et trois nuits. Les ordres ne pouvaient se donner qu'au signal du canon. Lorsqu'il fut dissipé, les lignes étaient rompues. L'escadre dispersée perdit beaucoup de temps à se rallier, et elle y parvint non sans peine.

Le vaisseau le *Mont-Blanc*, commandé par le contre-amiral Magon de la Balue, courut le plus grand danger; l'*Océan*, de 120 canons, matelot d'arrière du vaisseau-amiral, se trouva, dans une manœuvre exécutée pendant la nuit, placé à la poupe du *Mont-Blanc*, et sans un matelot, gabier d'artimon, qui aperçut le bout-dehors du beaupré, cette masse énorme l'empoupait! Or, dans ce moment, les mâts calés, à sec de voiles,

et seulement avec le foc et la pouillouse, on filait dix nœuds. La mer était si grosse que dans les mouvemens de tangage on la voyait par-dessus ses bas-mâts.

La hêle du gabier provoqua une réponse du bord de l'*Océan*; celui-ci laissa arriver, et le *Mont-Blanc*, de son côté, ayant loffé, le danger fut bientôt paré. Il faut être marin pour se faire une idée d'un vaisseau à trois-ponts, écrasant par sa masse la poupe d'un autre vaisseau de 74 canons. Vraisemblablement, il l'eût fendu en deux.

Enfin l'ordre de marche fut rétabli, et sept jours après son arrivée, l'amiral se décida à faire route. Le 22 décembre, le contre-amiral Magon, qui commandait le *Mont-Blanc*, un des plus fins voiliers, eut ordre d'aller à la découverte des divisions qui ne s'étaient point trouvées au rendez-vous général; il se couvrit de toile, et bientôt on le perdit de vue. Il gagna promptement les vents alizés, et pour la première fois passa le tropique.

Entré au service depuis 1800, j'étais alors novice, puis timonier. Je pourrais faire ici une description pompeuse du baptême tropical, mais on a relaté tant de fois ces grotesques cérémonies, que je crois à propos de m'abstenir. Toutefois, il eut un bon résultat pour l'équipage, qui

reçut quatre-vingts louis. Parmi les personnes qui prirent une part active à la fête, se trouvaient la plupart des officiers du vaisseau, le général de division Rochambeau et son état-major; M. Luce, colonel, commandant le 5e léger, et tous ses officiers; plusieurs dames, au milieu desquelles brillait la belle madame Lavalette (1), reçurent aussi le baptême, car dans cette expédition les femmes tenaient leur place.

Le vaisseau qu'on avait mis en panne pour cette cérémonie reprit bientôt sa marche; on plaça alors à chaque tête des deux grands mâts une vigie qui devait recevoir un louis d'or, promis par le contre-amiral à celui qui, le premier, découvrirait soit la terre, soit un vaisseau. On peut juger si l'horison était examiné avec soin; on comprend les regrets de celui qui descendait de la vigie, sans avoir rien vu.

Arrivée sur St-Domingue.

On aperçut l'un et l'autre en même temps. Le cri: *terre! terre!* se fit entendre; puis bientôt après: *un, deux, trois vaisseaux*! Ce cri, doux à l'oreille du marin comme le vagissement d'un premier nouveau-né à l'oreille d'une mère, fit surgir des flancs du navire toute sa population: le pont, les bastingages, les haubans, les lisses n'offrirent bientôt plus assez de place à ceux qui accou-

(1) C'était la femme du général de ce nom, qui se noya après la capitulation du Cap, dans les jardins de la reine (île de Cuba).

raient pour voir cette terre promise, qu'on n'apercevait pourtant encore que du haut des mâts. De tumultueuses acclamations la saluèrent, et furent bientôt suivies d'un profond silence, pendant lequel chacun cherchait à deviner un sol qui devait momentanément délasser des longs jours d'une pénible et dûre traversée.

La première terre aperçue était La Grange, petite île de Monte-Christ, en avant de celle des Sept-Frères, et qui doit son nom à sa forme, représentant un toît. Un peu au-delà se tenaient les vaisseaux de la division Latouche-Tréville. A notre approche, une frégate vint nous raisonner, et nous apprîmes que, depuis dix jours, on était là, attendant l'escadre qu'on n'avait point trouvée dans le golfe de Gascogne, ni sous Belle-Ile.

M. Villaret-Joyeuse rallia quelques jours après, et toute l'escadre se trouva réunie le 29 janvier 1802.

Elle se composait de 22 vaisseaux, dont 1 à trois ponts, 19 frégates et 9 transports et avisos, formant ensemble 50 voiles, portant 13,500 hommes de débarquement.

Plus tard, on envoya encore de France 8,400 hommes, ce qui porta l'effectif à 21,900 combattans. (Voir l'état page VIII.)

Il fallait prendre des dispositions pour le débarquement : on ne pouvait, à Saint-Domingue, l'opérer sur un seul point ; comme en Egypte, 14 pluviose an X (3 Février).

il fallait le faire dans chaque port des villes du littoral occupées par l'armée de Toussaint-Louverture, qui avait eu le temps de prendre ses mesures de première défense.

Toute l'escadre manœuvra encore pendant quatre jours, en vue de Saint-Domingue. Jamais spectacle plus beau ne s'offrit aux yeux ! Cinquante navires courant sur trois lignes, masses inertes et qui semblaient pourtant s'animer pour obéir à la volonté d'un seul ! Jamais le génie de l'homme ne parut plus grand !

Au soleil couchant, ces nombreuses voiles dorées fuyaient la terre, rasant, comme un oiseau, une plaine bleue, sans vagues, unie comme la surface d'un lac, et reflétant l'azur du beau ciel des colonies. A peine ce spectacle enchanteur venait de disparaître avec le jour, que la nuit offrait un tableau non moins magique. Les trois fanaux de poupe de chaque navire semblaient d'innombrables étoiles brillant au milieu des ténèbres. L'ombre se mêlant aux masses qui les portaient, l'œil ébloui n'apercevait plus qu'une illumination mobile, resplendissante de couleurs, balancée dans l'espace. C'était un feu follet, mais répété mille et mille fois, dans les eaux phosphorescentes, qui laissaient après le sillage des vaisseaux comme un long ruban d'argent !...

Assis sur le couronnement de mon vaisseau, oubliant que je n'étais encore qu'un modeste aspirant de troisième classe (grade donné à la mer par le contre-amiral Magon), mon imagination courait, vagabonde, dans ce ciel enchanté!

Au jour, on revenait vers la terre, vers cette terre de Saint-Domingue, exalant, au lever du soleil, mille parfums, riche bouquet qu'on pourrait deviner, alors même qu'on ne le verrait pas.

Cinquante-deux jours de traversée ou de mer redoublaient chez tous le désir de pouvoir respirer, sur leur tige, ces délicieux parfums, que la comparaison, avec les émanations délétères du bord, rendaient plus sensible encore. Chacun demandait la terre : on savait bien qu'il faudrait combattre, mais, pour des Français, avoir la liberté d'action, le mouvement, c'est une seconde vie.

L'île de Saint-Domingue, appelée ainsi pendant trois siècles, fut découverte par Colomb, le 5 décembre 1492, qui la baptisa d'abord du nom d'Española; depuis la déclaration de son indépendance, elle a pris celui de Haïti.

L'île d'Haïti, située entre Porto-Ricco, Cuba et la Jamaïque, compte environ cent soixante lieues de l'est à l'ouest, et quarante lieues du nord au sud. Quatre rivières la baignent : la Neïba, courant au sud; l'Yuna, à l'est; l'Yayn,

ou Yaqui , au nord , et l'Artibonite, rivière principale, se dirigeant vers l'ouest.

C'était sur cette terre que l'armée allait débarquer.

Par l'exposé des faits ci-dessus , et en examinant attentivement les dates , on reconnaîtra que , si l'amiral Villaret-Joyeuse n'eût pas perdu quinze jours à Brest, il aurait rencontré les autres divisions au rendez-vous général , pour arriver en même temps devant Saint-Domingue, où l'on perdit encore cinq jours à donner à chacun ses instructions et à régler la direction de chaque division. Si , ainsi que je l'ai dit , l'escadre se fût concentrée soit à la Martinique ou à la Guadeloupe , chacun , ensuite , ayant au départ sa direction , on surprenait , sans défense , Toussaint-Louverture, on profitait du premier moment de stupéfaction des nègres , et Saint-Domingue était à la France , presque sans coup férir.

Dislocation de l'escadre, et débarquement.

Le 14 pluviose au X (3 février 1802), on débarqua à Saint-Domingue ; chaque général reçut ses ordres et se mit en campagne.

L'état-major était composé comme suit :

GÉNÉRAL EN CHEF : Leclerc.

ORDONNATEUR EN CHEF : Daure.

Généraux de division.

Rochambeau.	Desfourneaux.
Boudet.	Quentin.

Généraux de brigade.

Kerverseau.	Brunet.
Lamarque.	Humbert.
Salm.	Ferrand.
Sériziat.	

Adjudans commandans.

Boyer.	Clâparède.
Dampierre.	Dornemans.
Lacroix (Pamphile).	Darbois.
Andrieux.	Deplanque.
Lecamus.	Brouard.
Batteimoure.	Rapatel.

Commissaires des guerres.

Roch.	Levrat (Louis).
Bertrand.	Colbert (Alphonse).

Sous-inspecteurs aux revues.

Rochelin.	Goguet.
Mallenfant.	Lasève.

Tels sont ceux dont les noms sont revenus à ma mémoire. Bien d'autres arrivèrent ensuite; mais l'épidémie en enleva tant, qu'il faudrait avoir les contrôles de la guerre pour les citer.

Directions.

Leclerc, général en chef.. au Cap-Français et à l'Acul.
Magon de la Balue....... au fort Dauphin, débarquant le général.
Rochambeau........allant au Cap, et de là au Port-au-Prince, par terre.
Humbert............ — au Port-au-Prince, par mer.
Kerverseau......... — à Santo-Domingo, par mer.
Boudet.......... .. — au Port-au-Prince, devant opérer sur le littoral.

Positions des généraux nègres ou mulatres.

Toussaint-Louverture, général en chef. Partout. (Sa locomotion était surprenante.)

Christophe, lieutenant général, commandant au Cap-Français.

Dessalines, lieutenant général, à Saint-Marc.

Maurepas, lieutenant général, au Port-au-Prince, qu'il brûla, et où il assassina les blancs.

Paul Louverture, à Santo-Domingo. (Partie espagnole.)

Capitaine de port au Cap.

Sangos, mulâtre.

.... Un parlementaire, ayant forcé la passe sous les boulets rouges du fort Picolet, fut reçu au Cap. On offrit au capitaine Sangos 55,000 fr. pour entrer l'escadre française dans la rade, dont le passage est fort dangereux; mais il refusa. En vain l'amiral le menaça de mort, il persista dans son refus, et rien ne put changer sa résolution. On admira la noblesse de son caractère, et on lui fit grâce de la vie.

Les premières paroles furent donc des *menaces de mort*; cela promettait!.... Le caractère de cet officier faisait connaître à quels hommes on aurait affaire. Toussaint commandait alors à une population de 400,000 âmes, et c'était autant d'ennemis à combattre.

Fatale erreur! les Français regardaient ces hommes comme des sauvages, que leur simple aspect allait soumettre et jeter à leurs pieds!...

Hélas! leur persévérance dans la lutte, leur résistance courageuse, annihilant la science européenne, prouvèrent bientôt le contraire, et l'on put dès lors prévoir l'insuccès qui, plus tard, détermina l'abandon de l'île.

Et lorsqu'on réfléchit que tant de malheurs étaient dûs à l'influence d'une femme, on ne peut que déplorer cette galanterie française, mal entendue, à laquelle on sacrifiait tout! S'il fut cependant une époque où on eût pu se croire à l'abri de cette influence, ce fut celle du consulat, où Bonaparte prétendait *que la première femme du monde était celle qui faisait le plus d'enfans.*

Certes, il eût toujours fallu se battre, quoique arrivant à l'improviste ; mais alors Toussaint, pris au dépourvu, n'aurait pas eu le temps d'organiser l'incendie, de détruire pour *trente millions* de denrées coloniales en magasin; la guerre l'eût occupé partout; la ville du Cap et toute la population blanche de l'île eussent été sauvées.

Poursuite des nègres.

La division maritime perdit encore deux jours devant le Cap; on parlementa, et lorsqu'enfin l'amiral Villaret-Joyeuse, le 6 février, se décida à braver les difficultés de la passe (ce qu'il eût dû faire dès le 3), toute la ville était en feu; les poudrières sautaient!... Ce fut au milieu des flammes de cette cité que la troupe dut s'ouvrir

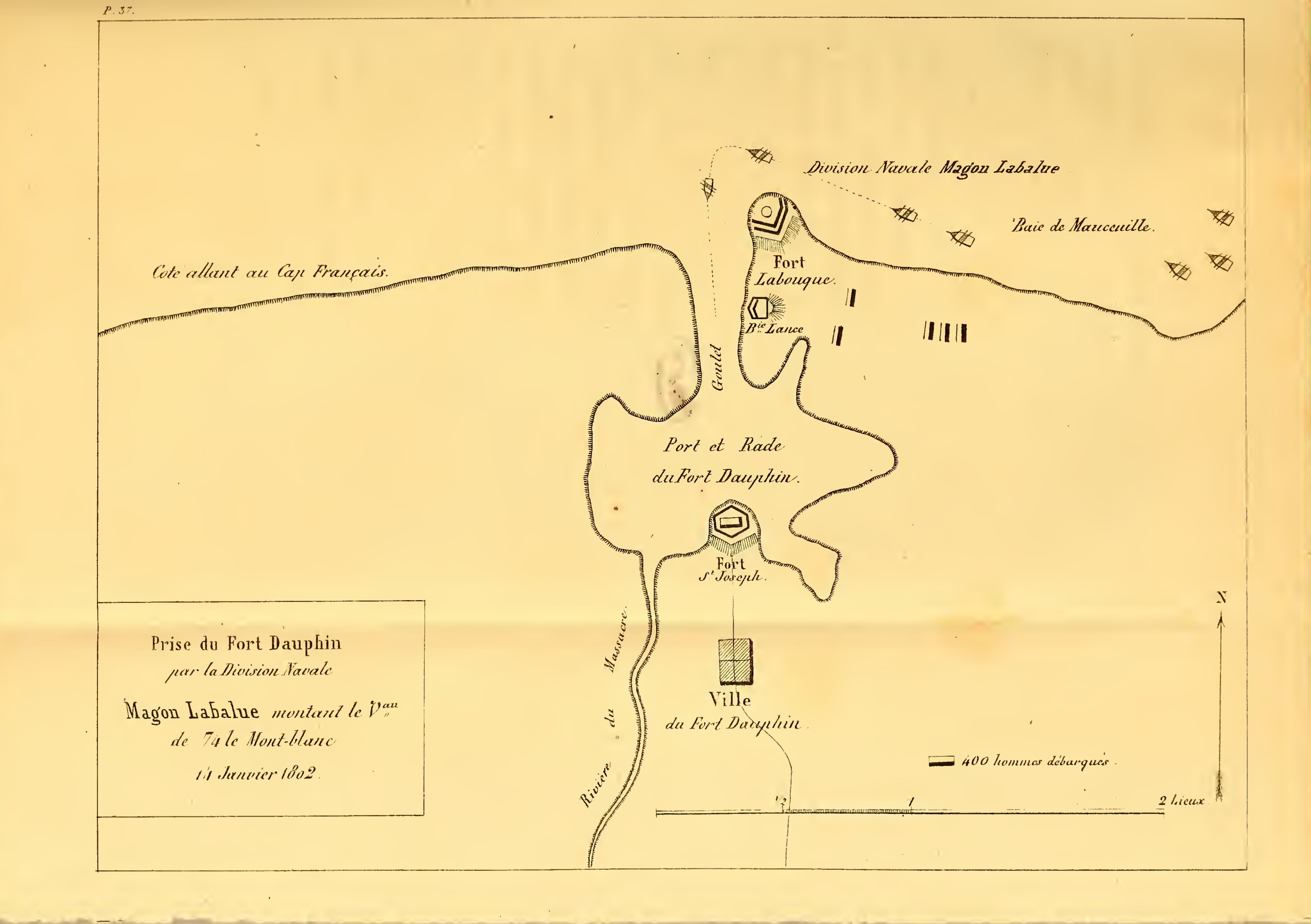
un passage, pour arriver dans la plaine du Cap.

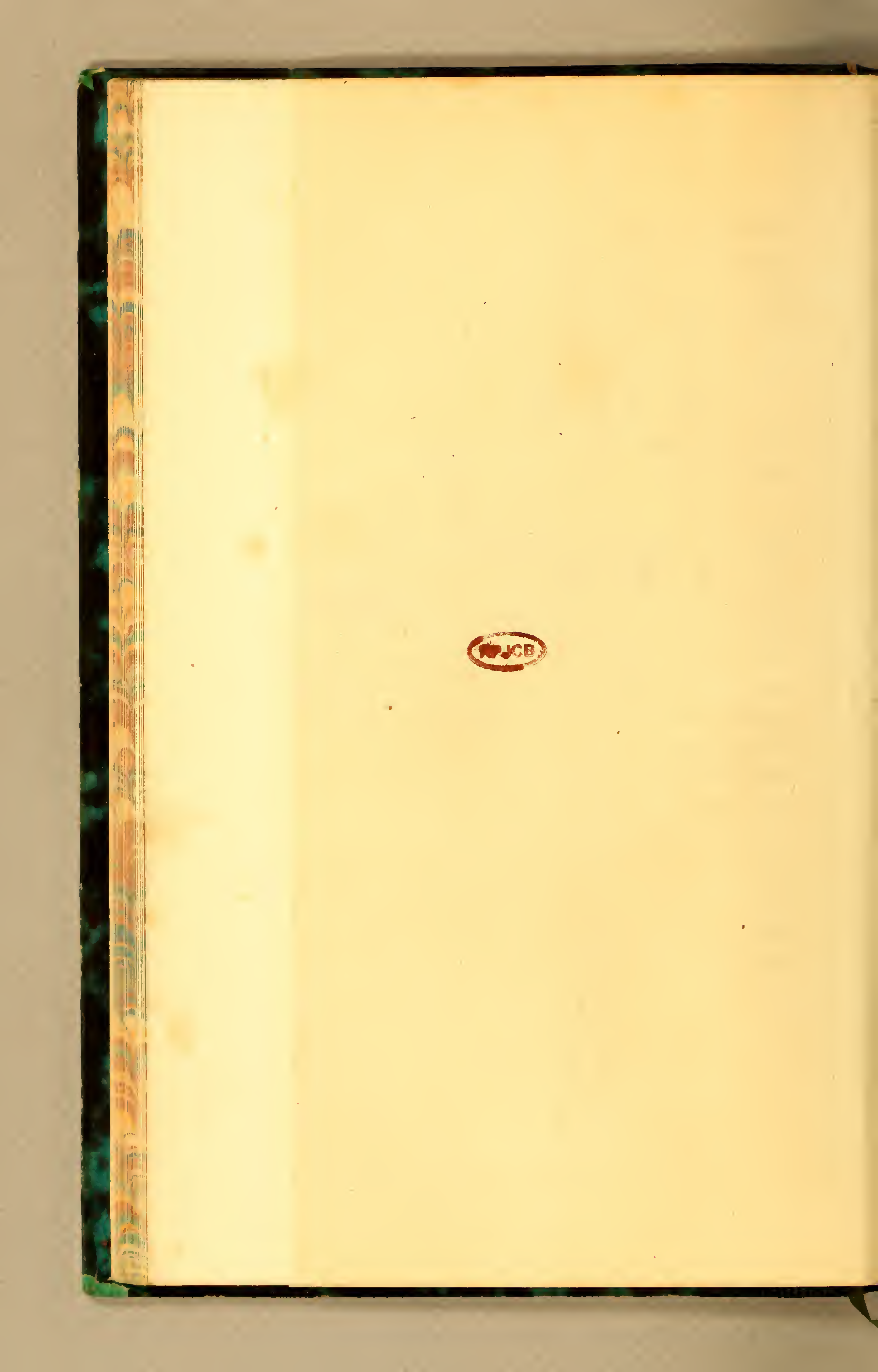
Cette belle plaine, de huit lieues de longueur, sur quatre de largeur, présentait aussi un vaste incendie : des habitations, des champs de cannes à sucre brûlaient de toutes parts. C'était à la fois un horrible et un admirable spectacle! Huit lieues de flammes! Une mer de feu! .... Cet incendie détruisit complètement tous les quartiers Morin, Petite-Anse, Terrière-Rouge, Limonade et du Trou.

Le général nègre Christophe, avec ses troupes, évacua le Cap, et gagna les Mornes; on le poursuivit. Mais cette guerre nouvelle pour nous, cette guerre où l'ennemi n'était jamais visible, dérouta officiers et soldats; c'était une nouvelle école à faire, on n'y entendait plus rien; et plus on allait en avant, plus les dangers s'aggravaient. Nous perdîmes dès l'abord beaucoup de monde. Leur armée, invisible, introuvable, insaisissable, se tenait soit dans les mornes, soit dans les halliers, et tirait à coup sûr dans nos masses compactes (1). On dut donc se borner à l'occupation des villes, après en avoir expulsé l'ennemi.

Il fallait ensuite s'établir, s'organiser, et décider enfin quel parti on prendrait pour arriver au but.

(1) Voir la Note à la fin du volume.


Division Navale Magon Labalue
Baie de Mancenille.
Cote allant au Cap Français.
Fort
Labouque.
Bie Lance
Goulet
Port et Rade
du Fort Dauphin.
Fort
St Joseph.
Rivière du Massacre.
Ville
du Fort Dauphin.
400 hommes débarqués.
½
1
2 lieux
N
Prise du Fort Dauphin
par la Division Navale
Magon Labalue montant le Vau
de 74 le Mont-blanc
14 Janvier 1802.


JCB

Cependant, Toussaint tenait la campagne; il fallait aussi aller l'y combattre. Nous avions commencé la guerre, nous devions la soutenir. Et quelle guerre! de la part des noirs, c'était une guerre à mort!

Plusieurs villes n'eurent point le sort du Cap-Français, capitale de l'île, parce qu'on y entra sans parlementer. De deux choses l'une: ou l'on venait pour traiter, ou l'on voulait faire la guerre? Pourquoi alors agir comme on le fit devant le port du Cap, tandis que les ordres donnés aux généraux étaient de prendre possession de vive force.

Mais le général tenait sans doute à se ménager une belle résidence, et il parlementa. Si, au contraire, les quatre jours qui s'écoulèrent en tentatives d'arrangement eussent été mis à profit, Christophe n'eût point eu le temps de préparer l'incendie, et la ville était sauvée.

Un mauvais génie semblait présider à l'expédition, tout devait nous faillir.

Prise du fort Dauphin.

Le 14 février 1802, le contre-amiral Magon de la Balue reçut pour destination le Fort-Dauphin; il devait s'en emparer, et y débarquer la division du général Rochambeau, qui avait l'ordre de se diriger par terre sur le Cap-Français.

Trois vaisseaux de soixante-quatorze, une frégate et un brick portaient la troupe. Si on

réfléchit que, depuis le 5, neuf jours se sont écoulés, avant que les ordres aient été donnés, on sera forcé de reconnaître que le général en chef fit preuve, dans cette circonstance, de peu d'habileté; car, n'eût-il pas eu ses instructions en quittant la France (et on sait le contraire), il pouvait, pendant sa longue traversée, établir son plan d'attaque, afin de n'avoir plus qu'à opérer, aussitôt la réunion de ses forces. C'était l'*a b c* du métier, et pourtant, après son arrivée, plus d'une semaine lui fut encore nécessaire pour dresser ses plans.

Ici quelques détails sont nécessaires sur le fort Dauphin et ses annexes. Le fort Dauphin, construit sur un roc à peu près triangulaire, forme une presqu'île dont la gorge est coupée par le fossé, et offre la figure d'une botte. Il s'avance dans la baie, de manière à être vu du goulet, pour lequel il devient même un point de perspective. Le fort Saint-Joseph est une simple enceinte, ayant trois bastions sur le bord des escarpemens; le cavalier Maurepas, placé dans le bastion de ce nom, a d'excellens souterrains, sous sa plate-forme; il fait face à la baie. L'entrée du goulet, donnant juste passage pour un vaisseau de ligne, est défendue par un fort dit la Bouque et une batterie plus éloignée, désignée sous le nom de batterie de

Lance. Entre ces deux fortifications, il existe une citerne contenant 300 barriques d'eau, pour l'usage des garnisons.

L'embouchure de la rivière des Rochers et ses environs protège efficacement la baie, au moyen de ses feux croisés avec ceux d'un fort, nommé Saint-Frédéric, dont elle n'est qu'à 800 toises, et qui n'a jamais été achevé. Tous ces forts et batteries datent de 1756.

La ville, la seconde de la partie du nord, reçut ses habitans de la peuplade Bayaha. Elle est située au fond de la baie, le long du rivage, et occupe une surface de 400 toises de longueur, du nord-ouest au sud-est, et d'environ 300 toises en largeur, du nord-est au sud-ouest. Elle est située à 400 toises de l'entrée du fort. On y compte douze rues, partant du bord de la mer, et se dirigeant vers l'intérieur, et sept qui coupent ces mêmes rues à angle droit; elles ont 50 pieds de largeur, à l'exception de la grande rue, qui en a 60. Elles sont toutes plantées d'arbres. Le fort Dauphin avait 114 maisons assez jolies, la plupart en maçonnerie, mais toutes à un seul étage; l'intérieur en est frais, parce que les emplacemens sont assez profonds pour qu'on puisse avoir des galeries où l'air circule librement. La largeur de ces rues les livre à toute l'action du soleil, et, par conséquent, à une chaleur brû-

lante, dont l'effet est plus supportable encore que celui des fortes brises qui élèvent dans l'air des tourbillons de poussière Il existe une seule place publique, ayant une fontaine qui coûta l'énorme somme de 1,133,330 livres 6 sous 8 deniers, et qui, construite en 1787, cessa de donner de l'eau un an après.

Le fort Dauphin est à douze lieues du Cap, et sept de l'Acul-Samedi. La population de la paroisse était de 700 blancs, 600 affranchis et de 9,000 esclaves.

La marine militaire rencontrait là une grande résistance. Il était, sinon impossible, du moins fort dangereux de tenter l'entrée de vive force, sans avoir pris les forts et les batteries En effet, il suffisait qu'un bâtiment coulât dans la passe, pour la barrer; le circuit qu'on eût été obligé alors de faire pour entrer par terre dans la ville eût exigé trop de temps. D'ailleurs, l'ennemi occupait les forts; il fallait le débusquer, et dans la rade seule pouvait s'opérer fructueusement le débarquement.

Magon de la Balue se sépara de l'escadre, et mouilla sa division dans la baie de Mancenille, à une lieue du fort Labouc. Dans la nuit, deux bataillons du 5[e] léger furent mis à terre, avec deux pièces de campagne. Ils avaient ordre d'arriver, au point du jour, sur le fort, et de l'enlever.

De Lachâtre, chef d'escadron, et premier aide-de-camp du général Rochambeau, commandait cette colonne, sous les ordres du général Brunet, qui s'était mis à la tête de l'avant-garde. Le pavillon tricolore, flottant sur le fort, devait indiquer sa prise et servir de signal pour l'appareillage de la division navale.

Du bord de nos vaisseaux, et à l'aide de longue-vues, nous pûmes suivre toutes les phases de l'attaque. Elle fut sérieuse ; la garnison noire combattit vigoureusement pour défendre la première enceinte; mais enfin les nôtres l'enlevèrent. Au-delà existait un réduit, avec fossés, d'où sortait un feu suivi, qui en défendait l'approche : ce n'était que par une escalade qu'on pouvait s'en rendre maître; mais sans brèche, sans échelles, la chose était difficile, et, dans tous les cas, il fallait sacrifier beaucoup de monde. Il y eut un moment d'hésitation parmi nos soldats; de Lachâtre, alors, craignant qu'ils ne vînssent à lâcher pied, nouveau Condé, jeta son chapeau dans le fossé, et s'écria : « *A moi, mes amis! qui veut vaincre me suive!* » Il s'élance en avant ; les soldats, animés par son exemple, se précipitent sur ses traces. Enfin, grâce aux anfractuosités du rocher dans lequel le fossé était creusé, on arriva sans trop grandes pertes à la muraille ; l'escalade eut lieu, et la garnison, prisonnière, fut passée au fil de

l'épée. Bientôt, les vaisseaux virent flotter dans les airs notre victorieux drapeau ; mais le brave de Lachâtre avait payé de sa vie ce beau fait d'armes. Le fossé dans lequel il s'était élancé le premier fut son tombeau. Toutefois, il eut, comme l'a dit le chantre de nos gloires :

Le bonheur de mourir dans un jour de victoire.

Magon mit aussitôt à la voile, et se dirigea sur l'entrée de la rade.

Le fort de Labouc était pris, mais l'ennemi avait encore la grande batterie de Lance. Enceinte d'une muraille, avec fossés et pont-levis du côté du front de terre, elle n'était défendue par son artillerie que du côté de la mer; on amena les deux pièces de campagne, qui battirent vigoureusement le pont-levis. Celui-ci s'abattit; les sapeurs allaient enfoncer la porte, lorsqu'un homme l'ouvrit.

Le Sergent du 5e léger.

C'était un sergent.... Je regrette d'avoir perdu son nom.... C'était un de ces hommes à qui rien ne résiste, qui ne trouvent rien d'impossible. Déjà il avait gagné un fusil d'honneur, récompense de la bravoure, qui fut plus tard remplacé par une croix et un ruban.

Comment était-il là ? Les canonniers nègres, démoralisés par la prise du fort Labouc, se voyant entourés de troupes victorieuses, aper-

cevant l'escadre qui donnait dans le goulet, perdirent toute leur énergie; notre sergent, à l'aide de ses mains et de sa baïonnette, le fusil en bandoulière, put donc escalader la muraille sans être remarqué. Arrivé sur le faîte, il cria : « *A moi, camarades !* » et sautant dans la batterie, il courut à la porte, qui déjà retentissait sous les coups de la hache.

Tant de courage et d'audace effrayèrent les noirs ; ils ne pouvaient croire qu'un homme eût osé se risquer, seul, au milieu de tant d'ennemis ; ils pensèrent que d'autres le suivaient ; la panique les saisit : ils s'enfuirent de tous côtés, et se jettèrent presque tous à la mer, où ils furent fusillés, avant d'avoir pu atteindre l'autre bord du goulet.

Les mains du brave sergent étaient déchirées, ses ongles étaient arrachés, mais il semblait ne pas s'en apercevoir ; et à son général, qui lui demanda : « Comment as-tu donc fait pour monter là ? » il répondit tout simplement : « Ah ! mon général, c'est que l'ennemi y était ! » Que d'hommes pareils dans nos armées !

Ces deux faits d'armes employèrent quatre heures environ, et nous coûtèrent 150 hommes, dont 42 furent tués ou moururent par suite de leurs blessures, et 108 blessés qui entrèrent à l'hôpital.

Entrée de la division navale.

La division navale était entrée dans la passe au moment où les derniers coups de fusil se tiraient de la batterie sur les nègres à la nage. Les cinq navires qui la composaient, sous toutes voiles, beaupré sur poupe, paraissaient n'en faire qu'un seul, de telle sorte qu'on eût pu facilement circuler de l'un dans l'autre, jusqu'au dernier. Le silence le plus grand régnait à bord; le sifflet du commandement, seul se faisait entendre; chacun était à son poste, car il restait à prendre le grand fort, où l'on n'apercevait aucun mouvement. Contraste frappant avec l'agitation tumultueuse de nos soldats vainqueurs, et qui accouraient sur le rivage, saluant leurs vaisseaux aux cris de : *Vive la république !*

Les soldats avaient rempli leur tâche; il restait aux navires à prendre le fort Saint-Joseph, et ensuite à s'emparer de la ville. A peine furent-ils à demi-portée, qu'ils eurent à essuyer un feu bien nourri; mais bientôt, et par une habile manœuvre, le fort fut entouré; les vaisseaux lancèrent sur lui, en arrivant, toute leur bordée, et ensuite celle du bord opposé, au moment du mouillage. Pendant ce temps, les chaloupes mises à la mer recevaient la troupe; elles débordèrent aussitôt, et se dirigèrent vers le fort dont nos canons avaient fait taire le feu.

A l'aspect d'une force si imposante, la garnison

prit la fuite vers la ville, au-delà de laquelle on ne cessa d'envoyer des bordées à toute volée.

Quelques instans après, le port et la ville étaient à nous.

L'attaque fut si prompte, si bien dirigée, nos tirs sur la ville et au-delà furent si bien combinés, que les nègres ne purent complètement l'incendier; nous fûmes assez heureux pour en sauver une partie. Bâtie tout en bois, elle eût été entièrement détruite; mais le commandant nègre, du 1er régiment, malgré ses échecs successifs, se crut assez fort pour résister dans la place; il perdit du temps, et lorsqu'il voulut la détruire, il était trop tard; il ne put que fuir avec sa troupe démoralisée. Une colonne des nôtres fut envoyée à sa poursuite.

La division Rochambeau, débarquée, occupa le fort Dauphin, et le 27 février, elle se mit en route pour le Cap-Français, puis sur le Port-au-Prince. Cette division, qui formait l'aîle gauche de l'armée, devait traverser toute l'île; elle avait ordre, dans son mouvement, d'attaquer Toussaint, qui avait fait sa position centrale de l'habitation Emery, à trente lieues du Cap. Partie de l'est, elle devait appuyer la division Boudet, qui venait de l'ouest, et ces deux colonnes réunies avaient ordre d'appuyer sur la division Hardy, arrivant du nord. Cette combinaison était fort bien con-

çue; mais elle fut déjouée par Toussaint, qui se retira sur la rivière de l'Ester, où il se retrancha avec 1,500 grenadiers de sa garde. Rochambeau l'attaqua, le battit, et lui tua 800 nègres.

Prise du fort St-Suzanne.

Après le départ de la division d'infanterie, la garnison du fort Dauphin, trop faible, fut augmentée de compagnies de marins qui, non-seulement gardèrent la ville, mais encore furent employées à des attaques dans l'intérieur des terres.

J'ai déjà dit que j'étais alors aspirant de marine; je fis donc partie d'une de ces compagnies. On nous dirigea bientôt sur le quartier de l'*Acul-Samedi*, où se trouvait une redoute appelée Sainte-Suzanne, occupée par l'ennemi. C'était un simple ouvrage en terre, auquel on ne laissa faire qu'une seule décharge de ses pièces, et qu'on enleva d'assaut. Je n'eus pas l'honneur d'y entrer; un éclat d'obus m'avait fracassé la jambe droite; on me ramena à l'hôpital, où je n'eus plus qu'à souffrir, et guérir, si c'était possible.

La division navale rallia au Cap; Magon de la Balue, ami de ma famille et mon protecteur, qui commandait les forces de terre et de mer au fort Dauphin, me voyant hors d'état de naviguer, pour le moment, me donna mon débarquement; et j'entrai dans l'armée de terre.

Pendant ma guérison, il se passa bien des choses ; plusieurs combats eurent lieu : un des plus remarquables fut celui de la Crête-à-Pierrot; la journée fut sanglante, mais je n'y assistais point, et je ne veux parler que des choses que j'ai vues.

Aux mois de mars et avril 1802, nous étions maîtres des villes du littoral; mais c'était tout. L'intérieur, il fallait l'attaquer ; l'armée de Toussaint, qui l'occupait avec ses nègres, ne cessait de harceler nos garnisons. Toutes les combinaisons stratégiques, toute la science militaire européenne échouaient devant ce nègre, ce prétendu sauvage.

Possession des villes du littoral.

Dès l'abord, le général Leclerc avait cru que la force seule lui donnerait la victoire, et il l'eut effectivement partout où des masses essayèrent de lutter contre nos forces ; mais dans les affaires de détail, Toussaint avait toujours l'avantage.

A l'arrivée de l'armée, on avait tenu un conseil composé de blancs et de colons habitans. Sans doute tous ceux qui en faisaient partie n'avaient en vue que l'intérêt de la France ; on émit bien l'avis de traiter avec Toussaint ; mais traiter avec un nègre, un brigand, ne sembla pas digne. D'un autre côté, les généraux français ne demandaient qu'à faire la guerre. Ce dernier parti l'emporta. On se battit donc,

on se battit partout. Bientôt les demi-succès que l'on obtenait, énergiquement disputés, prouvèrent qu'on s'égarait dans une fausse route. Il fallut revenir à des idées d'accommodement avec Toussaint. Etait-il temps encore ? Cet homme nous jugeait mieux que nous ne le jugions. Toutefois, il se rendit; plusieurs de ses généraux suivirent son exemple; mais il existait chez ceux-ci une arrière-pensée.

La conduite de Toussaint sur l'habitation Emery, sa correspondance saisie nécessitèrent son embarquement pour la France. Ce qui fit surtout adopter cette décision, ce fut l'espoir que le chef éloigné, on aurait bon marché des autres. Le contraire arriva; lorsque le 13 octobre 1802, les généraux Clairvaux, Christophe et Paul Louverture, frère de Toussaint, virent l'exil de leur chef, ils pensèrent que le même sort leur était réservé; leur résolution fut promptement arrêtée, et malgré leur promesse, ils reprirent les armes.

Ces mêmes hommes, cependant, étaient venus au Cap, pour demander la déportation de Toussaint, dont ils dévoilèrent la dissimulation. On les crut sincères; on ne s'aperçut pas qu'ils ne cherchaient qu'un prétexte pour se débarrasser de lui, afin de devenir chefs à leur tour.

La fièvre jaune.

De grands malheurs commençaient à accabler

l'armée française : la fièvre jaune s'était déclarée, et la guerre recommençait avec l'Angleterre ; ils jugèrent le moment opportun, s'enfuirent, et revinrent nous combattre, plus féroces encore que la première fois. Tout fut de nouveau en combustion.

Leclerc avait tout tenté pour arriver à une pacification tant désirée : il était trop tard ; il reconnut sa faute. Le chagrin qu'il éprouva de son insuccès diminua ses forces : il languit quelque temps ; puis la fièvre jaune le saisit, pour l'enlever bientôt.

Il laissait tout en question. Quelle perspective ! Une guerre d'extermination ! La mort sous toutes les formes que savaient inventer les sauvages !. .

Evacuation du fort Dauphin.

Le 24 vendémiaire an XI (16 octobre 1802) les nègres attaquèrent, de nuit, le fort Dauphin ; on se battit partout : dans la ville, dans le fort, notre dernier refuge ; mais il fut impossible à une poignée d'hommes de résister contre des forces bien supérieures ; dans la nuit suivante, on fut forcé d'évacuer. Il n'y avait alors sur rade qu'un seul brick de la marine militaire, qui reçut à bord tout ce qu'il pouvait contenir de monde ; on embarqua des habitans, des femmes, les blessés qui étaient à l'hôpital ; j'étais de ce nombre, et je ne pus m'y rendre

qu'à l'aide de béquilles. On se jeta dans les embarcations, sous les balles ennemies, et il fallut entrer dans l'eau pour les accoster; en un instant, elles furent tellement chargées qu'elles ne purent bientôt plus quitter le rivage; quelques-unes même chavirèrent, et plus d'un brave trouva dans les flots la fin de ses misères. Quant à moi, je m'en tirai sain et sauf, et ce bain forcé contribua même puissamment à cicatriser ma blessure.

Quel spectacle, pendant cette fuite nocturne, où on était forcé de garder le plus profond silence, pour ne pas indiquer à l'ennemi l'endroit où l'embarquement s'opérait, sous les murs du fort! En même temps, les nègres enfonçaient les portes; heureusement, lorsqu'ils pénétrèrent, tout le monde était sauvé. Le brick qui nous avait soustraits à la rage et au couteau des noirs appareilla dans la nuit même.

Le lendemain 17, on entra dans le port du Cap; il était bloqué. La fièvre jaune avait atteint sa plus grande période! Les hôpitaux combles n'avaient plus de place pour les malades! Tous ces malheureux, les blancs eux-mêmes, gisant étendus le long des murs des hospices, attendaient qu'un mort leur fît place, pour venir, à leur tour, mourir dans ce lit non encore refroidi.

Tel était le lugubre tableau qu'offraient les hôpitaux de la Providence, des Pères et de deux

succursales, qui pouvaient contenir 2,800 à 3,000 malades.

Le 15, une attaque sérieuse avait été faite par les nègres sur le Cap, mais sans aucun succès.

Cependant la position de l'armée devenait de plus en plus critique; chaque jour amenait son combat, et celui qui n'était point atteint par les balles ennemies, était enlevé par la fièvre, cruelle maladie, moissonnant également et l'armée et les habitans. Nul n'était épargné.

Les finances épuisées, on pourvut à la solde des troupes au moyen de sucre et de café requis chez les négocians, qui rachetaient à vil prix ces denrées aux malheureux officiers et soldats La disette atteignit bientôt toutes les classes.

D'un autre côté, les pertes d'hommes successivement éprouvées forcèrent à créer une milice, dans laquelle chacun fut enrôlé, même les marins marchands, qui, au premier coup de baguette battu à terre, devaient quitter leurs navires pour venir combattre.

L'armée nègre resserrait chaque jour la garnison par un blocus bien ordonné, et ce n'était qu'en corps que l'on pouvait battre la campagne, pour aller chercher des cannes à sucre.

Mort du général LECLERC.

Ce fut dans ces circonstances fâcheuses que le mois d'octobre s'écoula. Enfin, la maladie du général Leclerc ne laissa bientôt plus d'espoir, et

il expira dans la nuit du 1er au 2 novembre 1803.

Le commandement général revint de droit à Rochambeau, qui occupait le Port-au-Prince; le général de brigade Clausel, qui, pendant la maladie du général en chef, commandait le Cap, conserva ce commandement jusqu'à l'arrivée du nouveau titulaire.

Rochambeau arriva dans cette ville le 3 novembre, et le premier acte de son pouvoir fut d'ordonner la reprise du fort Dauphin, mesure très inutile, et qui ne tendait qu'à disséminer nos forces, si nécessaires au Cap, cerné par l'armée noire. Néanmoins, le général Clausel, auquel fut confiée cette mission, s'en empara le 1er décembre 1802, et en laissa le commandement au général Quentin. Là, comme au Cap, la garnison fut sans cesse harcelée par les nègres établis dans un endroit appelé *Le Borgne*; le passage par terre fut intercepté, et toutes les communications durent avoir lieu par mer. L'audace des nègres s'augmentant en raison de notre faiblesse, ils vinrent, jusqu'au pied des ouvrages en terre qui fortifiaient la ville, fusiller nos sentinelles.

M. Bégué, capitaine de gendarmerie, l'un de ces hommes à qui le courage rend tout possible, partit du Cap le 5 février 1803, chargé de dépêches pour le général Ferrand, à Monte-

Christo; après mille dangers, il parvint à exécuter sa mission. Il avait, dans cette course aventureuse, été accompagné par le commissaire des guerres Froidevaux, qui resta et fit partie de la garnison.

Le 14 mars de la même année, deux navires du Havre débarquèrent 609 hommes de la 110e demi-brigade, que l'on dirigea sur l'Axavon et Ouanaminte, pour y relever la 170e, qui devait rentrer au Cap. Ce fut alors que M. Bégué partit en mission auprès du général en chef : il fit son retour par mer; mais, poursuivi par l'ennemi, il fut forcé de relâcher au fort Dauphin. Son navire portait des convalescens de divers corps, dirigés sur Monte-Christo. Il y arriva le 3 avril, et prit sur-le-champ le commandement de la compagnie de gendarmerie de San-Yago-de-los-Cavalleros, composée en partie de jeunes Espagnols.

Le 4, une lettre du général Quentin apprit au général Ferrand que les nègres étaient entrés, par surprise, dans le fort Dauphin, et qu'ils avaient tout enlevé, même les chevaux du général. Un mulâtre, nommé Etienne Albert, nous avait trahis et avait facilité la prise de la ville. Heureusement, les grenadiers de la 86e demi-brigade, sortis du fort Saint-Joseph, les avaient repoussés des rues, qu'ils avaient laissées jonchées de leurs

morts. Dans la mêlée, le général Quentin dut la vie à son aide-de-camp, qui le protégea de son corps et reçut six coups de sabre sur la tête. On arrêta plusieurs hommes de couleur au moment où ils passaient à l'ennemi. Jugés immédiatement, ils furent fusillés dans le fort Dauphin.

Le 7 avril, le général Ferrand transporta son quartier-général à San-Yago-de-los-Cavalleros, tenant toujours Monte-Christo.

La mort, qui frappait partout, éclaircit principalement les rangs de la 70e demi-brigade; on dut renforcer les garnisons de l'Axavon et Ouaminte; Bégué fut chargé d'y conduire cent soixante hommes. Il parvint, au milieu des plus grands dangers, à remplir sa mission. Il rentra heureusement à Monte-Christo le 13 juin, et y apprit que la guerre était déclarée par l'Angleterre.

Du 29 juin au 8 octobre, les nègres ne cessèrent de nous attaquer, soit de vive force, soit par la ruse. Le 7, l'adjudant commandant Dumont, qui avait remplacé le général Quentin, fut attiré dans un guet-apens par un nommé Lesforie, chef des révoltés. Celui-ci avait, afin d'exciter sa confiance, renvoyé sains et saufs cinq ou six blancs qu'il avait pris quelques jours auparavant; il proposait d'établir un marché en dehors de la ville, et déclarait que, si le commandant Dumont

ne voulait pas y consentir, il enlèverait d'assaut le fort Dauphin; ajoutant que les Anglais lui faisaient l'offre de l'appuyer, et lui donneraient les moyens de l'attaquer par mer. Le trop confiant Dumont sortit de la ville avec un chef de bataillon et deux officiers, pour se rendre au lieu désigné pour la conférence. Cet endroit était à portée des canons de la place; mais l'astucieux Lesforie, sous prétexte de choisir un emplacement convenable, éloigna peu à peu ces officiers; quelques hommes embusqués tombèrent tout-à-coup sur eux : liés et garottés avant même d'avoir pu se mettre en défense, ils furent conduits au quartier-général.

Après cet exploit, Lesforie fit sommer le commandant de la place, M. Corvinus, de se rendre sur-le-champ, promettant *seulement* la vie sauve aux habitans.

L'officier français, jugeant que la position n'était plus tenable, se replia sur le fort Saint-Joseph. Au même instant, les habitans nègres et mulâtres de la ville s'emparèrent de toute l'artillerie. La retraite fut si prompte que chacun perdit ses malles et ses effets.

Le commandement du fort Labouc avait été confié au brave Bégué, qui s'était fait remarquer par le courage et le talent qu'il avait déployés dans les missions dont il avait été chargé;

mais on ne lui accorda qu'un faible renfort de dix hommes. Il envoya un parlementaire aux vaisseaux anglais qui étaient en croisière, pour demander le passage de la garnison à bord du stationnaire, pour se rendre au Cap ; mais il n'obtint qu'un refus. Corvinus ordonna alors à Bégué de ne point rendre le fort, et de combattre jusqu'à la dernière extrémité.

Le 8, l'ennemi attaqua le fort Saint-Joseph, qu'il voulait prendre d'assaut. Il présenta des masses nombreuses; mais le feu du fort et celui de la corvette lui firent essuyer des pertes immenses, et il dut s'arrêter.

Pendant ce temps, un vaisseau et deux frégates anglaises vinrent battre le fort de Labouc, qui n'avait pour défense, vers la mer, que deux pièces de vingt-quatre, et une de huit, du côté de la terre. En quelques bordées, les deux pièces furent démontées, et l'épaulement n'offrit plus qu'une seule embrâsure! Pendant trois heures, Bégué soutint le rude feu de la marine! D'un autre côté, les nègres arrivaient par terre. La garnison, dont le quart seulement était encore en état de combattre, ne put prolonger sa défense; Bégué alors capitula avec les Anglais, qui convinrent de le conduire à Monte-Christo; mais, suivant leur noble habitude, ceux-ci furent infidèles à leur parole, et quel-

ques jours après que Bégué se fut confié à la foi britannique, on le débarqua sous le fort Picolet.

Cependant, l'insuccès de l'attaque du fort Saint-Joseph anima l'ennemi, qui, bientôt après, revint combattre avec plus d'acharnement encore. Le commandant Corvinus luttait en héros; mais enfin, voyant les navires anglais entrer dans la baie, il comprit que toute résistance allait devenir inutile, et envoya en parlementaire un chef de bataillon d'artillerie, auquel il remit plein pouvoir pour capituler.

La coopération des Anglais avec nos ennemis n'était plus un mystère, et eux-mêmes firent voir au capitaine Bégué, pendant le temps qu'il était à bord du commodore John Blight, une grande quantité d'armes et de munitions destinées pour les nègres, qu'ils devaient échanger contre du café.

A la suite de la capitulation du fort Dauphin, le commodore anglais remit aux nègres toute l'artillerie de la place, et, en outre, deux goëlettes capturées en rade; et comme le capitaine Bégué parut en manifester quelque étonnement: « Je donne ces canons aux nègres qui sont au » Borgne, dit-il, parce que bientôt ils feront feu » sur le Cap, où j'espère que nous vous re» trouverons bientôt. Il n'y a plus de vivres au

» Cap, j'ai repoussé tous les navires qui ont tenté
» d'y entrer; je prends tous les caboteurs de la
» partie espagnole; depuis huit jours, la partie
» du sud de l'île est à nous; Jérémie a capitulé:
» nous ne voulons pas Saint-Domingue, nous
» avons assez de nos colonies; mais bientôt,
» grâce à notre aide, toute l'île sera aux nègres. »

Fort heureusement, et je me suis toujours plu à le reconnaître, tous les Anglais ne professaient point, même alors, une telle animosité contre nous.

Le surlendemain 10 avril, l'adjudant commandant Dumont et ses officiers furent ramenés à bord par un lieutenant anglais, après avoir été retenus sur l'habitation Dillancourt, où ils avaient vécu avec quatre bananes par jour. Ainsi, le fort Dauphin fut évacué pour la seconde fois, et cette expédition, qui avait coûté tant de sang, devint inutile.

C'est de M. Bégué lui-même, habitant aujourd'hui le Havre, que je tiens ces faits. Présent à toutes ces affaires, mieux que tout autre il a été à même d'en recueillir les détails.

Cependant Rochambeau eût pu sauver encore l'armée, et réparer bien des fautes. Quelles causes donc l'en empêchèrent ?

Il semble que cette colonie n'était destinée à n'avoir que des bourreaux : blancs et noirs la sacrifiaient tour-à-tour. La plume se refuse à tracer

le tableau des horreurs qui ensanglantèrent son sol malheureux!

Rochambeau, pour faire face aux dépenses, émit des lettres de change sur le trésor public, pour une somme de quarante-deux millions; des contributions d'argent furent imposées aux négocians, en attendant la négociation des traites: nécessité faisait loi! Pendant cela, on arrachait le dernier sou à de pauvres ruinés, qui, en outre, payaient de leur personne en face de l'ennemi; et on les remboursait avec le papier, qu'on était obligé d'envoyer en France pour en avoir le remboursement effectif.

De son côté, la France n'était pas assez riche alors pour solder immédiatement; on consulta le premier consul, qui répondit: « Qu'il fallait » attendre les lettres d'avis et connaître la négo- » ciation. Le trésor est propriétaire; *il a* LEURS » *droits et doit avoir* LEUR *marché*. Ces lettres ne » sont point acceptées; elles ne sont point paya- » bles, on ne les paiera pas. »

Un agent du trésor fut envoyé à Saint-Domingue, chargé de vérifier la caisse du payeur général, de constater combien de traites avaient été créées; par quelles autorités, et sous quelles formes; combien avaient été négociées, et à quelles conditions?

Si, pour versement réel?

Si, sans versement effectif ?

Si, pour éteindre une dette légitime ?

Si, pour des marchés simulés ?

Onze millions qui n'étaient pas encore en circulation, furent annulés, et on recueillit des renseignemens sur les autres émissions de traites.

Celles dont la valeur intégrale avait été reçue furent acquittées, avec les intérêts du jour de l'échéance au jour du paiement ; d'autres, qui avaient été délivrées sans valeur effective, furent arguées de faux (les lettres de change portant : *pour argent versé*). Mais, toutefois, elles furent soumises à un sévère examen, bien que le procès-verbal portât qu'il n'avait été rien versé.

C'était satisfaire à la justice que le gouvernement devait à des créanciers légitimes. (Exposé de la situation politique de la république par le premier consul Bonaparte, au corps législatif, le 25 nivôse an XII (16 janvier 1804.)

Il fallait de l'argent ; et, je me demande encore aujourd'hui, pour quoi ? Ce n'était certes pas pour la solde, puisqu'elle se faisait en denrées coloniales. On imposa la ville du Cap.

Ce fut par suite de cette imposition d'argent, qu'une grande injustice fut faite ; que dis-je, une injustice, un crime ! véritable assassinat ! drame sanglant, commis à la face du soleil, et qui resta impuni !...

M. Fœdon, entrepreneur des transports militaires, et qui faisait partie de l'armée, fut néanmoins imposé comme négociant (son frère faisait le négoce, il était avec lui au Cap) et taxé à 10,000 gourdes-piastres. Il se trouvait fort loin d'avoir cette somme en caisse, et ne put offrir que des traites sur le trésor, résultant de divers paiemens qui lui avaient été faits par le gouvernement, traites émises par Rochambeau. On les refusa !... C'était des espèces qu'il fallait ! « Voici mes clés, disait-il, fouillez, je n'ai pas vingt piastres comptant !.. . » Il fut arrêté, conduit à la geôle !...

Tout refus d'obéissance devait être puni de mort ! Un despote avait surgi !... Une aussi forte somme ne pouvait se réunir en un instant ; cependant, il fallait sauver Fœdon ! Son frère frappa à toutes les caisses, en partie vides, mais qui s'ouvrirent encore pour conserver la vie à un homme. Hélas ! il ne put récolter, dans tout le Cap, que 5,000 piastres. La journée s'était écoulée !....... Le lendemain, le pauvre frère courut, vers dix heures du matin, chez le commandant de la place, pour réclamer la liberté du prisonnier, apportant en or ses 5,000 piastres ; il demandait la faveur d'une diminution, offrait une caution ; il trouva le monstre devant une glace, occupé à mettre son col ; et

lorsque le malheureux Fœdon lui eut présenté son or, prix de la vie de son frère, le général, sans se retourner, répondit : « Bien, bien, mettez cela là ! il est trop tard : votre frère est fusillé ! » Etourdi, atterré, Fœdon chancelle ; mais il reprend tout-à-coup son énergie, et s'enfuit en courant vers la geôle, pour s'assurer si le commandant ne l'a point trompé, et intercéder, s'il en est temps encore, auprès de Rochambeau. Hélas ! le misérable n'avait dit que trop vrai !...

Fœdon, tiré de sa prison, avait été conduit au cimetière de Bel-Air, sur l'un des mornes servant de ceinture à la ville. Il fallait, pour y arriver, traverser une grande savane, coupée par un ravin. Jusque-là, le malheureux prisonnier avait conservé quelque espérance ; mais quand il y fut arrivé, il perdit alors tout espoir, et donna sa montre et ses bijoux à son escorte, à ceux-là mêmes qui, tout-à-l'heure, allaient lui donner la mort ! Et pas un mot ! pas une plainte ne sortit de sa bouche !

Quant à moi, qui l'avais accompagné jusqu'au ravin, je ne me sentis point le courage d'aller au-delà ; je le quittai.... Du bas du morne où je m'étais retiré, j'entendis le coup qui frappait le malheureux ! Ainsi, pour un peu d'or, on assassinait un homme, un Français ! et l'assassin était

un commandant de place nommé Nétervoode; un vrai tigre, un restant de 93, qui avait donné à ses seïdes l'ordre de tuer un innocent. Heureusement pour nous, ce monstre n'était point Français. D'où était-il? de quels lieux venait-il? Personne ne le savait. Il n'était d'ailleurs lui-même que l'instrument d'un chef, qui croyait, par de telles atrocités, imprimer la terreur, et gouverner à l'aide de ces moyens.

Et cet ordre avait paru tellement inique à ceux-là même qui étaient chargés de l'exécution, que Fœdon fut conduit au cimetière, lieu de son supplice, par les rues les plus détournées et les plus désertes de la ville. On savait bien que s'il eût passé dans le centre de la ville, l'exaspération eût été telle, que les sbires se fussent vu enlever leur proie.

Horreur! Pendant qu'un frère parcourait, insensé, les rues du Cap, en criant grâce pour son frère, le monstre, qui avait commandé le crime, faisait sa toilette, impassible et calme devant sa glace!

En vain Rochambeau prétendit qu'il n'avait donné cet ordre que pour intimider, et qu'il ne croyait pas qu'on l'eût exécuté sans le prévenir; quoiqu'il en soit, Fœdon mourut assassiné, et cette mort seule suffirait pour ternir la réputation du général en chef.

Et ce n'était pourtant que le prélude des horreurs qui eurent lieu depuis; et elles n'en furent pas moins indignes du nom français, bien que les victimes ne fussent que des nègres. Fusillades, noyades, pendaisons, auto-da-fés, victimes que l'on donnait à dévorer aux chiens, tels furent les moyens qu'on crut devoir employer pour soumettre le pays. Et tout cela coup sur coup, en moins d'un mois; car on était en novembre 1803, et la capitulation du Cap eut lieu le 1er décembre.

Bientôt ce fut au tour des nègres à se venger. Après notre départ, tout ce qui restait de blancs au Cap fut égorgé; et les atrocités qu'on y avait commises suffisaient pour légitimer ces vengeances.

Noyade des Nègres.

Il y avait, dans la garnison du Cap, quelques bataillons nègres, dont les rangs s'éclaircissaient tous les jours par la désertion. Ils faisaient concevoir des craintes; d'un autre côté, les renvoyer était ajouter encore au nombre de nos ennemis; alors on prétexta une expédition: on les embarqua; les navires mirent à la voile, et, à peine au large, chaque homme fut lancé à la mer avec un boulet ramé qu'on avait eu, préalablement, la précaution d'attacher aux pieds des victimes Il faut en avoir été soi-même témoin pour croire à de pareilles atrocités!

Malgré cette précaution, on vit (horrible spectacle!), les cadavres flotter dans la rade du Cap, et ces cadavres paraissaient blancs. La raison en est toutefois facile à déduire. Chez les nègres, le tissu cellulaire est noir, tandis que chez les blancs il est rose; la peau est donc la même chose chez les deux races. Or, l'eau a la propriété de décolorer les tissus; ainsi, elle enlève le noir à l'un, le rose à l'autre; alors les corps, quelle qu'ait été leur couleur primitive, deviennent également blancs et verts, après un long séjour dans les eaux.

Les tentatives de désertion (car tous les noirs ne réussissaient pas à rejoindre l'ennemi) donnaient lieu à de nombreuses arrestations. La prison était toujours pleine; quand il fallait de la place, on employait le moyen expéditif dont on se servit à l'égard des bataillons. Un jour, un de mes amis, Antoine Leclerc, auquel une peau brune donnait beaucoup de ressemblance avec un homme de couleur, et qui était homme de lettres, s'avisa de faire un vaudeville contre une jolie femme, maîtresse de Rochambeau. On jugera facilement de la colère du chef, qui le fit jeter en prison. Cependant, au moment où il devait croire que le long espace de temps qu'il y était resté avait pu appaiser la colère de Rochambeau, il se vit saisi, transporté sur le navire qui

servait à noyer les malheureux nègres, et allait périr, lorsqu'il fit un signe maçonnique. Le capitaine l'aperçut, arrêta l'exécution, et put ainsi sauver la vie à un frère. Leclerc fut finir ses jours à la Havane.

Livraison d'un Nègre à des chiens.

Sous prétexte de lever les embuscades, grande et unique ressource des nègres dans leur guerre, on créa deux compagnies de chiens de Terre-Neuve, amenés de la Havane : on leur donna un capitaine; ils eurent leurs officiers; et pourtant le cercle dans lequel ils pouvaient agir ne s'étendait pas au-delà d'un rayon de deux lieues. Le projet n'en fut pas moins mis à exécution; et pour bien donner à ces chiens, dont on voulait faire des voltigeurs d'avant-garde, le *goût* et le *fumet* de la chair du nègre, il fut décidé qu'on leur livrerait un noir à dévorer!

Et comme si ce crime n'était pas assez atroce, la calomnie a répandu qu'on avait choisi un domestique du général Pierre Boyer. Le fait est faux : je puis l'attester sur l'honneur; le nègre fut pris au milieu des prisonniers de la geôle.

Je voudrais pouvoir jeter un voile épais sur toutes les horreurs qui se déroulèrent encore par la suite; mais, fidèle historien, j'ai voulu déduire les causes qui ont contribué à nous faire perdre Saint-Domingue, j'ai dû remonter à l'origine de

la haine des nègres, haine qui nous força à abandonner notre belle possession, bien plus que tout ce qu'on prétendait attribuer à la fatalité. Enfin, j'ai voulu prouver que ces fautes furent le fait de quelques individus, et ne peuvent être, sans injustice, attribuées à l'armée, qui, comme toujours, ne savait que se battre.

Sur l'habitation Charier, située au haut du Cap, on prépara une arène. Là, un nègre nu, les mains attachées derrière le dos, attendait la mort que quatre couples de chiens allaient lui donner. Bientôt, ces animaux, excités, furent lâchés; ils se précipitèrent avec rage sur leur proie! Déchiré, en lambeaux, le nègre tombe! Tout s'enfuit à cet horrible spectacle; lorsque tout-à-coup les chiens s'arrêtent, forment un cercle autour de la victime, se raidissent sur leurs pattes de devant et se mettent à aboyer. Le but était manqué : on sait en effet que ces animaux en agissent ainsi lorsque la crainte les domine. Témoins les combats de taureaux.

On eût pu croire que l'insuccès avait désarmé les bourreaux; mais on connaîtrait peu les monstres qui présidaient à de telles atrocités! On fit bientôt relever le nègre tout couvert de morsures, on lui délia les mains, on l'arma d'une cravache, puis, poussé, la baïonnette dans les reins, on le fit avancer sur les chiens pour s'en faire dévorer.

Alors un cri général d'horreur retentit dans les airs. Les chiens, plus humains que les hommes, reculent et fuient, en hurlant. L'expérience barbare était reconnue impraticable. On l'abandonna enfin. La victime fut portée à l'hôpital... On lui fit grâce de la vie!

Pendaisons.

On en revint à la pendaison.

Les nègres se réunissaient pour danser; ces réunions excitèrent les soupçons des tyrans. Ils commençaient par une danse appelée *Chica*, et terminaient par le *Vaudon*. Cette danse est d'abord assez grave; mais peu à peu les danseurs des deux sexes s'animent; ils déchirent leurs vêtemens, et vers la fin, ils sont entièrement nus. C'est la rage! la fureur! la passion qui dévore! le plaisir qui rugit! la volupté qui se tord avec des cris! Souvent ces malheureux tombaient, écumans comme des épileptiques, ruisselans de sueur, le corps ressautant sur lui-même par la contraction des muscles. Et c'est là qu'on alla s'imaginer que les nègres tramaient la perte des blancs et préludaient à des assassinats. Le roi et la reine de cette danse furent arrêtés, et, afin que l'on ne pût en ignorer, on les pendit avec leur toilette de roi et de reine.

Avec de tels hommes, un bourreau était d'une absolue nécessité, et pourtant il n'y en

avait pas dans l'armée, du moins en titre. Un nègre eut cet emploi, et il le dut à sa finesse Amené devant la potence avec un mulâtre, on leur avait dit : « Celui des deux qui pendra l'autre, deviendra bourreau » On juge de la position de ces deux hommes se répétant l'un à l'autre : « Frère, vous pas fait moi à rien ; moi pas capable tuyé vous. » Déjà plusieurs fois la même phrase s'était répétée, lorsque le capitaine de gendarmerie, officier nègre, impatienté, s'écria : « Allons, finissons-en ! » Le nègre alors attendit la réponse du mulâtre, et lorsque celui-ci eut encore une fois fait entendre les mêmes paroles, il lui répondit : « Eh bien ! moi va pendre toi ! montez l'échelle !... » Et il resta bourreau ! On l'appelait Tombaret.

Le capitaine nègre était un homme précieux pour le gouvernement d'alors : fin, actif, toujours à l'éveil, il n'était chose qu'il ne découvrît; il poussait l'astuce jusqu'à fourrer le sabot de son cheval, afin qu'on ne l'entendît pas approcher.

Tous ces crimes inutiles n'apportèrent aucun changement dans l'allure de nos ennemis. Les plus fidèles, ceux que la douceur tardive du général Leclerc nous avait conservés, se révoltèrent à leur tour ; ils s'enfuirent de la ville, et la partie de la campagne dont nous jouissions

encore nous fut interdite : des masses de nègres bloquèrent le Cap à portée de canon.

On essaya d'un nouveau supplice, qui, disait-on, devait achever l'intimidation.

Trois noirs déserteurs furent repris, au moment où ils venaient d'incendier une maison; ils avaient, en outre, éventré une femme enceinte, et arraché, avec des tire-bourres, les yeux de quelques-uns de nos soldats. Ils furent condamnés à être brûlés vifs.

Auto-da-fé de trois Nègres.

Sur la place Saint-Louis, au Cap, à l'angle droit de la fontaine, on construisit un bûcher qu'on recouvrit de bagasse (résidu de la canne à sucre passée au moulin); trois poteaux, formant triangle et garnis de carcans coulans dans leur longueur, reçurent les trois nègres placés dos à dos et faisant face au peuple.

Le feu fut mis au centre; il atteignit promptement deux des condamnés qui se trouvaient sous le vent. En moins de deux minutes, leurs corps se boursouflèrent, la peau se fendit, la graisse, découlant de leur chair, alimenta encore le feu qui les dévorait! Leurs bras et leurs jambes se contractèrent, et, après quelques cris affreux, leur bouche répandit une blanche écume, quelques sons caverneux sortirent de leur poitrine!... et tout fut fini!...

Un silence de mort régnait parmi toute la

foule qui assistait, pour la première fois, à un pareil supplice.

Cependant, le troisième nègre, âgé de dix-huit ans, avait été garanti de l'action des flammes; il ne pouvait apercevoir ses camarades, mais il entendait leurs cris; ce spectacle, loin de l'intimider, l'exalta, et il s'écria en langue créole : « *Zantes, pas connaît mouri; guettez comment yo mouri!...* Vous ne savez pas mourir, regardez comment on meurt ! » Et, par un effort surnaturel, tournant son cou dans le carcan, il fait face à son poteau, s'assied, place ses jambes dans le feu, et se laisse brûler, immobile, sans manifester aucune douleur, sans faire entendre le moindre gémissement, sans proférer le moindre cri!

J'étais là, spectateur de la mort héroïque de ce malheureux, plus grand que Mucius Scœvola. Le héros romain brûlait la main qui avait trompé sa vengeance, le nègre se livrait aux flammes tout entier pour faire voir à ses ennemis comment il savait mourir!

Voilà quels hommes nous avions à combattre!

Doit-on s'étonner, après cela, des traitemens barbares que les nègres firent subir aux blancs, pourtant bien innocens, restés dans la colonie, après le départ de l'armée. Ils étaient déclarés libres, mais ils sentaient encore le fer rouge de

l'estampille, traçant en cicatrice, sur leur poitrine, le nom du maître; ils se rappelaient le premier signe de leur esclavage, et ils durent tout braver pour se soustraire à la servitude; ils furent ce que nous les avions faits.

Liberté des esclaves.

Sans doute l'émancipation des esclaves est une pensée grande, philanthropique; mais je nie son application possible dans les colonies.

Sans nègres, point de colonies; sans esclavage, point de travail, où celui que l'on obtiendra du nègre libre sera presque nul.

Paresseux de sa nature, il laisse à la femme tout ce qui exige quelque peine, et ne s'occupe qu'à chasser. Aimant le plaisir, il sait vivre de peu, et la nature, si prodigue en ces fortunés climats, lui fournissant sans travail tout ce qui est nécessaire à son existence, on doit croire qu'une fois libre, il reviendra bientôt à l'état sauvage. Mais, objectera-t-on, le travail de l'homme libre vaut mieux que celui de l'esclave. Chez l'Européen, je l'admets, parce que, alors, c'est celui de l'homme raisonnant sa position; il n'en sera jamais ainsi chez les nègres. Peut-être quelques-uns, favorisés de la nature, et chez lesquels l'instruction aura développé les besoins, parviendront à ce résultat; mais les masses, paresseuses, ne se livreront jamais au travail que par la force. Toussaint, qui les avait réveillés au nom de liberté,

fut cependant forcé d'exiger du travail de ses régimens.

Lorsque la liberté fut proclamée, calmes d'abord, ils regardèrent autour d'eux ; que virent-ils? Des propriétés sans maîtres, ceux-ci vivant la plupart en Europe ; des champs couverts de moissons, des maisons, des denrées, des sacs d'or et d'argent, et ils se dirent : « Ces richesses ne s'épuiseront jamais ; qu'est-il besoin de travailler? Travailler, c'est l'état de l'esclave, et nous sommes libres ! »

Cinquante ans se sont bientôt écoulés depuis que cette race a reçu sa liberté ; depuis peu d'années elle l'a payée ; où en est-elle? Croit-on son sort amélioré? Quel but utile a-t-elle atteint? Aujourd'hui le nègre auquel on demande du travail répond : « Moi libre, moi pas besoin travail! »

Il est impossible de revenir sur un passé déjà bien loin de nous, passé qui est la perte des colonies, et qui doit les ramener à l'état sauvage. Qui peut dire où conduira le système que les Anglais ont adopté en 1833 (1)? Qui peut prévoir si, un jour, ces nègres salariés ne viendront point à se compter, et n'égorgeront point ces blancs dont ils n'auront plus besoin ?

(1) Voir *Revue Britannique*, 1842, 2e volume, pages 256-257, un articles sur les Antilles anglaises avant et depuis l'émancipation des esclaves.

Liberté des esclaves! telle est la grande question du jour, question qui jette l'alarme dans nos colonies. Je reconnais mon infériorité pour la résoudre. Seulement je dirai : ces chauds philanthropes qui veulent l'homme libre, n'importe la couleur, le veulent, sans aucun doute, pour son bien-être, pour le bonheur de sa vie et celui de sa famille? Ont-ils atteint ce but?

Qu'on calcule les produits que donne aujourd'hui la Jamaïque et les autres colonies anglaises ; qu'on examine ce que fournit Saint-Domingue, où règne la liberté dans tout son dévergondage, et on verra si ces pays ne tendent pas à rentrer dans la primitive barbarie!

D'un autre côté, qu'on compare l'ancien sort des nègres avec celui de nos paysans cultivateurs, et l'on verra encore que la différence serait en faveur des noirs, et que beaucoup de blancs seraient trop heureux de l'accepter en échange de la misère qui les accable.

Eliminez cette sotte qualification : *Esclavage!* Dépouillez-la des cruautés inutiles qui marquèrent son noviciat; abolissez surtout cette marque hideuse de l'estampillage, qui ravale l'être humain à l'état de bête; rayez du code de l'humanité le mot infamant esclave, trouvez un autre mot, et puisqu'il faut des nègres pour les colonies, louez-les, ne les achetez plus!

Qu'était, et qu'est encore le nègre sur l'habitation, entre les mains du maître? Un être précieux, à la conservation duquel s'attachait le plus grand intérêt, puisque, par lui, arrivaient les produits et par suite l'aisance, la fortune? Que lui manquait-il? Sa vie animale était toujours assurée; il avait, en outre, toutes les jouissances de la famille ; on lui accordait un peu de terre à cultiver pour lui. A la vérité, cette terre, à sa mort, revenait au maître ; mais qu'importe! puisque le sort de sa famille était assuré comme le sien. Ce qui était bien à lui, c'étaient ses légumes, ses poules, son porc, ses fruits, produit de son travail pendant les jours donnés par ce maître barbare, et qui fussent devenus bien plus considérables encore, si la paresse inhérente à cette race ne l'avait souvent empêchée de se livrer à des travaux qui devaient lui apporter l'aisance.

Si l'habitation était située près d'une ville ou d'un bourg, le nègre portait ses denrées au marché; le bénéfice était à lui, et souvent cet argent servait à le racheter, lui, l'esclave!

Mais, dit-on, on le forçait au travail. Qui ne travaille pas sur cette terre! Et ce travail que l'on fait sonner si haut, qu'est-ce pour le nègre africain ou créole? En quoi est-il plus pénible que celui de nos paysans? Ce travail, il le fait

en chantant des refrains qu'il compose, et la houe qui retourne le sol tombe et se relève au son de la cadence. Travailler comme un nègre est un axiome faux. Le travailleur nègre n'était point surchargé d'ouvrage; jamais être ne travailla moins que lui, même dans son intérêt, et cet homme tombait-il malade, les portes d'un hôpital s'ouvraient aussitôt pour lui.

Il était fouetté, mis aux fers, au cachot. Certes, ceci est cruel. Malheureusement, dans toutes les natures d'hommes, il existe des paresseux que la punition doit atteindre; et c'est surtout parmi les noirs que ce défaut se fait le plus sentir. Toutefois, le nombre de ces hommes qu'on punissait n'était pas aussi nombreux et aussi général qu'on a bien voulu le dire. Il était telle habitation où jamais un coup de fouet n'était donné, et si quelquefois les punitions dépassaient les bornes, ce n'était que quelques cas exceptionnels : ceci tenait bien plutôt au gérant, au conducteur de l'habitation, qui, en l'absence du maître, souvent en Europe, forçait le travail pour se créer une petite fortune aux dépens du propriétaire.

Certes, quelques colons étaient cruels; mais ce n'était point la généralité. D'ailleurs on pouvait les atteindre, en faisant des lois sévères, rigoureusement appliquées sans distinction de

qualité ni de rang, qui réglassent le sort des nègres, en adoucissant leur position, sans cependant rien enlever à l'autorité du maître ou du *chef*, si le premier mot sonne mal à certaines oreilles.

Il faut avoir vécu dans les colonies, sur les habitations, dans les villes même, pour bien connaître le nègre. On s'élèverait bien moins contre cette correction du fouet, si l'on savait que, seule, elle peut faire obéir cet être qui, devenu libre, soit par la générosité de son maître, soit par rachat, s'il a un nègre à lui (chose fort ordinaire), se sert lui-même du correctif, bien qu'il n'en ait jamais été touché.

Comparons le sort de nos cultivateurs, de nos paysans, et celui du nègre esclave.

Le journalier arrose chaque jour la terre de ses sueurs; qu'a-t-il à lui? Rien, ou fort peu de chose. Sans cesse tourmenté par le besoin de nourrir sa famille, il livre ses bras à un maître pour un modique salaire qui lui suffit à peine. Tombe-t-il malade, il périt de misère! Trop heureux quand il a le bonheur de pouvoir être admis dans un hospice!

S'il possède un petit morceau de terrain, l'impôt commence par lui enlever une partie du fruit de son labeur, et si son modique revenu ne suffit pas pour le nourrir, le plus sou-

vent il languit, et meurt misérable dans sa chaumière. Mais il est libre!..... Hélas! tout ce qui l'entoure prouve la fausseté de ce mot : il est esclave de tous et de tout.

Le nègre, au contraire, vit sans souci, travaille, et ne craint point que sa famille meure de misère; par son industrie, il peut même se procurer quelques jouissances que ne connaîtront jamais nos malheureux paysans. Oui, je le dis dans toute la sincérité de mon âme, et après avoir étudié la question, mieux vaut cent fois être cultivateur *nègre* que cultivateur blanc.

Cette digression nous a paru utile, en présence des théories qui ont surgi depuis quelques années, mais dont on apercevra trop tard que l'application était désastreuse

Revenons à notre sujet :

Le Cap-Français.

Le Cap-Français, capitale de Saint-Domingue, est une fort belle ville, bâtie en pierres. Il renferme une population de dix-huit à vingt mille âmes. Au nombre de ses monumens, on remarque le palais du gouverneur, l'arsenal et les hôpitaux. Il possède un beau port et une rade sur laquelle on peut mouiller des escadres.

Etabli sur le flanc de cette rade, et adossé à une chaîne de montagnes appelées *Mornes*, il est dominé par toute cette partie de terre qui va en s'abaissant vers le point nommé *Haut du Cap*,

au pied duquel coule la petite rivière de ce nom, venant de la plaine. Entre elle et le dernier mamelon, on suit la grande route, qui conduit dans l'intérieur de l'île.

La ville, percée de rues larges, pavées, coupées à angle droit, parallèles et perpendiculaires à la rade, et couronnée par une enceinte de verdure, offre un coup d'œil délicieux.

Le port ou rade est défendu par des récifs, à la gauche de son entrée, et par des forts, à sa droite.

Le premier, celui de *Picolet*, construit dans le roc, a trois étages de batteries : c'est sous ce fort que les vaisseaux sont forcés de passer, à un quart de portée des canons.

Le second, appelé fort de *Saint-Joseph*, est moins considérable; mais il n'en est pas moins redoutable, en ce qu'il bat en écharpe toute la passe.

Il faut une grande audace pour en forcer l'entrée, car les vaisseaux y courent le danger d'être coulés, ou d'éprouver des avaries telles qu'ils ne pourraient plus rien tenter contre la ville, les forts battant l'entrée en flanc et en front.

Après le fort Saint-Joseph, vient l'arsenal, puis la ville, qui se développe dans son entier sur l'espace entre la mer et les mornes.

C'est dans ce port qu'il fallait que l'amiral Villaret-Joyeuse mouillât son escadre; mais, chose inconcevable, il n'avait pas un pilote du lieu. Le danger à courir nécessita l'envoi d'un parlementaire; ces tatonnemens employèrent du temps, pendant lequel 6,000 hommes débarquèrent au Limbé, sur la côte. Enfin, on se décida à faire ce qu'on eût dû exécuter dès le premier jour, l'escadre passa outre. Mais ces délais avaient été mis à profit par l'ennemi; Christophe, le général nègre, pendant ces quatre jours, avait préparé l'incendie qui éclata au moment de notre entrée.

Tout alors était en feu! La poudrière de l'arsenal sautait; l'arsenal pourtant fut préservé par hasard. Ce monument, bâti sous Louis XIV, présentait encore sur ses portes et ses croisées les LL, chiffre du grand roi. Ce fut donc au milieu des flammes que nos soldats s'emparèrent de la ville, qu'ils traversèrent au pas de course. Quelques maisons seulement de cette ville si riche furent épargnées; tout le reste fut consumé. L'industrie française répara le désastre autant que possible; mais il fallait du temps pour reconstruire ce que la flamme avait dévoré en un instant. On se logea sous des appentis établis dans les cours, le long des murailles calcinées par le feu, et qui menaçaient à chaque instant de

s'écrouler. En effet, le moindre choc pouvait tout renverser, et si le tremblement de terre du 7 mai 1842 a fait de cette ville un immense décombre, on peut croire que cette destruction si entière est due à cet incendie, qui avait enlevé aux murailles, sur lesquelles on a reconstruit depuis, une grande partie de leur solidité.

Les établissemens de l'Etat, le gouvernement, les casernes et les hôpitaux, furent les premiers bâtimens qu'on mit en état d'être habités.

Quant à moi, je n'arrivai au Cap-Français que le 17 octobre 1802.

Défense du Cap par le général Clausel.

Le général Clausel commandait au Cap. Jeune, ardent, bon militaire, instruit, il fut, dans ces circonstances critiques, à même de déployer les talens dont la nature l'avait doué. Défendre le Cap était une rude tâche ! Et cette défense peut être comptée comme une belle page dans sa vie si glorieuse !

La position, en effet, était affreuse. Une armée nègre entourait la ville et gardait les alentours ; on n'avait à lui opposer qu'une partie de notre armée, partie faible, démoralisée, tuée par l'épidémie ; certes, le dévoûment ne manquait pas, mais le moyen de résister à la maladie et à la disette qui décimaient chaque jour nos soldats ?

Cependant, on établit un système de blockaus qui relièrent ensemble tous les mornes couvrant

et dominant le Cap ; on éleva des redoutes partout où le besoin s'en faisait sentir. L'avancée était à une grande lieue de cette ville, sur une habitation bordant la grande route ; on fit un peu en arrière un blockaus à deux étages de batteries, qui protégeait l'hôpital des Pères, dont quelques ouvrages liaient la droite avec le morne *Bel-Air*, lui-même fortifié.

Tout le monde se réunit dans le danger commun ! Une guerre à mort était déclarée, le plus lâche trouva du courage ; mais la milice du Cap sut se faire remarquer entre tous ! Elle fut admirable de bravoure dans toutes les occasions où elle dut se montrer.

Cependant la fièvre jaune continuait ses ravages ; chaque jour voyait tomber des centaines de soldats : les officiers, les habitans eux-mêmes n'échappaient point au fléau.

Tel était l'état de la ville. A l'extérieur, des milliers de nègres, astucieux, entreprenans, forts de nos désastres, nous tenaient, pour ainsi dire, le couteau sous la gorge. Du côté de la mer, le commodore anglais bloquait le port. Qui donc nous sauverait ? Les Anglais, sans doute ; mais il fallait capituler, et nous avions encore des ressources.

J'ai dit plus haut que j'avais été admis à l'hôpital pour me guérir d'une blessure. Comme

dix commis ne suffisaient pas pour enregistrer les extraits mortuaires, on me mit à cette besogne. Enfin, fatigué du spectacle hideux qui se renouvelait sans cesse sous mes yeux, l'âme attristée à l'aspect de tant de cadavres, je pris la résolution de quitter un pareil lieu, et je fus me présenter au directeur des fortifications, qui m'admit avec le grade de garde des fortifications dessinateur.

Là, je revins à la vie : je n'avais plus la mort devant les yeux, un travail actif me rendit bientôt toute mon énergie.

C'est ainsi que je pris part aux travaux de défense. Je dessinais les blockaus, je les faisais monter, établir; et diverses fois le général Clausel, dans les visites qu'il faisait des travaux, eut la bonté de m'encourager; j'eus même le bonheur d'être distingué par lui. Long-temps après, en 1812, nous nous retrouvâmes en Espagne, et il m'attacha à son état-major. J'étais capitaine alors.

Ce fut à cette époque que des chefs en sous-ordre le trompèrent et abusèrent de sa sévérité, pour exercer leur cruauté envers les noirs. J'ai déroulé le tableau de toutes ces infamies. Honte à eux! à eux seuls; car seuls ils furent coupables.

Attaque du Cap et de l'hôpital des Pères

L'avancée du haut du Cap était commandée

par le général Claparède. Là, les nègres, se servant de toutes les ruses inimaginables pour harceler, surprendre nos postes, arrivèrent à montrer une audace qui croissait en raison de notre faiblesse. En effet, ils savaient nos pertes journalières, et presque toujours les tombereaux de cadavres, portés au cimetière, étaient l'indice d'une nouvelle attaque. Ils nous criaient : *Zantes blancs, vous va tous mouri.*

Une nuit, mettant en usage une de leurs ruses favorites, ils se glissèrent entre les herbes, traversèrent nos avant-postes, et parvinrent jusqu'à l'hôpital des Pères. Ce bâtiment, construit tout en bois, contenait alors 1,600 malades; ils y mirent le feu, après avoir égorgé tous les malheureux qu'il contenait.

M. Casalot, directeur, et son fils, habitaient la case principale, bâtie en pierre; le rez-de-chaussée renfermait aussi des malades. En entendant les cris des victimes, ils barricadèrent les escaliers et les portes qui conduisaient au premier étage, et ainsi retranchés, ayant les fusils et les munitions des soldats, ils purent se défendre assez long-temps pour que l'on vînt à leur secours. Le brave directeur fut sauvé; mais il fut à demi fou de cette surprise.

Quel spectacle! lorsque le jour vint éclairer ce carnage et cet incendie! Mais aussi quels

hommes que ces nègres, comme ils combattent et meurent.

Il faut avoir fait la guerre contre eux pour connaître leur audace, leur courage irréfléchi à braver le danger, alors qu'ils ne peuvent avoir recours à la ruse. J'ai vu marcher sur une redoute, une colonne serrée, labourée par la mitraille de quatre pièces de canon, et ne pas faire un pas rétrograde! Plus il en tombait, plus le courage des autres semblait s'animer: c'était en chantant qu'ils avançaient; car le nègre chante partout, fait des chants sur tout. C'était alors le chant du brave; le voici : « *Grenadiers, à l'assaut! ça qui mouri zaffaire à yo, gn'y a point papa, gn'y a pas maman! Grenadiers, à l'assaut! ça qui mouri zaffaire à yo!...* Grenadiers, à l'assaut! ceux qui seront morts, malheur à eux; il n'y a point de père, il n'y a point de mère! Grenadiers, à l'assaut, ceux qui mourront, malheur pour eux!.... » Ce chant valait toutes nos chansons républicaines.

Trois fois ces braves, l'arme au bras, avancèrent, sans tirer un coup de fusil; et, chaque fois repoussés, n'abandonnèrent qu'après avoir jonché les glacis des trois quarts des leurs.

Il faut avoir vu cette froide bravoure pour s'en faire une idée. Ces chants lancés dans les

airs, à l'unisson, par deux mille voix, dont le canon formait la basse, produisaient un effet saisissant; le courage français pouvait seul y résister A la vérité de larges fossés, une excellente artillerie, de parfaits soldats nous donnaient un grand avantage; mais, ce qui contribuait à stimuler le courage de chacun, c'est qu'il n'y avait aucune grâce à espérer du vainqueur. Toutefois, on ne perdit pas un seul homme dans la redoute, l'ennemi n'ayant pas tiré Long-temps cette masse carrée, noire, marchant à la mort, en chantant, éclairée par un soleil magnifique, fut présente à ma pensée, et aujourd'hui encore, après plus de quarante ans, ce tableau imposant et grandiose se retrace aussi vif à mon imagination que dans les premiers instans.

Ces attaques, souvent réitérées, causaient de grandes pertes aux nègres; mais que leur importait, ils avaient de quoi perdre, tandis que nous !....

La disette arrivait à grands pas. On essaya de la maraude, qui ne produisit que quelques cannes à sucre. Les vivres de terre, telles que les ignames et les patates, étaient épuisés; il restait encore en magasin pour quinze jours de farine, au plus.

Les cannes, espèce de roseau, donnaient une

eau sucrée nourrissante : on rejetait la partie spongieuse ; eh bien ! ce résidu, les malheureux affamés le ramassaient et le mangeaient !

Aucun secours par mer ne pouvait arriver ; les Anglais étaient là qui nous bloquaient. Nous avions bien dans le port deux ou trois frégates et quelques bâtimens légers de l'état ; mais que pouvaient contre toute une division navale ces faibles forces ?

Ainsi, à terre, nous avions à combattre un ennemi nombreux.

Dans la ville, la fièvre jaune, la famine et la mort.

Enfin, du côté de la mer, nous étions bloqués par la flotte anglaise.

Cependant, l'épidémie sévissait toujours plus intense ; l'armée, en grande partie détruite, allait manquer de médicamens : en quatre mois seulement, de 58,545 hommes, elle se trouvait réduite à 8,275, et sur ce nombre 3,000 étaient malades dans les hôpitaux. 50,270 hommes étaient donc morts dans l'espace de cent vingt jours. 1,000 hommes restaient encore, formant les garnisons de Monte-Christ et Santo-Domingo. Aussi ce n'était plus pour vaincre, mais seulement pour l'honneur du drapeau, que l'on se battait encore

Dix vaisseaux anglais croisaient autour de

Saint-Domingue ; la guerre , *sans déclaration*, avait surpris trois frégates dans le port du Cap ; c'était cependant notre seul moyen de salut , mais elles ne pouvaient emporter les restes de l'armée. C'était aller à une perte certaine que de tenter une lutte inégale ; capituler avec les noirs était impossible : c'était courir au-devant du couteau.

Que pouvait donc faire Rochambeau avec ses soldats malades, manquant de tout, contre une armée vivant dans l'abondance, et à laquelle les Anglais fournissaient tout ce qui lui était nécessaire ?

Une seule ressource lui restait, c'était de se frayer, les armes à la main, un passage au travers de l'ennemi, et de se rendre dans la partie espagnole. Mais le général en chef n'osa prendre cette détermination, qu'à cette même époque le général Ferrand, commandant à Monte-Christ, venait heureusement d'accomplir. Il chercha à capituler. Plusieurs jours se passèrent en pourparlers avec les chefs noirs et les Anglais. Enfin la capitulation fut arrêtée.

Alors Rochambeau convoqua les notables de la ville, et l'avis suivant fut affiché :

Avis des Notables de la ville du Cap.

« En vertu des ordres transmis ce jour en conseil par le général en chef Rochambeau ,

» Le conseil prévient les habitans de la ville du Cap qu'il lui a été adressé par le général en chef de l'armée indigène, Dessalines, la lettre suivante, datée du quartier-général du haut du Cap, le 27 brumaire an XII (19 novembre 1803). En conséquence, le conseil s'empresse de faire connaître aux habitans les dispositions pacifiques du nouveau gouvernement, et la protection et sécurité accordée à tous les individus qui conservent leur domicile dans cette colonie :

« Citoyens,

» Traitant aujourd'hui avec le général en chef
» Rochambeau, pour l'évacuation de la ville du
» Cap par ses troupes, cette occasion me met à
» même de vous rassurer, citoyens habitans,
» sur les craintes que vous pourriez avoir; la
» guerre que nous avons faite, jusqu'à ce jour,
» est tout-à-fait étrangère aux habitans de cette
» malheureuse colonie. J'ai toujours offert sûreté
» et protection aux habitans de toute couleur de
» Jérémie, des Cayes, et du Port-au-Prince; elles
» ont été accueillies comme un sûr garant de ma
» loyauté! Que ceux d'entre vous, citoyens, qui
» répugnent à quitter le pays, restent; vous
» trouverez sous mon gouvernement sûreté et
» protection, tant pour vos personnes que pour

» vos propriétés; il sera libre à ceux qui vou-
» dront suivre l'armée française de le faire.

» J'ai l'honneur de vous saluer.

» *Signé* : DESSALINES. »

Capitulation de l'armée.

La capitulation avec les Anglais, qui avait été entamée le 28 novembre 1803, fut signée deux jours après. En voici la copie textuelle :

Capitulation du Cap-Français avec l'escadre anglaise.

« John Bligh, capitaine de vaisseau au service de Sa Majesté Britannique, commandant le vaisseau le *Tésée*, chargé des pouvoirs du capitaine de vaisseau Loreng, commandant le vaisseau le *Bélérophon*, et commodore de l'escadre anglaise devant ce port;

» Jacques Boyer, général de brigade, chef de l'état-major, général de l'armée française, et Fleury Barré, capitaine de vaisseau, commandant les forces navales à Saint-Domingue, autorisé par le général en chef Rochambeau, capitaine général de la colonie, d'autre part :

» Art. 1er. — Les frégates et autres bâtimens français qui sont maintenant dans la rade du Cap seront remis aux Anglais.

» Art. 2. — Les équipages de ces mêmes bâtimens, ainsi que la garnison du Cap, qui est

embarquée à leur bord, seront prisonniers de guerre et renvoyés en Europe sur leur parole de ne pas servir jusqu'à parfait échange, lequel, autant que possible, sera effectué sans délai. (1)

» Art. 3. — Tous les généraux et autres officiers sont compris dans l'article précédent et conserveront leurs armes. (2)

» Art. 4. — Les malades qui sont embarqués à bord de la *Nouvelle-Sophie* et de la *Justine* seront directement envoyés en France, et les Anglais s'engagent, à ce sujet, à leur fournir tout ce qui leur est nécessaire tant en provisions qu'en médicamens. (3)

» Art. 5. — Les propriétés individuelles seront rigoureusement respectées, les papiers

(1) Les équipages et les sous-officiers et soldats, à leur arrivée à la Jamaïque, furent jetés dans les pontons. On connaît les traitemens que l'on avait à supporter, mais, sous ce sol brûlant, le plus cruel de tous était celui du manque d'eau, qu'on était souvent obligé d'acheter à prix d'or.

(2) Les officiers sur parole, qui avaient conservé leur arme, furent invités par l'agent-commissaire, quelques jours avant Noël, à les déposer provisoirement jusqu'après les fêtes, disait-il, parce que c'était le carnaval des noirs et qu'il leur était, on peut dire, tout permis pendant ce temps, ajoutant que les Français étant très susceptibles, on prenait cette mesure pour éviter tout événement fâcheux. Ces armes n'ont jamais été remises à leurs propriétaires.

(3) La capitulation a été violée, car un bâtiment chargé de blessés et de malades, une fois en mer, a été conduit à la Jamaïque, et, avant d'être mis à terre, les malles furent visitées, et ce qui était relatif à l'état militaire fut pris.

relatifs à l'armée seront remis au chef de l'état-major général de l'armée. (1)

» Art. 6. — Les bâtimens espagnols et américains à bord desquels sont embarqués les habitans du Cap, qui désirent suivre l'armée et qui, par conséquent, font partie de l'évacuation, sont libres de se rendre à leur destination.

» Art. 7. — Les frégates sortiront du port sous pavillon français, et tireront leurs bordées avant que d'amener.

» Art. 8. — Les domestiques des officiers seront considérés comme appartenant à l'armée, et ceux qui ne seraient pas volontairement embarqués pour la suivre seront débarqués sur le territoire de Saint-Domingue.

» Fait et arrêté à bord de la *Surveillante*, en rade du Cap, le 30 novembre 1803.

» *Signé :* John BLIGH,
» *Capitaine du vaisseau de S. M. B. le* Tésée.

» Jacques BOYER,
» *Chef d'état-major de l'armée française.*

» BARRÉ,
» *Capitaine de vaisseau, commandant les forces navales à Saint-Domingue.* »

(1) Les archives ou papiers relatifs à l'armée, qui devaient être remis au chef d'état-major général de l'armée, sont restés au pouvoir des Anglais et y sont encore ; ce qui fait que plusieurs

On remarquait alors à l'entrée du Port-Royal des squelettes pendus dans des cages en fer. Voici à quelle occasion cette exécution avait eu lieu :

Entrée du Port-Royal.

« La frégate anglaise l'*Hermione* croisait le 21 septembre 1797 devant Porto-Ricco. Son commandant, le capitaine Pigott, était un officier dur, brutal, étranger à ces sentimens ordinaires d'humanité qui honorent le marin comme le soldat. Quelques mousses étaient occupés à prendre des ris aux huniers, lorsqu'il leur cria qu'il ferait fouetter celui d'entre eux qui serait descendu le dernier. Les pauvres enfans, qui connaissaient leur capitaine, ne songèrent qu'au moyen le plus prompt d'échapper à la punition dont ils étaient menacés. Deux d'entre eux, dans leur empressement à se précipiter sur les manœuvres, tombèrent sur le gaillard-d'arrière et se tuèrent. On en informa le capitaine, qui, dit-on, répondit : « Eh bien ! qu'on jette ces lourdeaux à la mer. »

« Vingt-quatre heures après cet incident, l'équipage de l'*Hermione* était en pleine insurrection. Des boulets ramés furent roulés çà et là dans l'entrepont, et d'autres actes de désordres eurent lieu. Le premier lieutenant descendit pour connaître la cause de ce tapage : il fut renversé d'un coup de tomahawh ; on lui coupa la gorge et on jeta son cadavre à la mer. Le capitaine s'était déjà retiré dans sa chambre. Entendant du bruit sur le pont, il sortit aussitôt ; mais ayant reçu presque au même instant plusieurs blessures graves, il fut forcé de se réfugier de nouveau dans sa chambre. Il était tombé, affaibli par la perte de son sang, sur un canapé, lorsque quatre hommes entrèrent, la baïonnette au bout du fusil. « Crawley, dit

familles, en France, ne peuvent savoir ce que sont devenus leurs parens, surtout ceux appartenant à l'armée.

Par ces notes, l'on voit que du moment que l'on tombait dans les mains de l'administration anglaise, la plume biffait et mettait à néant ce que l'épée avait signé de son sceau.

» un témoin, était à leur tête. » Le capitaine eut encore la force de leur présenter son poignard et de les tenir en respect. Ils parurent même un instant ébranlés et incertains à la vue de leur commandant. Alors Crawley s'écria : « Comment, quatre contre un, et vous avez peur? » Et en disant ces mots, il lui plongea sa baïonnette dans le corps; les autres suivirent son exemple; puis tous, avec les baïonnettes, le poussèrent par un sabord, et on l'entendit encore parler, lorsque les vagues l'emportaient à l'arrière de la frégate.

» Le second lieutenant fut traîné à travers le pont, tendant la main et criant : « Grâce! grâce! » Après avoir été criblé de blessures, il fut tiré au haut de l'échelle par les cheveux, puis jeté à la mer. Son propre domestique s'était précipité sur son corps une hache à la main, en disant : « Et moi aussi, que je lui donne son compte, » à ce brigand. » Et, joignant l'action à la parole, il lui avait porté un coup terrible.

» Le lieutenant des soldats de marine, malade dans sa chambre, fut pris et jeté à la mer. Les autres officiers, au nombre de neuf, furent massacrés; le pavillon de Saint-Georges fut amené. Les révoltés, maîtres de la frégate, la conduisirent au port de la Guayra, et la livrèrent au gouvernement espagnol, qui était à cette époque en guerre avec l'Angleterre.

» Mais le pirate ne saurait se soustraire au sort qui l'attend; il semble que l'inexorable fatalité s'attache à ses pas : c'est en vain que le sillage de son navire s'efface et que sa trace disparaît des eaux; pour lui l'Océan n'a pas de retraite, et la terre le repousse avec horreur.

» Les révoltés de l'*Hermione* tombèrent un à un ou par petits groupes à la fois entre les mains du gouvernement de leur pays, et furent mis en jugement. Quelques-uns furent exécutés à Portsmouth et d'autres à la Jamaïque, et pendant long-temps on vit *les restes de ces misérables suspendus à des gibets sur les sables qui forment l'entrée de la*

rade de Port-Royal de la Jamaïque, leurs squelettes étant accrochés dans des cages en fer.

» La frégate l'*Hermione*, qui avait été le théâtre de cette affreuse boucherie, fut, par un acte d'audace remarquable, enlevée du port de Porto-Cabello, où elle était sous la protection de deux cents pièces de canon, et rendue à la marine britannique sous le nom de *Rétribution*.

» Quelques uns des révoltés furent même pendus à ses vergues » (*Revue Britannique*, 1843, novembre, page 303.)

Ainsi du 14 février 1802 au 30 novembre 1803, c'est-à-dire dans l'espace de vingt-un mois, cette belle armée de Saint-Domingue était détruite. Tout son courage, toute sa persévérance, tout son dévoûment n'avaient servi à rien! Saint-Domingue était aux nègres! Il était à jamais perdu pour la France.

Voici l'état des pertes de l'armée :

ÉTAT DES PERTES DE L'ARMÉE.

Morts.	Général en chef	1	50,270 hom. (1)
	Généraux de division, Dugua, Hardy, etc.	5	
	— de brigade, Tolosé, St-Martin, Dampierre, etc.	14	
	Officiers de tous grades	1,500	
	Officiers de santé	750	
	Soldats	35,000	
	Matelots	8,000	
	Employés	2,000	
	Blancs, venus de France	3,000	
Prisonniers par la capitulation du Cap			7,275 —
Garnison de Monte-Christ et Santo-Domingo			1,000 —
Chiffre égal à celui des arrivés			58,545 hom.

(1) Tels sont les chiffres donnés par M. Daure, ordonnateur en chef à Saint-Domingue, dans son ouvrage (*Bourrienne et ses erreurs*, page 271), chiffres dont on ne peut révoquer en doute l'exactitude.

Les Pontons à la Jamaïque.

Les restes de l'armée arrivés à la Jamaïque, on donna les villes Kingstonn et Spanigston pour prison aux officiers au cautionnement; les soldats et les sous-officiers furent jetés dans les pontons.

Les pontons anglais et toutes les misères qu'on y éprouvait sont trop connus pour en rappeler les détails; mais ce que l'on ne sait pas encore, et ce qu'on ne pourrait croire d'une nation qui se prétend policée, c'est le raffinement de cruautés inventées à la Jamaïque, c'est-à-dire dans la rade de Port-Royal.

Là, ces prisons flottantes ressemblaient à celles d'Angleterre, mais elles avaient en plus, dans l'eau, des sentinelles vigilantes.

Attirés par les immondices des navires, on voyait chaque jour circuler dans la rade des bandes nombreuses de requins. Nos geôliers eurent la satanique idée de faire servir ces animaux voraces à notre garde. A cet effet, on leur jeta des viandes avariées. La distribution se faisait deux fois par jour. Des nègres n'eussent pas mieux fait!

Un romancier anglais, le capitaine Marryat, a, dans un de ses ouvrages, cité l'existence d'un requin nommé *Port-Royal-Tom*, que le gouvernement anglais nourrissait dans la rade de la Jamaïque, pour empêcher la désertion des matelots anglais. Que penser de cette citation? Que Mar-

ryat connaissait le fait que je rapporte, mais que, pour retirer l'odieux qui pouvait rejaillir sur sa nation, il a cru pouvoir user de son titre de romancier, et appliquer aux matelots anglais ce qui n'avait été inventé que pour les malheureux prisonniers de Saint-Domingue. Qui croira, d'ailleurs, qu'un seul requin existât dans la rade?

Mais Marryat écrit des romans; j'ai vu, moi: c'est de l'histoire.

Le soleil, cet astre bienfaisant, vint encore servir la vengeance de nos bourreaux. Le supplice du Soleil.

Lorsqu'élevé sur l'horizon, il brillait de tout son éclat, on ouvrait les panneaux et on faisait monter les prisonniers sur le pont. Là, sans tente, sans abri, avec une chaleur de 32 à 38 degrés, il fallait demeurer sous cette atmosphère embrâsée. Essayait-on de descendre, une sentinelle impitoyable vous repoussait. Par un raffinement de cruauté, au moment où le soleil s'abaissait, quand on aurait pu respirer et jouir de la fraîcheur du soir, que rester sur le pont eût été un bonheur, nos geôliers nous faisaient descendre dans les batteries, pour y retrouver là 45 degrés de chaleur. Chaque jour amenait les mêmes tourmens, les mêmes supplices!

Plusieurs devinrent fous; d'autres y trouvèrent la mort.

Où étaient donc alors ces charitables philan-

thropes, qui réclament aujourd'hui la *liberté* des nègres? Sans doute, leur cœur, qui s'est amolli pour une peau noire, était alors d'airain quand il s'agissait de Français. Qui d'entr'eux, à cette époque, soit en Angleterre, soit dans les colonies, a témoigné seulement la moindre pitié pour les malheureux prisonniers français.

Un autre exemple de la froide cruauté avec laquelle on nous traitait : Le feu avait pris à bord du ponton *The Glori*, à Schutam. Que firent les chefs anglais? Lorsqu'on vint leur apprendre ce sinistre, ils ordonnèrent qu'on fermât les panneaux, en disant : « Les Français ont mis le feu, eh bien! qu'ils l'éteignent! » Et ils l'éteignirent en effet, grâce à leur audacieux courage.

Afin de pouvoir respirer la fraîcheur du soir, c'était à qui resterait le dernier sur le pont, et l'on préférait à l'atmosphère embrâsée des batteries, le coup de crosse de fusil appliqué au retardataire.

Il ne nous était pas permis non plus de contempler le lever du soleil. Ce lever, dont nos aurores ne sont que le pâle reflet, est le spectacle le plus enchanteur des colonies. Là, point de ces longs crépuscules qui amènent le jour insensiblement; le soleil illumine tout-à-coup cette terre tout à l'heure enveloppée dans les ténèbres. Soulevées par la brise de terre, les vapeurs matinales se

déchirent comme un voile, et les forêts apparaissent au loin étincelantes de rosée. Voici la peinture saisissante qu'en a faite un de nos grands poètes (Victor Hugo) :

« Il y a un moment où l'état des premiers rayons du soleil, sur cette végétation humide et sur ces brumes qui se déchirent, donne à la campagne quelque chose de féerique ! Mille teintes passent dans le ciel, mille étincelles chatoient sur les feuillages ; la mer semble une nappe d'argent, veinée d'or, et les mornes, colorés par l'aurore, se dressent à l'horizon, comme de solitaires pyramides de marbre rose ! »

Les quatre heures qui suivent l'aube du jour sont les plus douces et les plus belles de la journée, et c'étaient celles où l'on nous interdisait le pont. Alors le soleil est moins ardent ; l'air est rafraîchi par la brise de terre, qui ne tombe que vers dix heures ; à ce moment, la surface de la mer, unie comme une glace, se ride, et on voit arriver, comme un coureur, le vent du large qui agite, soulève les flots, venant eux-mêmes, en roulant, mourir sur le rivage.

Enfin, les barbares commis à notre garde nous privaient des moindres jouissances qui pussent soulager nos misères ! Ils n'osaient nous tuer tout-à-coup, mais ils nous donnaient

la mort lentement, avec un raffinement de cruauté.

Malgré les monstres marins, nourris par les Anglais pour leur servir de sentinelles, des prisonniers se sauvaient encore, tant est grand l'amour de la liberté. Mais ce n'était qu'en se rendant au ponton-hôpital, mouillé au fond de la rade. Là, la surveillance était moins sévère. Que peuvent tenter de malheureux moribonds? Les requins allaient peu à celui-là; ils préféraient ceux où les geôliers anglais avaient pour eux tant d'égards.

Quant à moi, ma fonction de garde des fortifications du génie, poste que j'occupais lors de la capitulation du Cap en 1803, ne me donnant que le grade de sous-officier, je fus mis au ponton. Mais alors je n'avais que vingt ans; à cette époque de la vie, on est plein de courage; j'employai toute mon énergie à me sauver. Afin d'aller à l'hôpital, je me rendis malade. Des décoctions froides de tabac m'avaient à demi empoisonné, et le séjour de l'hospice m'était réellement devenu nécessaire. Mais bientôt j'eus recouvré mes forces, et par une belle nuit bien sombre, nuit d'amant ou de prisonnier, je me glissai à l'eau, à travers deux barres de fer à arrêtes relevées en crochet, et barrant les lieux d'aisance. Après beaucoup de peine et de dangers, je gagnai heureusement la terre. Je me ca-

chai pendant deux jours dans les champs; enfin, quand je pus croire qu'on ne pensait plus à moi, je rejoignis les officiers de mon arme, je fus confondu avec eux, et, bien que sans *parole* (espèce de lettre dont chaque officier était pourvu), je restai à Kingston, et n'y fus pas autrement inquiété.

Là, le supplice moral existait pour les officiers, comme les tortures physiques pour les soldats renfermés dans les pontons.

Par mesure de sûreté, et contrairement à la capitulation, on les avait désarmés; il leur était même défendu de porter une canne : ils ne sortaient que par huit ou dix ensemble; leur position était digne de pitié, et pourtant j'ai vu, non de ce vil peuple, écume des villes, mais des Anglais, des négocians, blancs comme nous, lancer leurs nègres esclaves sur les officiers, les excitant comme une meute de chiens qu'on appelle à la curée, non pour mordre, mais pour insulter à plaisir et satisfaire leur basse jalousie. *Chiens de Français*, *nègres de Bonaparte*, *valets de Rochambeau*, *boucs*, *mangeurs de grenouilles*, telles étaient les injures que ces nobles insulaires faisaient vomir par leurs esclaves. On s'armait de cailloux, et lorsque les nègres barraient la rue, on faisait, avec ces pierres, un feu de file. L'autorité n'entrait point dans les

mesquines passions des habitans, elle rendait justice; mais pour l'obtenir, il fallait avoir dix fois raison. C'est ainsi qu'un lâche négociant, marchand de fer, fut condamné à 500 fr d'amende, pour avoir, de son balcon, craché sur l'épaulette d'un officier.

Tourmenté cependant par la crainte d'être à tout moment découvert, je me décidai à me mettre au fond d'une goëlette chargée de transporter à Cuba des non-combattans, et qui nous débarqua à San-Yago.

Quel spectacle! quelle misère nous y attendait! Une petite ville encombrée de quinze à vingt mille Français, colons, habitans, marchands, ayant pu fuir Saint-Domingue, et échapper ainsi au massacre que firent les nègres après notre départ.

Je vins ajouter ma misère à celle de tant d'autres; je n'avais plus rien, que quelques mauvais haillons qui me couvraient.

L'industrie française fut là, toutefois, ce qu'elle est partout : on créa une seconde ville sur un terrain désigné par le gouverneur espagnol : elle fut appelée le Quartier-Français Des pierres auront, avec le temps, remplacé le bois des constructions primitives, et si San-Yago est aujourd'hui plus grand, plus populeux, c'est aux malheurs de Saint-Domingue qu'il le doit.

Malgré la misère qui pesait sur chacun, le caractère français ne changea pas, et, privé du nécessaire, on n'en pensa pas moins au plaisir.

Un philosophe a dit : « Le caractère national ne s'efface jamais. Lorsque les Espagnols prennent possession d'une terre, ils commencent par y bâtir une église; les Anglais y élèvent une taverne; les Français, un fort. » M. de Châteaubriand, avec la connaissance parfaite de notre caractère, a dit, avec autant de vérité, dans son *Itinéraire* : « Ils y font une salle de bal! »

Dans San-Yago, où la misère nous tuait, le croira-t-on? on bâtit un Tivoli. On fit une salle de bal, et un jardin délicieux, qui fit bientôt l'admiration des Espagnols.

Etablir le temple du plaisir sur une terre d'exil arrosée de nos larmes, terre où le chagrin, la misère enlevaient successivement les victimes qui avaient échappé au couteau des nègres! danser sur des ruines arrosées de sang! quelle plus grande preuve de frivolité nationale était-il possible de donner? Le Tivoli français prit faveur; les dames françaises et espagnoles y accoururent, rivalisant de toilette. Ce jardin, admirablement dessiné, et auquel la riche végétation tropicale ne tarda pas à donner des ombrages frais et agréables, devint le point de réunion de

toutes les sociétés. *Tertulias*, une grande rotonde, fut la salle de bal; enfin, on ne négligea rien de tous les plaisirs que pouvait réunir un pareil lieu. On était malheureux, mais on dansait! Et l'entrepreneur fit de brillantes affaires.

Les insectes lumineux venaient embellir encore ces fêtes nocturnes. Les dames s'en servaient comme ornemens; elles les attachaient dans leurs coiffures, aux robes, dans les garnitures, et elles semblaient alors des sylphides couvertes d'émeraudes éclatantes.

Cet insecte, plus gros que le hanneton, de couleur brune, se nomme *Cœjo* ou *Cocigos* (*noctilus*). De chaque anneau de l'abdomen s'échappe une lueur phosphorique, vert émeraude, principalement lorsque l'animal, vivant, se sent contrarié On arrive à ce but en l'attachant sur le dos; ses efforts pour se dégager lui font répandre sa lumière. Dix à douze de ces insectes, dans une fiole de verre blanc, donnent une lumière égale à celle d'une bougie; on peut lire facilement : il suffit, pour produire cette lumière, de secouer la bouteille.

Si l'on n'a pas été témoin de l'effet magique que produisent ces insectes alors qu'en liberté ils voltigent au milieu des ténèbres dans les forêts vierges du Nouveau-Monde, il est impossible de s'en faire une idée.

Mais, hélas! comme partout, ces récréations, ces plaisirs étaient le partage du riche, et il y en avait même encore parmi ceux qui avaient fui Saint-Domingue; quelques-uns avaient pu sauver leur argent. Quant aux malheureux, on les aidait le plus qu'il était possible. Toutefois, ces secours devaient avoir un terme, et la misère était un gouffre impossible à combler. La charité elle-même se refroidissait.

Lorsque j'arrivai au milieu de cette colonie, je n'avais ni amis, ni connaissances; et pourtant il fallait manger! Un créole, nommé *Courjol*, réduit à vendre du pain au marché pour un boulanger, en recevait un par douzaine vendue; avec ces légers profits, il nourrissait sa mère et sa sœur; sa bienfaisante générosité m'admit au partage de ce pain avec sa famille. Mais je dus faire cesser cette charge. Une goëlette, armée en course, commandée par des officiers de la marine française, à la tête desquels se trouvait le capitaine de frégate Boucher, était sortie de la Nouvelle-Orléans; fine voilière, elle avait déjà fait quelques prises heureuses, et devait encore continuer la course pendant trois mois : je me présentai, et fus embarqué comme aspirant volontaire.

Cinq jours après sa sortie du port, une corvette anglaise lui donna la chasse pendant trente-cinq

heures, depuis le cap Maizi (Cuba), et la captura enfin à dix lieues de Carthagène. Elle fut amarinée comme bâtiment de l'état.

J'étais pour la seconde fois prisonnier. Conduit à la Jamaïque, je revis mes anciens compagnons d'infortune; mais cette fois j'avais une *lettre de parole* en poche.

Quelques mois s'écoulèrent à Kinsgton, lorsque je reçus l'ordre d'embarquer à bord d'une frégate qui allait à Londres. Suivant ce qui s'était déjà fait précédément, on avait désigné treize officiers pour ce départ, et je me trouvai du nombre. C'était ainsi que peu à peu on enlevait de la Jamaïque les prisonniers au cautionnement.

Peu curieux d'aller en Angleterre, où on devait arriver vers le mois de décembre, j'attendis que la frégate fût sous voiles, et au moment où elle longeait la côte de l'île, jugeant la terre assez proche pour y parvenir à la nage, je me précipitai à l'eau. Après une heure de fatigue, je touchai enfin la terre. Ma première pensée fut de remercier Dieu de m'avoir protégé dans le danger que je venais de courir (une lieue, au moins, me partageait de la terre, lorsque je quittai la frégate); ensuite, j'avisai à ce que j'avais à faire. J'étais nu; un brave habitant, M. Jonhson, me recueillit, et il eut, en outre, la générosité de

ne pas me livrer à ses compatriotes. Il fit plus : il me garda un mois sur son habitation, et ensuite, après avoir préalablement garni ma bourse et m'avoir bien vêtu, me renvoya à San-Yago-de-Cuba. Il n'était ni militaire, ni administrateur : il était homme.

Appel du général Ferrand.

A mon arrivée, je trouvai affichée une proclamation du général Ferrand, commandant à Santo-Domingo ; il faisait appel à tous les débris de l'armée française, ainsi qu'aux autres Français, habitans réfugiés à San-Yago.

Deux cents militaires de tous grades, officiers, administrateurs, employés, répondirent à cet appel; je renonçai alors à revenir en France, ainsi que j'en avais conçu d'abord le projet.

Le 2 décembre 1804, un bâtiment mit à la voile pour Santo-Domingo (1); je m'y embarquai, et bientôt je me retrouvai au milieu des Français formant la garnison.

C'est ici que commence le récit des événemens survenus depuis le 1er décembre 1803 au 15 juillet 1809, époque de la capitulation de Santo-Do-

(1) Santo-Domingo, premier établissement de Christophe Colomb sur le territoire haïtien, fut d'abord nommé Isabella, première ville américaine fondée sur la côte sud. Bâtie par Diego, frère de Colomb, elle ne devint que plus tard la capitale de l'île, à laquelle il donna son nom : Saint-Domingue.

mingo, par suite de laquelle, prisonnier pour la troisième fois, je revis la Jamaïque. Je fus alors le *cicerone* de mes camarades. Mon premier soin, en arrivant, fut de chercher le brave Jonhson ; j'appris avec peine que mon généreux hôte était mort.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

RELATION COMPLÈTE

de la

DEUXIÈME CAMPAGNE.

C'est à juste titre que l'on peut qualifier de seconde campagne de Saint-Domingue le temps écoulé depuis l'évacuation du Cap et de toutes les villes du littoral de l'île. En fait, l'armée française n'existait plus; la majeure partie était morte ou prisonnière. L'occupation était à recommencer.

Le général Ferrand, seul, n'avait pas voulu capituler : avec les débris de l'armée, il se créa une force qui lui permit de se maintenir dans l'île ; cette détermination, grande, noble, est la critique la plus amère de ce que fit Rochambeau.

Si, au lieu de capituler, ce général en chef eût pris le parti qu'adopta Ferrand, nul doute qu'il ne fût parvenu à sauver le reste de la garnison

et les habitans du Cap. Il lui restait encore trois mille hommes valides; sur les vingt mille habitans de la ville, dix mille étaient armés Avec treize mille baïonnettes, qui eût pu l'empêcher de se faire une trouée et de se retirer sur la partie espagnole, en emportant même ses malades? Chacun savait qu'il n'y avait aucune grâce à attendre des nègres, et avec cette conviction, chaque soldat eût été un héros. La moitié même eût-elle dû succomber dans la lutte, cela eût été préférable encore à cet appel qu'il fit à la générosité anglaise, qui ne sut que nous enfermer dans des pontons, et il n'eût point abandonné toute la population de l'île à la vengeance des nègres!

L'armée noire ne pouvant prévoir, ni même soupçonner une résolution aussi énergique, nul doute que, prise à l'improviste, elle n'eût pu empêcher le passage de notre armée. L'évacuation par terre pouvait donc réussir L'espace à parcourir n'était, d'ailleurs, pas immense : quinze lieues seulement séparaient le Cap de la frontière espagnole. Et eût-on dû, chose peu probable, les traverser sous le feu de l'ennemi, en marchant militairement, on fût parvenu au but. L'amour de la vie, le courage qui naît d'une position désespérée, eussent fait tout braver, eussent fait vaincre tous les obstacles! Restait, il est vrai,

la question des vivres pour tant de monde. Mais on ne meurt pas de faim en pleine terre; et, bien que la partie espagnole ne fût pas cultivée, on aurait eu pour ressource les bestiaux et les nombreux troupeaux qui peuplent cette partie de l'île

Parvenu à la frontière espagnole, Rochambeau s'arrêtait. Là, il occupait encore les deux tiers de Saint-Domingue. L'armée expéditionnaire, bien que réduite, existait; et la France ne l'eût pas abondonnée. Au contraire, qu'arriva-t-il? La capitulation fit croire, et cela devait être, que l'armée française était entièrement détruite. Plus tard, nous en eûmes la preuve.

Cette partie espagnole occupée, on l'eût conservée à la France; et on eût été à même d'attendre les circonstances favorables pour recouvrer ce qu'on avait perdu, pour reconquérir la belle partie française, dont les richesses furent livrées, abandonnées aux nègres.

Cette opinion n'est point le rêve d'une imagination ardente, jugeant après les événemens; la chose était faisable, et on en eut bientôt la preuve, puisqu'un général français, qui l'entreprit avec 600 hommes, exécuta heureusement son projet; par suite l'occupa pendant six ans, s'y créa des ressources et forma une garnison respectable.

Mais, pour atteindre ce but, il fallait l'amour de la gloire, et la plupart de nos généraux ne se préoccupaient que de conserver la fortune qu'ils avaient amassée à Saint-Domingue.

Plût à Dieu que tous les généraux de l'armée eussent pu dire comme le général Quentin, lorsqu'il partit pour la France (avant les derniers événemens du Cap), au grenadier qui portait ses bagages : « Grenadier, dis à la garnison que le général Quentin est débarqué à Saint-Domingue avec trois malles, et qu'il s'en retourne avec un simple porte-manteau ! » Il savait ce qui se passait; et sa noble fierté voulait que l'armée comprît qu'il était resté pur ! Ces simples paroles adressées au soldat étaient la critique sanglante de la conduite de ses frères d'armes.

Comment ces généraux, si braves, ont-ils pu préférer la richesse à la gloire? Est-ce que l'or possèderait la vertu de corrompre même les plus nobles cœurs ? A eux seuls, pourtant, appartenait de contraindre le chef à sauver les débris de l'armée : pourquoi ont-ils reculé devant ce devoir ? Quelles causes influèrent si malheureusement sur leurs résolutions.

Etait-ce la conservation de leurs richesses ? Mais ils les eussent bien plus facilement sauvées.

Ce n'était pourtant pas la conservation de leur

vie; car des militaires braves, ils l'étaient, ne font point de ces lâches calculs. Et, pourtant, quel autre motif peut être assigné à leur conduite?

Démoralisés par l'aspect de tant de victimes, chaque jour moissonnées par la fièvre jaune, ils ont pu craindre que le fléau ne vînt les atteindre à leur tour: dans cette panique, ils n'ont trouvé d'autre ressource que de se jeter dans les bras des Anglais, oubliant que la victoire leur était encore facile.

Ferrand, d'honorable mémoire, seul ne désespéra pas de la fortune, et, méprisant l'ordre qui lui enjoignait de capituler, à l'exemple de ses collègues, il entreprit, et exécuta, avec une poignée d'hommes, le projet le plus audacieux : rester seul dans l'île! C'est surtout dans les circonstances décisives que doit éclater, rayonner le génie, et la résolution qu'il prit sur-le-champ lui fut suggérée par l'honneur et le courage, par l'amour de la patrie. Seul il apprécia sa position : brave, déterminé, il se confia à sa fortune; et son succès le rendit maître de la partie espagnole. Il s'y tint pendant six années; plus tard, malheureusement, des circonstances imprévues vinrent annihiler ses succès, et sa mort fut le signal de l'évacuation future et entière de toute la colonie par les Français.

Ce général commandait à Monte-Christo, lors-

qu'il reçut, comme ses autres collègues, l'ordre de capituler avec les Anglais, et de leur livrer sa garnison. « Jamais, s'écria-t-il, plutôt mourir de misère dans l'île; la terre est là, partons! » Et, rassemblant sa troupe, il quitta Monte-Christo, le 12 décembre 1803.

Etat des services de Ferrand.

Ferrand (Jean-Louis), né le 13 décembre 1766, dans la Comté, entré au service dans Royal-Dauphin, le 21 juillet. 1786

Congédié en. 1788

Rentré de licenciement le 13 sept^bre^. . 1792

Chef d'escadron au 24e régiment de cavalerie le 17 février. 1793

Général de brigade le 9 avril. . . . 1794

Lieutenant général le 5 octobre. . . 1808, année de sa mort.

Il était entré au service à dix-neuf ans et demi, et resta long-temps simple cavalier; devenu officier, il travailla chez le trésorier; et s'il n'acquit pas là de grands talents militaires, du moins il y puisa des connaissances administratives, qui furent la règle de sa conduite pendant le reste de sa carrière.

La révolution l'avait trouvé hors des rangs dans lesquels il marcha ensuite, comme ses contemporains, à pas de géant.

Marche sur S^{to}-Domingo.

En quittant Monte-Christo, Ferrand avait été établir son quartier-général à San-Yago-de-los-Cavalleros, situé dans les terres. Ce fut de cette

ville qu'il partit pour se rendre directement à Santo-Domingo. Soixante-dix lieues le séparaient de cette ville; il mit dix-huit jours à les franchir, n'ayant donné, pendant cette longue route, que quatre jours seulement de repos à ses soldats. Il traversa la Vega-Gema, El-Cotui, Sevico, San-Juan, Los-Ovillos, San-Joseph, San-Philippe et le Pueblo-de-San-Lorenzo, sans être aucunement inquiété.

Cependant, c'était s'aventurer beaucoup et risquer le tout pour un avenir bien précaire. A Santo-Domingo était le général Kerverseau, mais il pouvait avoir capitulé. Quelle eût alors été la position de Ferrand au moment de son arrivée? Dans cette crainte, il précipita sa marche. Cette fois, la fortune le servit; une garnison française occupait encore la place.

Par force ou par adresse, il lui fallait Santo-Domingo; ce fut ce dernier moyen qu'il employa.

Pendant la route, il avait auprès de lui un jeune Français, M. Lacroix, âgé de vingt-cinq ans, et qui, depuis neuf ans, habitait la partie espagnole, chez un négociant appelé Lasalle. Ce jeune homme parlait la langue avec une facilité qui le faisait passer pour Espagnol; Ferrand mit à profit cette circonstance, et, arrivé sur la Hâte-de-l'Ozama, à huit lieues de la place, il fit à Lacroix confidence de son projet; il prit, en

outre, auprès de ce jeune homme, des renseignemens sur l'ancienneté du grade du général Kerverseau, dont il amenait avec lui la belle-mère, Mme de Mirdonday, qui allait rejoindre son gendre.

Lorsqu'il eut appris, par Lacroix, intime de la maison du général, que la nomination du grade de celui-ci était postérieure à la sienne, il s'écria : « Ainsi, la chose ne souffrira pas de difficulté; car il faut que vous sachiez que je vais m'emparer du commandement de la place, mais gardez cela pour vous. »

Toutefois, le général Ferrand avait envoyé à l'avance, depuis quatre jours, son aide-de-camp, M. Bruce, pour préparer les voies auprès de la garnison et auprès de quelques habitans de la ville, qu'il avait connu dans ses voyages. Bruce devait prendre langue : il le fit, et parvint à s'entendre avec plusieurs officiers supérieurs de la garnison, de sorte qu'à l'arrivée de son général, celui-ci trouva tout disposé et put compter sur le succès.

Lacroix, arrivé de bonne heure dans la ville et bien avant la troupe, se présenta chez le général Kerverseau, pour lui annoncer l'arrivée de sa belle-mère; de là, il se rendit chez le colonel Valdoni, commandant de la place; mais ces visites furent faites comme voyageur et ami. La conversation roula sur les diverses évacuations

de la colonie par les Français. Pendant qu'il était là, un adjudant général et deux colonels, dont l'un, Miguel Ferrier, commandait l'artillerie, se présentèrent. Ils parurent surpris de la présence de ce jeune homme, et allaient se retirer, lorsque Valdoni les retint, en leur disant: « C'est un ami de la maison, vous pouvez hardiment parler devant lui. »

Lacroix connut alors ce que chacun de ces chefs pensait. Mais quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'il vit qu'ils connaissaient la marche de Ferrand. Leur projet était de l'arrêter à son arrivée, et de l'embarquer pour la France, avec les officiers de la garnison gagnés par Bruce, si lui et tous les autres ne se rangeaient pas sous les ordres du général Kerverseau.

Effrayé à juste titre, Lacroix, entrevoyant que, si ce projet réussissait, il pouvait passer, auprès du général Ferrand, pour un traître, qui avait livré son secret, demanda de suite un passeport pour Porto-Ricco, où, dit-il, des affaires importantes nécessitaient sa présence.

De son côté, le général Kerverseau, qui connaissait toute l'influence de Lacroix sur les habitans, voulut le retenir, et lui fit part du projet d'arrestation du général; mais Lacroix n'en persista que plus ardemment à vouloir partir, et, gardant le double secret qui lui avait été con-

fié, il quitta Santo-Domingo, où il ne pouvait servir l'un sans passer pour traître aux yeux de l'autre.

Enfin, Ferrand arriva à son tour. Il entra dans la place avec ses six cents hommes, et, comme on n'arrête pas un homme aussi bien escorté, il s'en fut tout droit chez le général.

Ayant été immédiatement reçu, il lui dit: « Que, comme les Anglais n'avaient pas de navires devant Monte-Christo, et que, d'un autre côté, il se trouvait trop près des nègres, il avait préféré traverser l'île et venir le joindre, pour capituler en même temps. » Il ajouta : « Qu'il pensait bien que telle était l'intention du général, qui, en cela, obéissait aux ordres du général en chef »

A cela, Kerverseau répondit qu'il attendait le premier bâtiment ennemi pour capituler, et qu'alors ils partiraient ensemble. « A demain donc, ajouta-t-il; nous combinerons tous deux cette importante affaire. Reposez-vous; j'ai donné des ordres pour que votre troupe reçoive tous les secours et tous les soins possibles. »

Ils jouaient tous les deux au plus fin.

Cependant, vingt-quatre heures au moins étaient nécessaires à l'un comme à l'autre pour dresser leurs batteries : on ne s'empare pas facilement d'un général qui a une troupe dévouée,

et chacun avait ici la sienne. Il ne fallait donc rien brusquer.

On voulait gagner celle de Ferrand, et on agit en conséquence. Les troupes fraternisèrent. Il y avait, toutefois, cette différence entre elles, c'est que celles de Santo-Domingo, depuis leur débarquement, n'avaient reçu ni linge, ni chaussures, ni solde, tandis que celles de Monte-Christo et de San-Yago-de-los-Cavallieros ne manquaient de rien. Bien habillées, bien soignées, elles aimaient leur général, qu'elles appelaient leur père. De tels soldats n'étaient pas faciles à séduire, aussi Kerverseau échoua dans toutes ses tentatives; bien plus, ses propres soldats, las de supporter la misère, se tournèrent contre lui.

Avant la nuit, Ferrand était maître de la garnison; c'était avoir Santo-Domingo. Dans de telles circonstances, la célérité est tout; il le savait, aussi ne perdit-il pas un instant, et au point du jour, pendant que tout était calme encore, suivi d'une compagnie de grenadiers, il se rendit chez le général Kerverseau.

Ferrand s'empare du commandement.

M. Lacroix ne lui avait pas révélé le dessein de son collègue. Cependant, Ferrand, qui voulait le commandement, pouvait craindre que, malgré ses intentions de la veille, Kerverseau ne voulût garder le pouvoir; c'est pourquoi il entra militairement chez celui-ci, et lui déclara sans

préambule : « Qu'il prenait à ses risques et périls le commandement de Santo-Domingo, et que, comme un seul chef était nécessaire, lui, Kerverseau, devait partir pour la France. »

Qu'on juge de la surprise du général, qui se trouvait devancé de vîtesse. Il dut subir la loi du vainqueur. Dans ces entrefaites, le colonel Valdoni survint, annonçant que toute la garnison s'était prononcée pour le général Ferrand.

Alors Kerverseau tenta de faire valoir son titre de commandant de la ville, depuis l'arrivée de l'armée française à Saint-Domingue. « Je resterai » dans la place, dit-il. » Ce n'était pas là le compte de Ferrand ; aussi se hâta-t-il de répliquer : « Hier, général, vous vouliez capituler ; c'était » donc un leurre ?... Soyez satisfait ; capitulez : » seul, partez. Quant à moi, je prends le com- » mandement, et j'entends conserver à la France » un pied dans l'île de Saint-Domingue ; je lui » garderai sa belle partie espagnole. Rendez » compte de ma conduite ; j'attendrai que le pre- » mier consul décide qui de nous deux a le plus » l'amour de la gloire et de la patrie !... »

Ce coup d'autorité demandait effectivement l'approbation des chefs de la France ; Ferrand l'attendit.

La compagnie de grenadiers, qui avait accompagné Ferrand chez le général Kerverseau, con-

duisit celui-ci à bord d'un navire marchand qui partait pour l'Europe; mais il s'arrêta quelque temps à Mayaguez.

Ferrand, maître de la place, avisa à toutes les mesures nécessaires pour assurer son coup-d'état : d'abord, une fusion de la garnison avec ses propres soldats; ensuite, il en appela à tous ceux qui avaient fait partie de l'armée, à quelque titre que ce fût : Français, colons, marchands, réfugiés dans les colonies voisines Des proclamations furent envoyées de tous côtés, et tous ceux qui répondirent à l'appel du général furent bien reçus.

Dispositions d'établissement.

Lacroix apprit à Mayaguez le changement qui s'était opéré; il revint alors à Santo-Domingo. Son explication fut courte et simple; loin de blâmer sa conduite, le général lui donna des louanges, et il fut de suite employé dans l'administration.

La garnison de Santo-Domingo était forte de.	400	hom.
Celle amenée par le général Ferrand comptait	600	—
Le nombre de ceux qui s'étaient rendus à l'appel du général était de .	300	—
Auxquels il faut joindre la garde civique espagnole de	500	—
Ferrand pouvait donc disposer de	1,800	hom.

Ces forces étaient suffisantes pour défendre Santo-Domingo. Cette place est peu fortifiée par terre; mais il n'y avait rien à craindre de ce côté, et sur le front de la mer, seul point que les Anglais pussent attaquer, elle était dans un état respectable de défense.

Les Anglais ne parurent point devant le port; ils se réservaient, sans doute, pour l'avenir.

Les nègres, dans la partie française, étaient trop éloignés pour inspirer des craintes. D'ailleurs, l'anarchie était au milieu d'eux; unis quand il s'était agi de combattre, ils se divisèrent lorsqu'il fallut organiser. Dessalines avait pris la place de son ancien chef, Toussaint-Louverture.

Occupation pendant 1804.

Une sécurité complète existait donc à Santo-Domingo; Ferrand en profita pour se bien établir.

L'augmentation de la garnison, la population espagnole accrue de la population française, tout cela demandait des soins; il fallut trouver des ressources pour nourrir et entretenir le soldat; l'ancienne garnison, surtout, avait besoin de prompts secours: les soldats disséminés dans les colonies voisines, et qui accouraient à l'appel de leur général, arrivaient couverts de haillons; il fallait les habiller: dans ces circonstances, Ferrand déploya toute sa science de bon administrateur.

Par son activité, l'armée fut vêtue et nourrie, mais il n'y eut point de solde.

Par fois la nécessité forçait les officiers à réclamer : alors le général leur dépeignait sa position, dont il avait à rendre compte au premier consul, ajoutant qu'il ne pensait pas que ce chef laisserait sans secours les restes de l'armée de Saint-Domingue. « J'attends, Messieurs, disait-il, et j'espère!.. faites comme moi. » Et si l'on insistait : « Partez, Messieurs, ajoutait-il aussitôt; que rien ne vous arrête. Je ferai des officiers avec mes sergents. Rentrez en France; voici des passeports. » L'attachement qu'on lui avait voué faisait patienter, et chacun vivait miraculeusement.

Il trouva quelque crédit parmi les négocians; il fit vendre du bois d'acajou appartenant soit à l'administration, soit à des Espagnols qui avaient fui la ville ou avaient abandonné leurs habitations; sans lever d'impôts, il fit ressource de tout, afin d'attendre des nouvelles de France.

Les Espagnols de la ville et de la campagne n'avaient aucune appréhension sur le compte de leurs nègres, qu'ils traitaient bien plus en égaux qu'en esclaves; tous étaient donc intéressés à la prolongation de notre séjour dans la place. Nous étions leur sauve-garde contre l'ennemi commun, les nègres de la partie française, bien

qu'une attaque de la part de ceux-ci fût peu probable.

Aussi les habitans aidaient de tout leur pouvoir l'homme qui, seul, avec une poignée de soldats, avait osé rester dans une île d'où avait disparu une armée entière.

Sans nouvelles de France, l'établissement de la petite colonie était, on le pense bien, très précaire. Sans finances, on y vivait au jour le jour. Le moindre événement pouvait détruire en un instant l'édifice, à peine sorti de ses fondations.

C'est vers le 1er janvier que Ferrand s'était emparé de Santo-Domingo; ce fut à peu près à la même époque que je le ralliai avec quelques camarades. Les choses étaient alors dans l'état que je viens de décrire.

L'année s'écoula; mais, avec le temps, l'inquiétude du général augmentait. Point de nouvelles de France! Heureusement, la tranquillité n'avait point été troublée. Les Anglais n'avaient pas un seul croiseur devant le port, et les nègres français étaient trop occupés, dans leur nouvel empire, pour songer à nous. Dessalines était empereur!

Cependant, les Français avaient fait faire à l'agriculture des progrès immenses : des habitations nombreuses avaient été créées jusqu'à dix

lieues du rayon de Santo-Domingo; les coupes de bois d'acajou, de gaïac et de campêche étaient devenues plus productives; et, sauf l'argent, on avait tout le nécessaire de la vie. Les Espagnols, plus paresseux encore dans les colonies qu'en Europe, admiraient cette heureuse activité, mais sans être tentés de l'imiter. (Voir la Note n° 3).

Les neutres américains apportaient bien des farines; mais on ne pouvait les payer, faute d'argent, et ils remportaient leur marchandise. Toutes ces misères ne découragèrent pourtant pas le général en chef: toujours fidèle à son projet, il attendit.

Mais ce que l'on avait craint d'abord, et qu'on regardait pourtant comme bien éloigné; ce que les Espagnols redoutaient toujours, malgré une année de calme, c'était *la venue des nègres français* dans la partie espagnole. Les habitans des frontières et nos détachemens qui parcouraient le pays, en parlaient souvent; les nègres leur en faisaient, chaque jour, la menace: notre sécurité devait donc encore une fois être troublée.

Tout-à-coup, le 5 février 1805, nous vîmes refluer sur la ville des Espagnols amenant leurs femmes, leurs enfans, leurs bestiaux; ils fuyaient devant l'armée nègre, qui se disposait à passer la frontière. On les traita de pusillanimes, et pourtant ils avaient dit vrai.

Marche de Dessalines sur Sto-Domingo.

Le féroce Dessalines, ce nègre africain, qui portait sur ses joues les cicatrices coquettes de son pays, de sa tribu; ce nègre qui n'avait jamais fait grâce aux blancs, et à qui un seul signe suffisait pour être compris par ses soldats pour les envoyer à la mort, commandait l'armée, et avait pour second Pétion, chef de bataillon du génie, mulâtre élevé dans nos écoles, et venu avec l'armée à Saint-Domingue.

Il marchait à la conquête de la partie espagnole, et voulait prendre la capitale, afin d'égorger jusqu'au dernier blanc. Il fallait, disait-il, purger Haïti.

Cette armée, sans bagages, sans artillerie, était assez légère pour arriver promptement, bien qu'elle eût à franchir à-peu-près une distance de cent cinquante lieues. Du Cap-Français, il y avait cent lieues, et cette ville était le point de ralliement des forces de l'expédition.

Qu'était du reste une semblable distance pour cette armée, dont les soldats nus n'avaient qu'un fusil, une manchette (lame emmanchée de corne), des cartouches et quelques biscuits? Une simple promenade, que l'espoir du pillage et de l'assassinat rendait encore plus courte (1). Rien

(1) Toussaint, dans un de ses rapports, disait : « Dans ma » marche, j'ai été forcé d'arrêter mon infanterie pour attendre ma » cavalerie. »

donc ne s'opposait à la marche de notre ennemi, de ce nègre qui vit de rien, dort quand il veut, et jouit de toute sa force dans un climat brûlant qui énerve toutes les autres races. C'était un élément de guerre parfait pour ce chef tout semblable, animé de rage contre les blancs, et qui savait que cette armée, qu'il faisait mouvoir d'un mot, partageait son désir de vengeance.

Cependant, malgré ces nouvelles apportées par les fuyards, nos détachemens envoyés aux frontières ne rentraient pas, et le danger parut moins éminent. Il existait, néanmoins, et tout nous présageait un avenir affreux.

Santo-Domingo, réputé place forte, est tout simplement une ville enceinte d'une muraille, sans fossés, escarpe ni contre-escarpe. Cette chemise de pierres n'a pas quinze pieds de hauteur; dans de certaines parties, elle est flanquée de sept bastions, établis sur d'anciennes tours. On peut juger que ce système, sur les fronts de terre, n'offre pas une grande défense. Convenable lors de la conquête des Espagnols, elle n'était plus suffisante pour notre époque.

Place de Sto-Domingo.

Un coteau, celui de San-Carlos, plonge sur tout un front de terre, et sa prolongation arrive à l'Ozama, rivière longeant un second front, qui est également dominé par la rive gauche de la rivière, et reçoit toute sa plongée, même dans l'arsenal,

appuyé à une grande tour de vigie commençant le front de mer. Ce dernier, seul, est bien fortifié par de bonnes batteries établies sur des rochers à pic.

Le quatrième front est celui de la porte d'El-Conde, balayant une grande savane en avant de lui.

Santo-Domingo a deux fronts du côté de terre, un sur l'Ozama, et le quatrième sur la mer ;

Deux portes, celles de la Marine, sur l'Ozama, allant à l'embarcadère, et celle d'El-Conde, sur la grande savane et la grande route d'Azua, bifurquant sur San-Carlos, village, bourg, placé à cheval sur la route de Saint-Yago-de-los-Caballeros.

L'arsenal était armé de dix-huit pièces de canon de 24, en bronze.

La porte d'El-Conde a, seule, une demi-lune avec fossés, et se trouve flanquée par deux bastions.

Tel était le parallélogramme irrégulier dans lequel notre sort devait se décider !

A la première nouvelle de la marche des nègres, les magasins contenaient à peine pour vingt jours de vivres. Le général Ferrand, faute de finances, ne pouvait faire de grands approvisionnemens ; d'ailleurs, une année de sécurité lui avait donné l'espoir d'une plus longue durée d'oc-

cupation, dont les nouvelles de France, si impatiemment attendues, devaient compléter l'organisation, en ouvrant des crédits qui eussent procuré l'argent nécessaire.

Dans ces circonstances, le général, à la nouvelle de l'invasion prochaine de la partie espagnole, dut s'occuper beaucoup plus de la défense à opposer à l'ennemi, que des moyens de subsistances, impossibles à se procurer, tant par le manque des finances, qu'à cause de l'énorme distance où il eût fallu aller les chercher ; et nous n'avions qu'une seule goëlette de l'état, commandée par M. Brouard, capitaine de frégate.

Quelques bricks du commerce chargeaient des bois dans la rivière; voilà à quoi se bornaient toutes nos ressources maritimes.

Néanmoins, on se mit activement au travail de défense. Des abattis furent faits, pour découvrir les abords de la place; et pour remplacer les fossés qui manquaient, et que l'on n'aurait pas eu le temps de faire, on planta au pied de la muraille d'enceinte huit ou dix mètres de *pingouins*.

Cette plante, espèce d'aloès, a des feuilles raides et longues de trois à quatre pieds, armées de crochets en forme d'hameçon, et se terminant par une épine noire, de deux pouces de longueur, et aussi dure que le fer.

C'était une excellente défense; car ces plantes,

reprenant racine, rendaient les abords de la place difficiles ; mais , c'était un bien léger obstacle pour des nègres , accoutumés à parcourir , sans cesse, tous les bois.

Au moyen de billes d'acajou , on exhaussa la muraille. Avec des barriques remplies de terre, on forma de bons gabions, qui, joints à des bois équarris , donnaient la facilité de ménager de longues meurtrières pour la fusillade.

Les vieilles tours rasées devinrent des bastions; on les arma avec une quinzaine de pièces de canon et trois mortiers , seule artillerie dont on pouvait disposer , sans nuire à l'armement de l'arsenal.

Les premiers espagnols qui arrivèrent dans la place furent armés avec des fusils ; ceux qui vinrent ensuite reçurent seulement des piques. On en forma une compagnie.

Une garnison bien acclimatée , parfaitement disciplinée , commandée par des officiers capables, braves et prêts à tous les sacrifices, même à donner leur vie ; tels étaient les élémens de défense de la place , qui comptait 2,000 soldats et, en outre, une population de 6,000 âmes.

Chacun eut son poste assigné ; et l'on attendit la rentrée de nos détachemens qui se reployaient devant l'avant-garde de Dessalines.

Aussitôt qu'ils furent rentrés , le service du

blocus commença : nos soldats, dans leur marche de retraite, avaient réuni un troupeau de bestiaux qui nous fut d'un grand secours

Un colonel nommé Aussenac, qui était à la tête de ces détachemens, avait cédé pas à pas, mais sans aucun engagement avec l'ennemi, qu'il quitta à portée de canon de la place.

Dessalines eut promptement cerné la place ; et six heures après son arrivée, il traversa l'Ozama, dans ses hauts, de manière à dominer la rivière et à pouvoir s'en rendre maître jusqu'à son embouchure. En présence d'un blocus dont il ne pouvait prévoir la durée, le général français, de son côté, fit embarquer à bord des navires marchands qui se trouvaient dans le port, toutes les bouches inutiles : vieillards, femmes et enfans, qui ne pouvaient que nuire à la défense de la place. Ils mirent aussitôt à la voile.

Blocus de Ste-Domingo, le 15 ventose an XIII (8 mars 1805).

La goëlette de l'état partit également pour aller chercher quelques farines. Il ne restait donc plus sur la rivière ni un canot, ni une seule planche, pour nous permettre de fuir. Il fallait vaincre ou mourir à Santo-Domingo. Telle avait été la pensée du général.

Les premiers coups de fusil, tirés par l'ennemi, furent dirigés contre les malheureux que l'on forçait à quitter la ville. Tous couvraient alors le pont des navires, envoyant leurs adieux, qui à

un père, qui à un époux , qui à un fils qu'ils ne devaient , hélas ! jamais revoir. Ce douloureux spectacle ne dura qu'un instant; une brise favorable éloigna bientôt les navires, et les déroba à notre vue attristée.

L'ennemi ne pouvait faire le siége de la place: il n'avait point d'artillerie; la distance et le mauvais état des routes de la partie espagnole ne lui eussent pas permis d'en faire venir; il se borna donc à bloquer la place, et en quelques jours il se protégea par des ouvrages. Pétion, officier mulâtre, et qui possédait une bonne instruction acquise dans nos écoles, dirigeait ces travaux comme chef de bataillon du génie militaire.

Après avoir reconnu la place, dans laquelle il lui était facile de plonger, il plaça des *rembardes*, redans en gabions, de manière à enfiler toutes les rues percées à angle droit. Les maisons, avec leurs toits en terrasses, donnent à la ville un aspect agréable; mais, si l'on pénètre dans l'intérieur, on est choqué de la vue des grossières murailles de *tapia* (1), qui donnent aux maisons l'air de cubes juxta-posés, soutenus dans de certains endroits par des trottoirs élevés de deux pieds au moins. La ville n'ayant pas d'égoûts, cette disposition devient très utile lors des pluies tor-

(1) Mortier foulé dans des encaissemens, que l'on retire à mesure de la partie de mur confectionnée.

rentielles, l'eau trouvant, par ce moyen, un cours facile pour se rendre à la rivière.

Cette enfilade de rues se fit avec une telle science, qu'il fallait suivre intérieurement le pied du rempart, si l'on ne voulait être atteint de vingt balles à la fois, parties du côteau de San-Carlos.

Nos pièces de 24 et de 36 jouaient sur ces ouvrages; mais que pouvaient-elles sur un épaulement de quinze pieds, élevé en terre, derrière lequel les nègres, parfaitement à couvert, laissaient à peine apercevoir le sommet de leur tête.

La célérité avec laquelle ces ouvrages furent construits eut lieu de nous étonner ; en une seule nuit, ils furent debout. Au milieu d'un profond silence, deux mille hommes avaient rempli les gabions, en portant chacun un caba de terre. Ce ne fut que plus tard que nous découvrîmes cette manœuvre, lors de la construction de la rembarde de la rive gauche.

Ces ouvrages, ouverts à la gorge, étaient sans fossés, mais parfaitement faits; nos sapeurs du génie, eux-mêmes, ne les eûssent pas mieux exécutés. Le plus remarquable, cependant, était celui du général Pétion. Les gabions étaient de bambous refendus, présentant un diamètre de cinq pieds environ; des fossés et des abattis,

placés en avant, couvraient la redoute; car ici c'en était une, bien flanquée. A la gorge, avait été pratiquée une fuite, donnant dans un chemin couvert, par lequel on communiquait au camp, défendu lui-même par deux redans. Dans le milieu de l'ouvrage, des gabions isolés devaient défendre des éclats de la bombe. Situé à l'extrémité de la grande savane, et à l'entrée d'une longue allée de sabliers, un des plus beaux arbres de ces contrées, le camp ennemi barrait la grande route d'Azua, à trois cents toises du canon de la place.

Le quartier-général de Pétion, commandant la droite de l'armée haïtienne, était à la poudrière, près du fort Saint-Jérôme. Celui de Dessalines, en arrière du bourg de San-Carlos, sur la route de San-Yago, se trouvait à quatre mille toises de la place. Vingt-un mille nègres ou mulâtres, sous ces deux généraux, cernaient deux mille hommes, y compris les Espagnols, qui étaient venus chercher un réfuge parmi nous.

Le feu de l'ennemi nous alarmait peu; que pouvaient, en effet, quelques balles lancées contre nos murailles! Mais ce qui inquiétait vivement, c'était la petite quantité de vivres que nous possédions, et que nous devions encore partager avec les Espagnols, devenus nos frères!

Pour comble d'infortune, et contre toute at-

tente, aucun navire ne se présenta, tandis qu'ordinairement il ne se passait pas huit jours sans qu'il en arrivât quelqu'un dans le port. En vain, chaque jour, on interrogeait l'horison, et l'horison chaque jour se présentait vide!

L'ennemi ne faisait aucune attaque; il se contentait de bloquer régulièrement la place, attendant paisiblement que toutes nos ressources fussent épuisées. Il voulait nous prendre par la famine.

Cependant, des Français ne pouvaient rester inactifs devant un ennemi; le canon ne suffisait pas, on fit des sorties.

Dans ces circonstances, il faut malheureusement sacrifier des hommes pour un léger résultat : il est bien rare, en effet, que les sorties faites par la garnison d'une place bloquée fasse abandonner le siége, on le sait; mais ces sorties donnent au soldat le sentiment de sa force, relèvent son courage abattu ou prêt à s'abattre, et l'étourdissent, en quelque sorte, sur les misères intérieures du siége et du blocus.

Première sortie de la place.

Le général Ferrand ordonna donc une sortie, dont il donna le commandement au colonel Vassimont; elle fut dirigée sur le bourg de San-Carlos, où l'ennemi, bien retranché derrière ses rembardes, avait, en outre, crénelé l'église, tout en pierre de taille. C'était attaquer la partie la

plus forte de la ligne. Fort heureusement Dessaline commit l'énorme faute de présenter des masses d'hommes à l'extérieur de ses ouvrages, maladresse qui lui fit perdre beaucoup de monde. Le canon du bastion de la Conception joua alors sur eux et éclaircit leurs rangs avant même que nos soldats fussent arrivés à portée; mais qu'importait au général noir une centaine d'hommes. Cette perte était pour lui moins sensible que la mort d'un des nôtres.

Après deux heures de combat, après avoir pénétré dans le bourg et enlevé la rembarde, la sortie dut enfin céder au nombre; elle rentra dans la place. Ce combat nous avait coûté quatre-vingts hommes, dont quinze tués.

Le padre Vives.

Le jour même de cette sortie, un curé espagnol, *El Padre Vives*, rentré dans la ville avec ses ouailles, qu'il ne quittait jamais, toujours occupé à les prêcher, et les poursuivant de ses sermons jusque dans les postes, voulut aussi les mener au feu.

Malgré les justes observations du général, Vives, un crucifix d'une main, et son étole de l'autre, se mit à la tête de ses Espagnols, et les conduisit à l'attaque de l'ennemi avec une audace et un courage qu'on était loin de lui soupçonner. Enlevés par son exemple, ses soldats se battirent vaillamment; enfin, bien qu'il

se fût continuellement exposé pendant le combat, et qu'il se fût constamment tenu à la tête des siens, il revint sans la moindre égratignure. Aussi, ses compatriotes le regardèrent comme un saint, et crièrent au miracle. La *Santa-Virgen*, disaient-ils, l'avait préservé de tout danger. Toutefois, le miracle avait été pour lui seul, car un grand nombre des siens restèrent sur le champ de bataille.

Cette sortie contre un ennemi si supérieur en nombre lui prouva du moins que nous étions loin d'être démoralisés par sa présence, et qu'au besoin nous pourrions encore combattre.

On rentra donc, on se reposa, espérant tout du temps, qui fuyait, hélas! sans nous apporter aucun secours. Devant nous se déroulait un douloureux et cruel avenir. Dix jours s'étaient déjà écoulés depuis le commencement du blocus.

Dessalines, de son côté, ne faisait aucune démonstration; il attendait tout du temps.

Dans cette triste position, le caractère français sut encore se faire jour; un accident assez comique, d'ailleurs, vint un instant ranimer sa gaîté.

Le padre Vives avait, un soir, réuni ses Espagnols dans une chapelle abandonnée et en ruines, près de l'ancien château de Christophe Colomb; il devait leur faire un long sermon. Il faut avoir

connu le digne prêtre pour se faire une idée de sa personne. Petit de taille, mais actif, bouillant, jeune encore, on le rencontrait partout où ses hommes étaient postés. Sa parole, accompagnée de gestes expressifs, savait enflammer les cœurs.

Monté dans la chaire, où l'on découvrait à peine son buste, il frappait, tantôt à coups de main sur la balustrade, tantôt à coups de pied sur le plancher, suivant que son débit devenait plus ou moins animé. On eût pu croire un méthodiste inspiré, ou mieux quelque pauvre hère possédé du démon. Tout-à-coup, au milieu d'une péroraison magnifique, un horrible craquement se fait entendre, et l'orateur disparaît. On regarde de tous côtés, et bientôt on aperçoit deux jambes s'agitant convulsivement sous la chaire. Quant au reste du corps, il était resté accroché entre les planches vermoulues, qui n'avaient pu supporter jusqu'à la fin les mouvemens convulsifs de l'énergumène prédicateur.

Au silence imposant que jusqu'alors tout le monde avait gardé succéda une hilarité que ne put réprimer la sainteté du lieu. Cependant, on courut à son secours, et une fois tiré de sa ridicule position, il se mit à cheval sur l'appui de la chaire, et continua son discours, comme si rien ne lui fût arrivé. On put remarquer pourtant

qu'il évitait les grands gestes qui avaient failli lui faire éprouver un sort si funeste.

Quoiqu'il en soit, c'était un homme excellent, qui sut soutenir le courage des siens, et en fit de bons soldats. C'était beaucoup, car chacun avait besoin de toute son énergie. Du reste, c'était lui qui les avait engagés à venir avec nous, et qui les avait ainsi soustraits au couteau des nègres.

Afin de resserrer encore le blocus, et pour tâcher de tuer les canonniers du bastion de l'Ozama, Dessalines fit placer, une nuit, un *redan* de gabions à portée de pistolet de ce bastion, qui, armé d'obusiers et de mortiers, faisait le plus de mal à ses soldats. Ce rédan, que les boulets ne pouvaient abattre, était trop près pour y lancer des bombes; on chargea les mortiers avec des galets, et cette pluie de pierres lancées pendant une heure força les nègres à l'abandonner.

Le capitaine d'artillerie Loyau, qui commandait la batterie, ayant aperçu trois nègres qui, par bravade, s'étaient placés sur l'épaulement, saisit une carabine, et les tua. En voyant tomber le dernier, qui, dans sa chute, était resté ployé en deux, il s'écria : « Ah ! celui-là, je l'ai ployé comme une concession ! »

L'ennemi, repoussé, culbuté, n'osa tenter une nouvelle épreuve.

Quinze jours s'étaient écoulés, jours de misère et de privation ; et pourtant notre position, déjà bien fâcheuse, menaçait de devenir plus funeste encore. Tout espoir de secours nous était enlevé.

Dessalines avait fait successivement trois sommations, et toutes trois étaient restées sans réponse : on savait trop quel sort nous était réservé en nous livrant à sa cruauté. Furieux, il redoubla ses menaces ; et afin de nous faire connaître qu'il voulait tenter l'assaut, il fit promener des échelles dans ses ouvrages.

Quelle affreuse situation ! Six jours de vivres restaient encore. Peu de munitions ; nos divers combats les avaient épuisées. Et pas un bâtiment ! pas un canot ! pas une planche pour se soustraire à la fureur de ces cannibales ! Pas même, triste et dernière ressource, un croiseur anglais pour capituler avec lui !

Entouré de nègres, de sauvages avides de notre sang, nous ne devions attendre que la mort !

Deuxième sortie de la place.

Dans cette extrémité, le général tenta une seconde sortie sur la redoute Pétion.

La réserve, composée de quatre compagnies de grenadiers, forte de deux cents hommes environ, commandés par le colonel Aussenac, s'avança dans la grande savane, protégée par le

canon de la place. Elle était arrivée à demi-portée de fusil de la redoute, lorsqu'un feu bien nourri l'arrêta tout-à-coup, et les nôtres lachèrent pied, sans même avoir tiré un coup de fusil.

Aussenac, brave et digne soldat, indigné de cette fuite honteuse, s'écria : « Lâches ! rentrez » sans votre chef; il mourra ici ! » Et piquant son sabre en terre, il se couche auprès.

Cette allocution, cette courageuse action de leur commandant arrêtent les soldats, qu'un premier moment avait démoralisés; ils rougissent de leur action, ils se rallient, se forment en colonne. La charge bat!... Dix minutes après, la redoute était enlevée !...

Pétion, culbuté, chassé de son ouvrage, fuit vers le camp. On bouleversa tout; mais les outils manquaient pour détruire; et trois jours après l'ouvrage était debout.

Aussenac préludait alors à la gloire qu'il acquit plus tard en Europe, où sous les yeux de l'empereur il défendit un pont, avec quelques grenadiers seulement, contre des forces supérieures. Ce fut à cette époque qu'il reçut de la main même de Napoléon l'étoile de l'honneur, qui ne figura jamais sur une plus noble poitrine. Comme tant d'autres héros, hélas ! la mort l'a moissonné! De tant de courage, de tant de bravoure,

il ne reste rien.... rien que le souvenir de son frère d'arme, de son ami !

Ferrand avait encore une fois atteint son but, celui de prouver aux ennemis que nous étions loin d'être abattus ; mais l'avantage passager que nous avions remporté ne changeait rien à notre position. Néanmoins, pendant vingt-quatre heures, il servit à défrayer la conversation : on oublia quelques instans que l'heure approchait, où, comme les braves qui étaient tombés dans cette sortie, nous allions succomber à notre tour.

Nous avions dans cette escarmouche perdu onze hommes, et vingt-cinq avaient été blessés.

Enfin, le vingt-unième jour du blocus venait de commencer son cours. La famine régnait partout. On avait trouvé dans des souterrains, qui servaient autrefois de sépulture aux religieuses Clairistes, des farines avariées, abandonnées d'abord, comme pouvant nuire à la santé. Ces farines, mêlées aux ossemens des pauvres sœurs, servirent à faire un horrible pain. Tout avait été dévoré : chevaux, ânes, chiens, rats; un morceau de lard, gros comme une pierre à fusil, se vendait 5 francs; un perroquet en cage fut acheté 60 francs !

Et ce pain, que le cœur repoussait, allait manquer à son tour ! En présence de tant de misères, le courage s'abattit. On regardait d'un œil stupide

les échelles que l'ennemi apprêtait pour monter à l'assaut; on écoutait avec indifférence les menaces des nègres, qui criaient de leurs ouvrages : *Demain, blancs, zautes va mourir* (demain, blancs, vous allez mourir)

Dans sa dernière sommation, Dessalines avait indiqué, par écrit, le supplice réservé à chacun des chefs : Ferrand devait être scié entre deux planches; Aussenac, éventré comme un porc. Les autres officiers étaient destinés à périr sur un bûcher, et la garnison égorgée. Sommation de Dessalines.

Ces menaces contre lui inquiétaient peu notre brave général; mais combien il souffrait pour ses soldats! Nous ne connûmes que plus tard jusqu'à quel point allèrent ses souffrances morales.

Une quarteronne, intendante de son intérieur, Luce, nous dit que, chaque nuit, le général, seul, livré à ses réflexions, pleurait, comme un enfant, sur le sort de tant de braves soldats qui avaient suivi sa fortune.

Mais, le jour, il redevenait général, encourageant chacun, et engageant à se défendre jusqu'à la mort.

Capituler était chose impossible avec un Dessalines; c'était se livrer au bourreau; il fallait donc défendre sa vie, exténuée par les privations, par la misère, une vie enfin qui ne tenait plus qu'à un fil.

Le sacrifice en était fait! Qu'est-ce, au surplus, que la vie pour les militaires? Un rève glorieux qu'une balle vient souvent interrompre! L'aspect continuel de la mort nous avait rendus indifférens. La nuit, nous veillions auprès des cadavres; le jour, nous comptions les nouveaux vides qui s'étaient faits dans nos rangs. On se réjouissait de revoir un camarade, on s'embrassait, on remerciait Dieu; tant on s'attendait, chaque soir, à ne plus se retrouver le lendemain.

Il faut avoir vécu loin de sa patrie pour connaître la force de l'attachement, la fraternité qui lie les hommes du même pays. En France, on ne peut s'en faire une idée; l'amitié est un mot! On y joue le sentiment; mais l'égoïsme seul règne en souverain.

Notre dernier jour était arrivé! Tout espoir de secours des hommes nous semblait ravi. Un miracle seul pouvait nous sauver!...... Il eut lieu.

Le soleil se levait pour la vingt-deuxième fois depuis que nous avions été bloqués par l'armée noire. L'ennemi devait donner l'assaut, on le savait, et chacun avait rassemblé le peu de forces qui lui restaient, pour vendre chèrement le reste de sa vie.

Tout-à-coup, un cri de joie retentit dans les

airs : « Des voiles à l'horizon !.... Des navires !... Des vaisseaux !... Une escadre !... — Ennemie ? — On n'en sait rien ; mais qu'importe ! c'est le salut ! c'est la vie !.... »

C'était à en devenir fou !

Cependant, nos yeux dévoraient l'espace ! Enfin, à l'aide de longues-vues, on aperçut les drapeaux flottans au haut des mâts. C'étaient les couleurs nationales !

Nous fîmes des signaux, et un salut de vingt-un coups de canon apprit aux vaisseaux que Santo-Domingo était occupé par des Français !

Cette heureuse nouvelle, volant de bouche en bouche, fit bientôt le tour des remparts ; toute discipline fut rompue. Officiers, soldats, habitans, abandonnèrent leurs postes et accoururent au bord de la mer, franchissant les batteries pour voir ces vaisseaux qui nous apportaient le salut.

A genoux ! oui, à genoux ! les bras tendus, chacun pleurait, appelait, criait : « Sauvés ! nous sommes sauvés ! »

C'était un spectacle bien imposant que ces hommes, ivres de bonheur, riant, pleurant, remerciant Dieu, à l'aspect de ces vaisseaux français qui nous redonnaient la vie !

Le contre-amiral Missiessy.

L'escadre, commandée par le contre-amiral

Missiessy (1), était partie de l'île d'Aix, le 11 janvier 1805; elle venait de parcourir les Antilles, faisant un dommage immense aux colonies anglaises, la Dominique, Mont-Ferra, Saint-Christophe, dans lesquelles elle avait opéré des débarquemens, et prélevé des contributions. Dans cette même course, elle avait coulé, brûlé une grande quantité de bâtimens anglais; elle devait aller jusqu'à la Havane, et ensuite retourner en France.

Toute la flotte resta sous voiles; l'amiral, seul, vint à terre : il avoua au général que, surpris de voir tant de monde sur les rochers, il s'était cru, un instant, au milieu d'une population d'insensés. Et, en vérité, on eût pu croire qu'il en était ainsi; envain on avait battu la générale, les remparts étaient restés dégarnis : tout le monde s'était porté sur le rivage. « Mais, ajouta-t-il, par quelle circonstance vous trouvez-vous ici? »

Ferrand lui raconta alors comment, avec une poignée d'hommes, il s'était réfugié à Santo-Domingo : il dit ses souffrances, la famine qui

(1) M. Thiers, dans son *Histoire du Consulat*, cite la course navale de Missiessy; il parle du ravitaillement de la Guadeloupe et de la Martinique, mais il passe sous silence celui de Santo-Domingo. Ce fait pourtant méritait bien d'être rapporté. Peut-être les documens lui auront manqué à ce sujet.

dévorait ses soldats; enfin, il demanda à l'amiral des secours pour pouvoir soutenir la lutte.

L'amiral donna des ordres; et bientôt on vit arriver dans des canots, vivres, munitions, médicamens, argent. L'abondance reparut tout-à-coup là où régnait la plus affreuse misère. Il ajouta deux bataillons environ à la garnison de la ville. Ces divers arrangemens prirent toute la journée, et le lendemain l'escadre nous quitta pour continuer sa croisière.

Ravitaillement de Ste-Domingo.

Notre destinée avait tenu à un air de vent. En effet, l'amiral n'avait aucune mission spéciale pour Santo-Domingo, et, si, au lieu de venir prendre connaissance de la côte sud de l'île, il eût cinglé vers le nord, rien ne se fût opposé à la prise de la ville, et personne n'eût échappé à la fureur des nègres.

On avait dû croire en France que Santo-Domingo avait été abandonné: une année s'était écoulée depuis le rapport du général Ferrand sur sa prise de possession, et l'embarquement de l'ancien gouverneur Kerverseau. L'empereur était occupé de son plan de descente en Angleterre, et ne pouvait guère songer à une pauvre garnison transplantée à quelques milliers de lieues de la France, abandonnée, perdue, sur une terre ennemie. L'amiral, en partant, avait promis qu'il rendrait un compte exact de la position de la garnison.

Il nous sembla alors que la fortune qui poursuivait Napoléon était venue rejaillir sur nous. A cette époque, la Jamaïque fut très alarmée; un seul vaisseau la gardait, et notre escadre eût pu lui causer de graves dommages; malheureusement ses momens étaient comptés, et le chef ne pouvait rien changer à son itinéraire.

Levée du blocus.

Dessalines avait vu, du haut de ses ouvrages, le secours inespéré qui nous était arrivé; il avait compté sur la famine pour nous réduire; il désespéra du succès, et fit en conséquence ses dispositions pour lever le blocus. Si le chef des noirs, profitant de l'abandon des remparts, lors de l'arrivée de la flotte française, eût donné l'assaut, nul doute qu'il n'eût pénétré dans la place; probablement il ne pensa pas que la discipline avait été un instant oubliée; peut-être aussi craignait-il que ses troupes entrées dans la ville, et éprouvant une défaite, il n'eût pu regagner ses positions qui faisaient sa principale force. Le jour même l'armée noire commençait son mouvement de retraite.

Troisième sortie de la place.

Ferrand, voulant, devant l'amiral, donner une preuve du courage de sa garnison, fit courir après l'ennemi; il ordonna une sortie sur son arrière-garde, qui venait de la rive gauche de l'Ozama. Nous étions si heureux que personne ne calcula le danger. Cette fois encore les nègres durent re-

connaître notre valeur. C'était la vengeance qui nous animait, et on leur fit payer cher toutes les tortures morales qu'ils nous avaient fait éprouver. Cette sortie nous coûta encore huit morts et quinze blessés.

Le même jour, 21 mars 1805, deux frégates, détachées de l'escadre, furent s'embosser dans la baie d'Azua, près la plage sur laquelle l'armée nègre était obligée de défiler. C'était le seul chemin pour regagner le Port-au-Prince, à moins de gravir de hautes falaises de deux à trois cents pieds. Retourner par la route du Cap, qu'ils avaient parcourue en venant assiéger Santo-Domingo, était, sinon impossible, du moins fort aventureux; elle avait été entièrement dévastée par cette armée, qui ne vivait que de maraude: les douze galettes de biscuit données à chaque homme pour toute la campagne étaient épuisées, et ce motif avait dû contribuer à faire lever le siége, Dessalines n'ayant plus les moyens de nourrir son armée.

On avait bien calculé la marche de ce général; il devait traverser Para, Bani et Azua. Pendant tout le défilé de ses troupes sur la plage de cette dernière ville, les frégates françaises tirèrent à grappes de raisin sur ces masses noires, acculées aux falaises, et en firent un carnage affreux. La leçon fut sévère, et les Haïtiens ne reparurent

plus dès lors qu'aux frontières, où la crainte les retenait.

Ainsi se termina le siége-blocus de Santo-Domingo. Il avait duré vingt-un jours, pendant lesquels nous éprouvâmes tout ce que la misère a de plus hideux. Il fut sans doute moins meurtrier que celui de Gènes, le 15 germinal an VIII, mais il fut plus affreux. A Gènes, Masséna, à bout de ressources, pouvait capituler; à Santo-Domingo, la capitulation, c'était la mort!

Cette résistance de vingt-un jours, dans une place à peine fortifiée et contre une masse de nègres, prouve que le vrai courage peut tout surmonter, et qu'il n'est si mince poste, village ou ville, si faibles qu'ils soient, qui ne puissent tenir en échec des forces supérieures, si surtout la tactique vient se joindre à la bravoure. La famine seule peut triompher à la fin de l'énergie; c'est là aussi presque toujours les moyens que l'ennemi emploie pour se rendre maître d'une ville assiégée.

Je me suis peut-être un peu étendu sur le récit de ce siége; mais à celui-là, qui a tant souffert, n'est-il pas permis de rappeler ses souffrances? Et tant de courage, tant de bravoure d'une poignée de Français, isolés sur une terre étrangère, méritait bien un souvenir!

On accusera peut-être le général Ferrand de

s'être laissé prendre au dépourvu; et pourtant, jamais accusation ne fut moins méritée.

La tranquillité dont avait joui la garnison pendant la première année de l'occupation de Santo-Domingo devait d'abord le rassurer sur l'avenir; ensuite, l'éloignement où on était de la partie française, l'impossibilité de conduire une armée dans un pays de montagnes, de bois, de hates sans culture, offrant quelques bestiaux pour seule ressource, pouvait raisonnablement lui faire croire que, sans une grande imprudence, l'armée noire ne viendrait point l'attaquer. Il ne fallait rien moins qu'un sauvage, un Africain, un homme guidé seulement par la férocité, pour tenter une si périlleuse entreprise. Et pourtant, il s'en fallut d'un jour que tant d'audace ne fût couronnée de succès.

Si ce n'eût été cette conviction, peut-être Ferrand eût-il essayé d'approvisionner la place; mais que l'on se rappelle le moment de sa prise de possession, sans crédit, sans argent, réduit à vivre au jour le jour, et l'on reconnaîtra qu'il ne pouvait rien faire. Tout autre général, dans sa position, eût été forcé d'agir comme lui. Il se défendit vaillamment; que pouvait-il faire de plus?

Mais aussi, quels hommes que ces nègres! C'étaient des sauvages, des barbares; mais quelle intrépide bravoure! Quel courage à supporter les

fatigues! On aura peine à le croire, et pourtant, ces hommes, nus, sous un ciel embrâsé, firent, dans leur marche sur Santo-Domingo, jusqu'à seize lieues par jour : leur course était si rapide que, plus d'une fois, ils furent forcés de faire halte, pour attendre la cavalerie.

Dessalines, arrivé devant la place, crut devoir faire un siége en règle; si, au contraire, il eût, avec ses soldats, animés de l'espoir du massacre et du pillage, tenté, dès le premier jour, de franchir les murs, nul doute que ses masses compactes n'y fussent parvenues; mais il craignait la valeur réfléchie des blancs. Il attendait d'ailleurs, par mer, l'artillerie qui lui manquait, et ces retards nous sauvèrent.

Sa retraite dut être bien pénible, car les ressources pour nourrir son armée avaient été absorbées lors de l'invasion, et il lui fallait parcourir un pays dévasté

Rapport du siége.

Le rapport du siége de Dessalines fut porté par M. Filleul, premier aide-de-camp du général, au premier consul Bonaparte, qui venait d'être élu empereur, sous le nom de Napoléon (1). Nous ignorions ces changemens, et nous n'apprîmes cette élévation d'un soldat à la suprême puissance

(1) Le 18 mai 1804, Cambacérès, à la tête du sénat, alla à Saint-Cloud annoncer au premier consul qu'il venait d'être élu *empereur des Français*.

que dans le mois de mars 1805, dix mois environ après ce grand acte de la volonté populaire.

Napoléon donna son adhésion complète à la conduite du général Ferrand, qui avait si vaillamment défendu le drapeau de la France; et, pour lui prouver sa satisfaction, il lui envoya la croix de la Légion-d'Honneur, noble insigne qui ne s'obtenait alors que pour de grandes actions!

Le génal Ferrand décoré.

La joie du général fut pourtant troublée. Une seule récompense pour une armée qui comptait tant de braves! C'était bien peu. Mais alors, cette croix, à peine remarquée aujourd'hui, on n'en faisait pas litière. Cette croix, qui s'étale sur la poitrine du dernier bureaucrate, ne battait alors que sur le cœur des héros.

Aussitôt que l'armée noire eut levé le siége, les habitans des arradimientos (bourgs) quittèrent la ville pour retourner sur leurs propriétés. Le padre Vives partit aussi, accompagné de ses ouailles, pour reprendre possession de son autel et surtout de sa chaire, dont la solidité lui enlevait la crainte d'un événement semblable à celui dont nous avions été les joyeux témoins. De leur côté, les vieillards, les femmes et les enfans, qu'on avait fait sortir de la ville, y revinrent, abandonnant avec joie Porto-Ricco et la Côte-Ferme, qui leur avaient, un instant, donné l'hospitalité.

Réorganisation et consolidation de la colonie.

Après un blocus si funeste, il fallut quelque temps au général pour réorganiser sa garnison. Les deux bataillons de la légion du midi, que l'amiral lui avait envoyés, furent fondus dans le 5e léger et dans les 37e et 89e de ligne. Des rixes avec les anciens soldats nécessitèrent cette mesure. C'étaient, pour la plupart, des Piémontais, jouant du couteau à la première querelle. L'assassinat d'un soldat décida le général à leur faire perdre le titre de *légion*, qu'ils avaient à leur débarquement.

Un conflit général allait surgir, lorsque le général le devança en appelant tous les maîtres et prévôts d'armes, les prévenant qu'à la première dispute qui aurait lieu il les ferait fusiller. Une once d'or termina la phrase : on but à sa santé, et tout fut calme à l'avenir.

Le contre-amiral Missiessy, rentré en France, ayant rendu compte de ce qu'il avait fait et de la situation du général Ferrand, l'empereur assura un crédit, pour Santo-Domingo, sur les Etats-Unis. Le général pouvait, dès lors, avec ce crédit, des provisions de toute espèce et une garnison de 2,000 hommes, faire face à tout événement.

La colonie française de Saint-Domingue survivait à Santo-Domingo.

Venu à l'appel du général, j'avais été placé

auprès de M. Goguet, inspecteur aux revues, et le siége m'avait fait rentrer dans mon arme, direction du génie militaire, comme adjoint de première classe.

L'année 1805 s'écoula au milieu des dispositions nécessaires à la consolidation de l'établissement, et principalement à la conservation de la partie dite Espagnole. De nouveaux appels aux Français, et même aux Espagnols, furent faits dans les îles environnantes et à la Côte-Ferme : notre tranquillité devait les attirer. Le général étendit sa sollicitude partout : une nouvelle population accourut, et mit à profit l'impulsion donnée par une bonne administration ; des habitations surgirent du milieu des bois, on défricha partout, on planta, et des récoltes se préparèrent ; des coupes de bois d'acajou, de campêche, de gaïac furent opérées là où la paresse les avait laissés debout. Le commerce intérieur de la ville reprit de l'activité; deux négocians, Bourdon, Pasmet, armèrent un beau corsaire; le général eut une goëlette de l'état, dont le commandement fut confié au capitaine Brouard, officier de marine; le port fut organisé et fourni de capitaines, de pilotes, MM. Mouilla, Tapoul; une compagnie administrative et la garde nationale furent aussi organisées, ainsi qu'une milice espagnole, à pied et à cheval.

Ferrand avait donc conduit et amené son projet à bien : posséder un point de départ pour, de là, reconquérir un jour toute l'île de Saint-Domingue, dont déjà, par notre occupation, les deux tiers étaient à la France. C'était une nouvelle période à parcourir.

La croisière anglaise.

Les Anglais, dont la marine était fort occupée, par la crainte de la descente en Angleterre, nous avaient laissé tranquilles; mais jaloux de nous voir occuper cette partie, ne pouvant, quant à ce moment, nous en faire sortir, ils firent surveiller Santo-Domingo : une frégate, la *Pique*, vint croiser devant le port. Le capitaine, né d'une française, venu un jour en parlementaire, reconnut le général pour un ancien camarade de collége en France, où il avait été élevé. De cette reconnaissance naquirent d'excellens rapports; l'ami, ennemi, qui s'ennuyait en mer, venait souvent en parlementaire, trouvant société et bon souper, prenant des vivres frais; il poussait, dans notre port, des Américains rencontrés à la mer, ayant toute autre destination. C'était un échange de bons procédés. Après quelques mois, la *Pique* abandonna sa croisière, et le port fut libre

La partie espagnole de Saint-Domingue, les deux tiers de l'île, appartenaient donc encore à la France; là, heureux, sans tourmens, avec une nature si belle, si douce sous ce climat,

nous menions une heureuse vie. La France?... on y pensait comme à une amie éloignée, on ne la désirait pas : cette terre était nôtre.

Vivant au milieu d'une population espagnole, bien que sujette à nos lois, nous devions, d'un autre côté, nous conformer en partie à ses usages, principalement à ses coutumes religieuses, remplies de momeries parfois bien ridicules, et qui, plus d'une fois, furent cause de scènes désagréables, témoin celle-ci :

Chaque jour, n'importe l'heure, on promenait le *Rosario*. Trois hommes, laïques, portant, au bout de perches de douze pieds, une sorte de bannière et deux grosses lanternes allumées, recevaient, dans leur parcours, les génuflexions de la multitude qui se joignait à quelques suivans, marmottant des patenôtres; or, il arriva un jour qu'un officier, ayant trop bien dîné, voulut braver la coutume à laquelle on chercha à l'astreindre; furieux, il dégaîna son sabre, et chargea le *Rosario*, qui fut mis en déroute!...... Il y gagna deux mois d'arrêts infligés par le général.

Lors des grandes fêtes religieuses, le général et les autorités civiles et militaires assistaient au service divin : celui du Vendredi-Saint était, sans contredit, le plus curieux. Le Vendredi-Saint.

Toute la pompe ecclésiastique était étalée,

meublant l'église ; en arrière du maître-autel, les trois croix du calvaire terminaient la perspective : elles portaient en effigie et de grandeur naturelle, parfaitement modelés, sculptés et peints, le *Christ et les deux Larrons*.

Le silence le plus religieux régnait dans le temple, la voix seule du prédicateur se faisait entendre, expliquant la Passion. Une population nombreuse, dont toutes les femmes accroupies par terre, remplissait l'espace ; le sexe féminin couvert de mantilles et robes noires, l'église tendue de même, le rideau du temple également noir, donnaient au tout un aspect lugubre. Au milieu de ce recueillement auditif, au moment où le prédicateur disait : « Ici le voile du temple se déchira », un coup de tam-tam donnait le signal, et les trois croix étaient exposées aux regards !..... Le décrucifiement de N. S. J.-C. était ordonné ; alors le prêtre, quittant son organe obligé, prenait celui du commandement : quatre hommes, habillés à la romaine, comme ceux de l'époque, obéissaient à l'ordre : « Apportez les échelles ? appliquez les échelles ? etc., etc. » en procédant à l'opération, qui représentait le véritable tableau de la *Descente de Croix*.

Ce tableau eut suffi pour les yeux et le cœur de Français, mais pour des Espagnols, ce n'était

pas assez d'émotion : il fallait les paroles du prédicateur accompagnant l'action. Il ne se donnait pas un coup de marteau sans un ordre précis; les clous enlevés et déposés saintement sur un coussin, on entendait : « Passez le linceul! Soutenez les bras! Ménagez ce corps! Doucement! doucement! *Passad el sabana! Sostened et brazo! Componded esto cuerpo! Poco à Poco! Bladamente! Suavamente.* »

Ces corps en bois, sculptés et à charnières, ainsi qu'un mannequin de peintre, se prêtaient à tous les mouvemens voulus; l'illusion était complète, tant dans la représentation que dans la manière d'agir des ouvriers. A ce moment, la masse du peuple poussait des sanglots, de véritables pleurs coulaient des beaux yeux des *senoritas*, et leur poitrine se brisait sous les nombreux et accélérés *meá culpá* que chacune s'administrait; ce qui ajoutait encore à tout ceci, c'était d'ardentes dévotes qui se frappaient les joues, se donnant de véritables soufflets!!!

Ces *meá culpá* tant prodigués produisaient une sorte de roulement sourd, capable d'attaquer les nerfs. Cette démonstration, amenée par les mots du prédicateur : « Pleurez, repentez-vous, » durait jusqu'au moment où le représentant du Christ était placé dans un cercueil orné d'argent, etc... Cela fait, la procession s'apprêtait à sortir, et ce

grand deuil, ce long et taciturne silence, était rompu par les tambours et musiques.

Des pénitens de toute couleur, des porte-rosario, saints et saintes vierges, sur des estrades drapées et soutenues par des hommes, marchaient après; les enfans portant tout ce qui avait trait à la Passion; les autorités civiles et militaires, de vieux alcades, corrégidors, etc., etc.; les soldats escortant, formaient un ensemble qui rendait cette cérémonie imposante, et faisait, en quelque sorte, oublier le grotesque qu'elle présentait sous une certaine face. Toute la population assistait à cette procession, où n'avoir pas en main un cierge allumé eût été un sacrilége. (Plus de 6,000 se vendirent ce jour-là.)

J'observai cette cérémonie avec un vif intérêt depuis son commencement; c'était la première fois que je la voyais sans critique, sans prévention; mais ces pompes bizarres, ce spectacle où l'on met Dieu en action, lui qui doit être invisible, lui qui n'a de pouvoir que par notre foi, me paraissaient si loin de nos mœurs du siècle, que je plaignais sincèrement ce peuple d'avoir besoin de tout cet appareil pour croire à Dieu! A Valladolid, en Espagne (Europe), je retrouvai, pendant mes campagnes, les mêmes usages en 1810, 11, 12 et 13.

Ce culte extérieur, ces formes théâtrales font

perdre de vue le dogme et toute la morale de la religion. Il était, sans doute, bon pour des esprits grossiers, ayant besoin d'images sensibles, mais pour des Européens.....

Le 15 novembre 1805, un tremblement de terre vint troubler notre commencement de bien-être; il ne dura que soixante-dix secondes, mais il nous causa une grande alarme : trois secousses successives firent sortir tout le monde des maisons. Je ne sais si nous ne fûmes pas plus impressionnés des cris de toute la population que du danger même. Cette masse de peuple, de femmes surtout, à genoux, couvertes de mantillas negras, criant : *Misericordia! misericordia!* d'un ton lamentable et à l'unisson, était capable de démoraliser les plus intrépides. Aucun dommage n'arriva; on en fut quitte pour la peur, qui, toutefois, nous fit mesurer la terre de toute notre longueur, au moment de la troisième secousse. Chacun se releva, et la mine décomposée de quelques-uns ramena la gaîté parmi nous

Tremblement de terre.

La peur donne des jambes : un commissaire de marine, Bailly, se servant d'une béquille, se trouva sur la place sans son secours; le tremblement terminé, il pria qu'on allât la lui chercher. « Mais, lui disait-on, *comment êtes-vous venu?* — Je n'en sais rien. *Ma béquille! ma béquille!* »

Division navale du contre-amiral Leisseigue. (22 Janvier 1806).

L'année 1806 était commencée, lorsque, le

22 janvier, on signala une division navale se dirigeant sur Santo-Domingo, où elle vint au mouillage.

Le 3 décembre 1805, deux divisions navales étaient sorties du port de Brest : l'une, sous les ordres de M. le contre-amiral Willaumez, montant le *Vétéran*, capitaine Jérôme Bonaparte; l'autre, sous ceux du contre-amiral Leisseigue. Elles naviguèrent de conserve jusque sous les Açores; là, un coup de vent furieux leur causa les plus fortes avaries, et elles se séparèrent. Willaumez courut sur le Brésil, Leisseigue sur les Antilles.

Cette division apparue était celle de M. le contre-amiral Leisseigue, qui vint au mouillage sur notre rade ouverte. Il avait cinq vaisseaux, deux frégates et une corvette, qui resta à la voile, en observation : l'*Alexandre*, de 80; le *Brave*, de 74; l'*Impérial*, de 120; le *Jupiter*, de 74; le *Diomède*, de 74; la *Félicité*, la *Comète*, la *Diligente*, bien nommée, car elle était la plus fine marcheuse connue sur les mers. Partie de Brest pour le Port-au-Prince (Saint-Domingue), le seizième jour, elle était arrivée.

L'un de ces vaisseaux, le *Diomède* principalement, ayant besoin de grandes réparations, l'amiral crut pouvoir les lui faire faire au mouillage, et, pendant ce temps, renouveler l'eau de

ses bords, prendre des vivres frais, etc., etc. Que ne fit-il comme Missiessy?...

Dans les colonies, voir arriver des navires aux couleurs nationales, c'est un moment de bonheur!

Ceux-là venaient de France, c'était nous l'apporter; chacun s'imaginait y rencontrer un membre de sa famille. On n'avait point vu les hommes de l'escadre Missiessy, restée sous voiles, et depuis 1803, nous n'avions pas parlé à un seul officier de marine. Tous ceux de cette division vinrent à terre, et ce fut à qui s'emparerait d'un arrivant, pour le combler de soins, de prévenances : ce ne fut que bon accueil, fêtes, plaisirs, dans chaque logis ayant hôte.

Allez vivre dans les colonies, restez des années à 1,800 lieues de la patrie, sans une seule lettre, un souvenir des vôtres, et vous comprendrez tout le bonheur, la vraie jouissance, de serrer un compatriote sur votre cœur!.... On ne saurait croire combien d'heureuses émotions vinrent nous assaillir; avec quel charme nous revoyions, non-seulement des hommes, mais encore des objets français, qui gardaient un parfum du sol natal; avec quel élan nous ressaisissions des impressions perdues avec lui, des analogies de sentiment, de langage, de passions. Un tel plaisir était l'oasis du désert.

Que de coquetterie de la part de nos dames créoles! Nous ne comptions plus dans leur monde, depuis l'arrivée de ces Messieurs. Eh bien ! nous étions si heureux que, sans jalousie, nous leur eussions abandonné nos délicieuses amies.

Les créoles blanches.

Ces pâles créoles, à l'unisson des hommes incolores, comme nous l'étions, mais rachetant cela par un laisser-aller parfait, par des traits spirituels, doux, par une taille ravissante de souplesse, charmèrent les nouveaux venus, les *moutons de France.* Cependant, chez elles, le premier abord est froid; mais elles montrent bientôt de l'abandon, du naturel. Rien, non rien, ne saurait rendre la mollesse onduleuse de leur pose, quand, couchées sur un sopha et entourées d'esclaves attentives, elles semblent éviter la fatigue d'un mot, d'un geste, et ne ramasseraient pas un mouchoir tombé. Délicieuses créatures, qu'on dirait nées pour être reines. Mais que le soir, à l'éclat d'un lustre, le retentissement d'un orchestre frappe l'air, c'est alors qu'il faut les voir s'élancer, légères, fortes, nerveuses, ne demandant grâce ni merci à aucun danseur, pour suivre les temps pressés d'une valse..... Elles eurent occasion de se montrer.

Le général Ferrand fit une fort belle réception à l'amiral : un grand dîner, suivi d'un bal, orné

de toute la féerie végétale des tropiques. Quatre jours se passèrent rapidement en fêtes.

Le contre-amiral, ne voulant pas être en reste envers le général et sa garnison, le convia à son bord, où devaient se rendre plaisirs pour plaisirs : son vaisseau l'*Impérial* fut paré à cette occasion. Tout déjà, dans ce bâtiment, était d'un luxe asiatique, d'une coquetterie achevée. Je défie une petite-maîtresse d'avoir un boudoir comme la chambre de M. l'amiral. C'était lampas, or, mat-blanc.

Le 6 février était le jour fixé pour la réception à bord; l'argenterie du général devait y être portée. Le 5, je me trouvais sur le vaisseau le *Diomède*, qui, très avarié, avait passé ses batteries de tribord à babord, pour éventer sa quille et pouvoir la travailler; la moitié en était enlevée. J'étais à dîner avec les aspirans, lorsqu'un brick vint au mouillage; c'était celui du capitaine américain Tagard, notre approvisionneur habituel. Appelé à bord, pour avoir des nouvelles de la mer, il dit : « J'ai vu et rencontré hier l'escadre de l'amiral anglais Cokrane; il cherche la division française. Demain matin, il sera devant Santo-Domingo. » Nos braves marins, qui, depuis leur sortie de France, avaient eu l'heureuse chance de ne pas rencontrer l'ennemi, révoquèrent cette nouvelle, et le pauvre Tagard ne put les convaincre. C'était

Le capitaine américain.

un espion à mettre aux fers; il fallait l'arrêter, crainte qu'il n'appareillât de nuit, pour aller dire à l'amiral anglais où étaient les Français. Honnête homme, très dévoué au général Ferrand, il en était incapable. Il se réclama de moi, qu'il aperçut heureusement. Je fus sa caution.

Enfin, après mûre réflexion, on décida sa conduite au vaisseau amiral.

Il fut donc conduit à bord où, tout aux embarras d'une fête à donner, on tint fort peu de compte de sa nouvelle; car, dans la nuit, l'ordre d'aller à l'eau fut général; les corvées devaient remonter dans l'Ozama, à peu près une lieue et demie, pour avoir de l'eau douce. Tagard fut mis en liberté et renvoyé à son bord; il entra en rivière de suite. Sans ma présence, ce pauvre homme était mis aux fers, et sa nouvelle, morte, n'eût pas donné une espèce d'éveil qui, cependant, dût laisser trace. Bien qu'on l'eût traité à la française, à la légère! n'avais-je pas entendu dire: « Les Anglais! qu'ils paraissent, nous les battrons! » Jactance! que je relevai de suite comme elle le méritait. « Messieurs, j'ai malheureusement été à bord des vaisseaux anglais, leur dis-je; j'ai vu et apprécié leurs marins à l'œuvre, et moi, qui ai été marin avant vous, je vous assure que les vaincre n'est pas aussi facile que vous le pensez. Prenez-y garde!... ne méprisez pas votre ennemi,

ces hommes sont braves et bons marins! » — « Bah! bah! nous les battrons. »

Arrivée des Anglais.

Le 6 février, à la pointe du jour, la corvette la *Diligente*, en observation en tête de l'île, et au vent, parut à l'horizon. Son canon tiré à intervalle annonçait l'ennemi!... Alors on crut qu'il pouvait venir, qu'il était là!... C'était une véritable surprise; un *combat* au lieu d'une *fête!* heureusement que l'arrivée de l'ennemi eut lieu le matin; car le soir, avec tout une nouvelle population d'invités, dans chaque bord, comment remettre tout ce monde à terre!.. les malheurs eussent été incalculables.

Ces beaux vaisseaux, qui avaient fait et faisaient notre joie, étaient mouillés et tout aussi peu préparés à combattre que s'ils eussent été dans le port, et c'était au milieu d'une imprudente sécurité qu'ils s'occupaient de réparations d'avaries, suite du coup de vent essuyé sous les Açores. Le branle-bas général fut ordonné; on fit des signaux pour faire rentrer les corvées, soit à l'eau, soit aux vivres. Ce retour demandait du tems! tout se fait vite à bord; mais pour ce, il faut avoir équipage complet. Or, il n'était pas un vaisseau auquel il ne manqua cinquante à soixante hommes; l'amiral en avait *cent* absens.

La *Diligente* approchait, faisant toujours entendre son canon. Le lord Cokrane et ses vais-

seaux ne paraissaient pas encore ; il était six heures du matin.

On perdit beaucoup de temps à des allées et venues, et en dės discussions inutiles. Le contre-amiral Leisseigue voulait rester au mouillage devant la ville; le général l'engagea fort à se placer au-dessous, serrant la côte sous la grande savane. Là, embossant ses vaisseaux, des batteries de côte, improvisées sur les Ecors et celle du bation St-Gille, les auraient flanqué, pouvant jouer sur l'ennemi à son arrivée d'abord, et ensuite, si, surtout, il osait tenter de passer entre la terre et nos vaisseaux, imitant la manœuvre d'Aboukir; car là, on le sait, une simple batterie sur l'îlot, rendant le passage très dangereux aux vaisseaux de Nelson, eut été profitable à l'amiral Brueix. Le combat de Linois, 4 juin 1802, dans la baie de Gibraltar, était encore un exemple à suivre; car là, malgré ses pertes, sans mettre à la voile, il fut vainqueur à l'aide des batteries de la terre.

Cet avis du général Ferrand était d'autant plus rationel, qu'il donnait le tems nécessaire pour faire rentrer toutes les corvées ; que pour appareiller à cette heure du matin, il ne régnait qu'une faible brise de la terre; que l'ordre se serait rétabli dans les bords, et qu'alors, bien en état de combattre, on avait la ressource de couper

large,
mbat,
r, car

i a dû
ire ce
pula-
es des
ie. Je
mière
milieu

rs les Ce que j'ai vu.
i pro-
pour
, pre-
rande
t dans
ferme
is à la
rut à

Nisao
e mo-
e dis-

c déses-



Route des Escadres
Française et Anglaise.

1 Aléxandre	80
2 Brave	74
3 Impérial Am	120
4 Jupiter	74
5 Diomède	74
6 Fregates et Corvette prenant chasse.	

1 2 3 4 5 Lieux.

ses câbles, à l'heure de la venue du vent du large, vers midi, pour aller sous voile livrer combat, à chance même inférieure, en pleine mer, car l'ennemi avait huit vaisseaux et nous cinq.

Je ne connais nullement le rapport qui a dû être fait au ministre Decrès, mais je puis dire ce que j'ai vu parfaitement, ce que toute la population de Santo-Domingo a vu, des terrasses des maisons, comme on voit dans un cirque. Je dirai ce que Tournier (1), aspirant de première classe à bord de l'*Impérial*, m'a dit, lui, au milieu du combat.

Le contre-amiral Leisseigue appareilla vers les huit heures, se couvrant de toile pour bien profiter de la légère brise, longeant la côte pour gagner le cap Nisao, et de là piquer au large, prenant chasse devant Cokrane. Ce fut avec grande peine que ces lourds vaisseaux arrivèrent dans la baie de la Palanque, dont le cap Nisao ferme l'un des côtés; et cependant, ils avaient mis à la voile avant qu'un vaisseau ennemi ne parut à l'horizon!... Ce que j'ai vu.

Dix lieues à parcourir de l'Ozama au cap Nisao n'étaient pas infranchissables dans tout autre moment; mais sans vent, pour ainsi dire, cette dis-

(1) Passé dans l'armée de terre après ce combat, qui le désespérait sur le sort futur de notre marine.

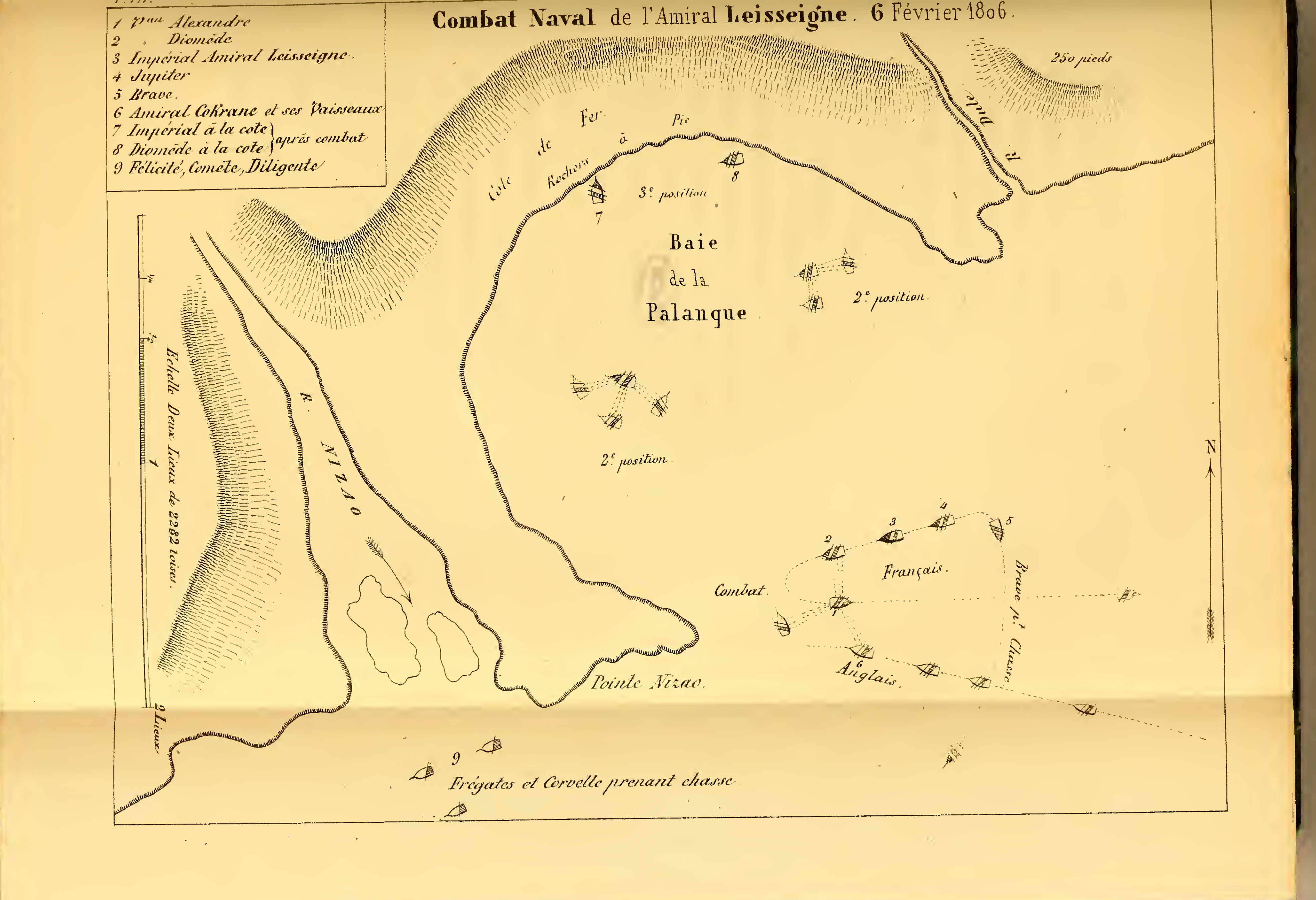
tance ne fut parcourue que vers une heure et demie, et le cap n'était pas doublé.

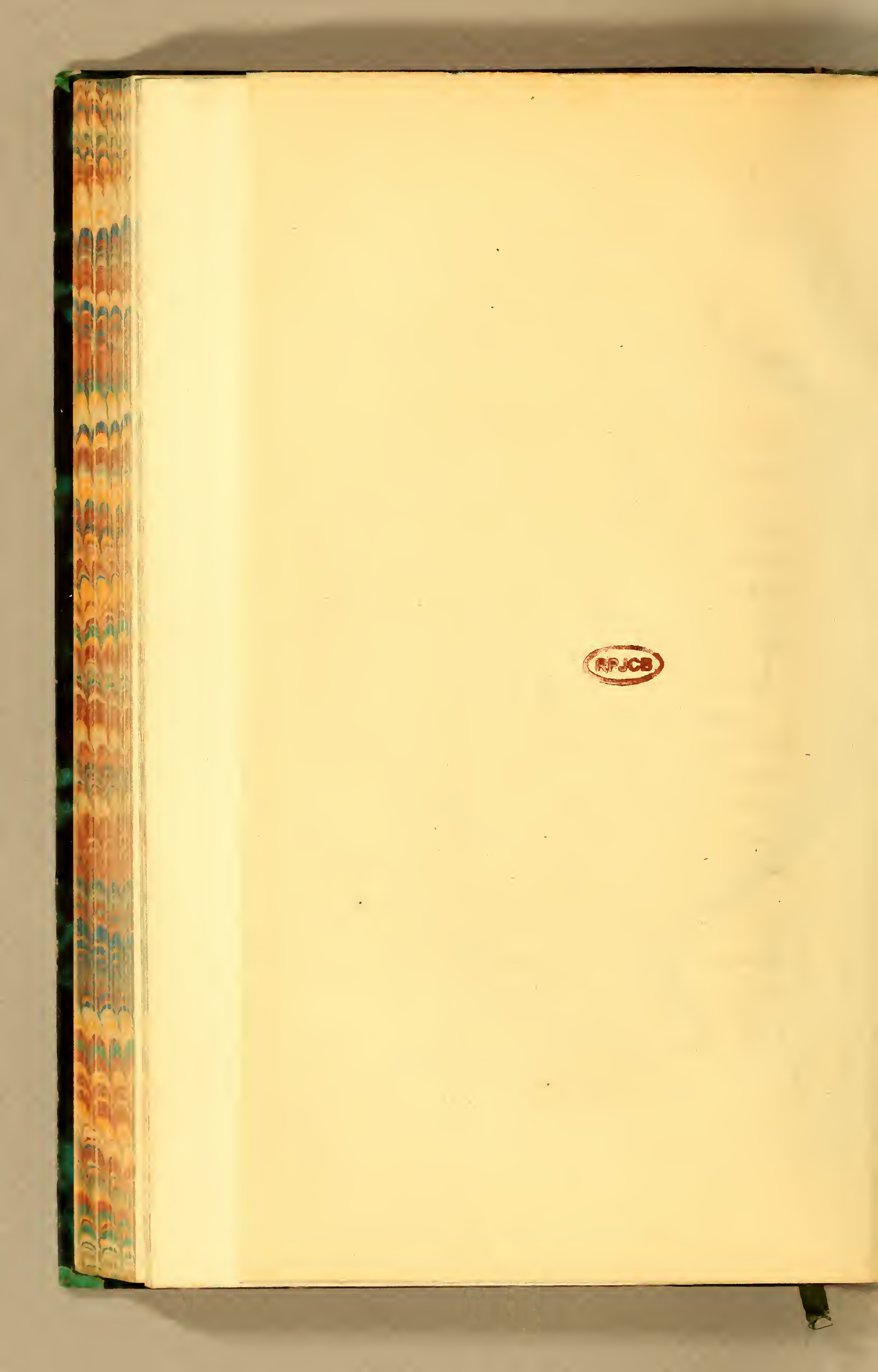
Ordre de marche de Leisseigue :

1er vais. de ligne,		l'*Alexandre*.......	de	80, cap. Bergeret.
2e	dito	le *Brave*...	de	74, cap. O....
3e	dito	l'*Impérial*..	de	120, ctre-amiral Leisseigue, cap. Bigot.
4e	dito	le *Jupiter*.......	de	74, cap. Leignel.
5e	dito	le *Diomède*.......	de	74, cap. D.....
6e	dito	la *Félicité*.. frte..	de	40, } formant l'avant-garde.
7e	dito	la *Comète*.. frte..	de	40, } formant l'avant-garde.
8e	dito	la *Diligente*, corv.,	de	18, } formant l'avant-garde.

Lorsque la *Diligente* parut à l'horizon, signalant l'ennemi, il était à la hauteur de l'îlet Sainte-Catherine, à vingt-une lieues marines de Santo-Domingo. Il arrivait, poussé par un vent d'est, ayant commandé l'ordre de vîtesse, c'est-à-dire, chaque vaisseau marchant le mieux qu'il peut, et prenant le rang que lui assigne sa marche.

Lord Cokrane eut à peine découvert nos vaisseaux couverts de toile qu'il jugea la manœuvre de son adversaire, et mettant le cap sur la pointe Nisao, il y arriva avec toute son aire, vers les deux heures, assez à tems pour enfermer l'escadre française dans la baie de Palanque! Les frégates et corvettes avaient franchi le cap et avaient pris chasse; elles ne prirent aucune part au combat, ce qui fit présumer que le contre-amiral Leisseigue avait, sans doute, l'ordre d'éviter tout engagement, et que cet ordre avait été donné, car


Combat Naval de l'Amiral Leisseigne. 6 Février 1806.
1 Vau Alexandre
2 Diomède
3 Impérial Amiral Leisseigne.
4 Jupiter
5 Brave.
6 Amiral Cokrane et ses Vaisseaux
7 Impérial à la cote
8 Diomède à la cote
après combat
9 Félicité, Comète, Diligente
250 pieds
R. Dulce
Côte de Fer à Pic
Rochers
3e position
Baie de la Palanque
2e position
2e position
R. NIZAO
Pointe Nizao.
Combat.
Français.
Anglais.
Brave pt Chasse
N
Echelle Deux Lieux de 2282 toises.
1/4
1/2
1
2 Lieux
9
Frégates et Corvette prenant chasse.


RPJCB

il n'y avait pas de motifs qui dussent dispenser ces navires d'aider leur amiral. Le *Brave* prit également chasse pendant le combat.

Pendant cette marche, les marins de corvées se brisaient les bras sur l'aviron pour rejoindre ce qu'ils firent au milieu du combat, montant à bord du *Diomède*, le dernier de la ligne. Combat naval

A trois heures, lord Cokrane, avec quatre vaisseaux seulement (les autres étaient fort en arrière, passant devant Santo-Domingo, au nombre de trois de ligne, frégate et aviso), fut en présence du contre-amiral français et de ses cinq vaisseaux. Ce dernier avait un grand avantage de feux, et, sans essayer de fuir, il voulut en profiter; toute manœuvre eût été d'ailleurs inutile, impossible même, enfermé comme il l'était dans la baie.

L'*Alexandre* eut ordre de couper la courte ligne anglaise par son milieu. Depuis assez de temps le canon jouait de part et d'autre; mais les deux forces s'étant rapprochées, le combat commença très sérieusement. Par une fatalité inconcevable, le capitaine Bergeret, avant le signal d'exécution, obéit à l'ordre primitif : laissant arriver sur babord, il se trouva au milieu d'une fumée de poudre, épaisse et stationnaire, par la mollesse du vent; dans cette position, placé entre l'*Impérial* et les vaisseaux anglais, le premier, ne distinguant pas son pavillon, lui en-

voya toutes ses bordées à diverses reprises. De son côté, Cokrane en faisait autant; de sorte que ce fut une boucherie à bord du vaisseau. Il fut promptement mis hors de combat, démâté, ras comme un ponton, n'amenant pas, toutefois : une gaffe portait son pavillon. Pendant ce temps, le restant de l'escadre anglaise, rejoignant, prit part au combat, en sorte que Leisseigue, réduit à quatre vaisseaux, contre sept, bien que luttant toujours,eut un immense désavantage! Sa véritable citadelle broyait tout ce qui en approchait : trois vaisseaux, le *Superbe*, de 80, amiral Duckwort; le *Nortumberland*, de 74, amiral Cockrane, et un troisième, amiral Lowes, l'entourèrent, lorsqu'un accident épouvantable vint pour ainsi dire la réduire à rien. Le feu prit d'un bout à l'autre de sa batterie de 36. Elle fut morte !.... Ajoutez à cela le vaisseau le *Brave*, de 74, qui, le vent du large arrivé, sortit de la ligne et du combat. L'ennemi n'avait plus à combattre que le *Diomède*, le *Jupiter* et l'*Impérial*, moitié paralysé. Le combat continua pendant cinq heures, et l'escadre française vaincue dut cesser son feu.

Leisseigue, réduit comme il le fut, tant par sa position primitive que par ses pertes, n'eut d'autre ressource que de se battre à outrance. Bien convaincu qu'il ne pouvait vaincre dix navires avec ses trois, il fut, comme tous nos marins

de cette époque, *prêt à mourir en héros ; mais songeant plutôt à succomber noblement qu'à vaincre* (Thiers, *Consulat*), il n'amena pas son pavillon, et fit côte avec l'*Impérial* et le *Diomède*, ravissant par là une riche proie à l'ennemi.

Cokrane prit deux vaisseaux : le *Jupiter* et l'*Alexandre ;* ce dernier, démâté et coulé jusqu'à sa deuxième batterie, se battant toujours, vint en dérive par devant le port de Santo-Domingo. Il n'avait pas encore amené et essuyait le feu du restant de la division anglaise, voire même celui d'un cutter! Cependant ses munitions noyées, l'eau gagnant la deuxième batterie, il se rendit! L'équipage fut recueilli par les Anglais, ce qui fut prompt : il avait perdu tant de monde.

Le sentiment national, à nous spectateurs, du haut des terrasses des maisons de la ville, nous fit battre des mains au moment où nous vîmes un vaisseau démâté, croyant que c'était un anglais; cette joie fut courte, car à l'éclaircie de la fumée nous reconnûmes notre erreur.

Tournier, dans sa douleur, me dit : « Nos vaisseaux si beaux, si magnifiques à l'œil, n'étaient malheureusement que de bonnes boîtes, renfermant et contenant de bien tristes équipages. Une grande moitié n'était composée que de conscrits de l'année, par conséquent pas *marins*. On les avait donnés à la marine lors de

Ce qu'on m'a dit.

la sortie du port. Quels services donc pouvaient rendre de tels hommes, après deux mois de mer? aucun : c'était à bord plutôt un embarras qu'un aide.

» Ces conscrits, servant dans les batteries au moment du combat, remplaçaient les absens à bord de l'*Impérial*; étonnés, épouvantés d'un fracas comme celui d'un vaisseau lâchant ses bordées, ils perdirent la tête, et portaient de la sainte-barbe des gargousses aux pièces, sans la précaution d'un *gargoussier*; la poudre se perdant, semait la batterie, et la moindre étincelle devait amener le déplorable événement qui a eu lieu. D'un bout à l'autre, elle fut flambée : impossible de faire jouer une de ses pièces, et ce, dans le moment où nous en avions le plus besoin. Ah! pauvre marine!... Ce magnifique vaisseau n'eût plus que le quart de son feu!..

» Qu'il eût été préférable de n'avoir même que demi-équipage. Seul, alors, il eut servi : l'ordre, le savoir eussent trouvé leur application; tandis que ces masses sans aptitude au service, dirigées en tout et partout, devenaient la cause du désordre, de la confusion et des pertes ! »

L'empereur, si habile à former des hommes soldats, en les détruisant, en avait donné à la marine : c'étaient des Français, braves sans aucun doute; mais à bord des vaisseaux, il faut plus

qu'ailleurs joindre à cette qualité celle du savoir, de la science, chez tous. On ne fait pas un matelot comme un soldat. On apprend tout avec le temps; mais vouloir en deux mois faire un marin d'un laboureur, d'un vigneron, etc., c'est vouloir l'impossible. Le dernier mousse doit connaître la manœuvre sur laquelle il aura à peser; que deviendra l'homme qui, jusqu'alors que vous l'avez jeté sur un bord, n'a de sa vie aperçu même un bateau? Ce qu'il sera? de la chair à canon!

En marine, il faut le temps plus qu'à toute autre chose, et c'était ce dont Napoléon tenait le moins de compte. Il *voulait!* Cela suffisait-il? Nous avons vu que non. Quant à la marine, certes, s'il en eut voulu une, il l'aurait eue; mais il espérait que les forces du continent viendraient à bout de celles insulaires.

Malgré ses grandes avaries, l'*Alexandre*, que l'on croyait prêt à couler, fut relevé par les Anglais, et le lendemain soir, il disparut à la remorque de l'un de leurs navires, faisant route pour la Jamaïque, où Cokrane fut se refaire avec son escadre.

La place où firent côte l'*Impérial* et le *Diomède* était malheureusement semée de récifs, aux pieds de rochers à pic, falaises de cent à cent cinquante pieds de hauteur. L'*Impérial* échoua fort mal,

beaupré à terre; le *Diomède*, par la hanche de tribord; celui-ci pouvait encore tirer quelques coups de canon, mais l'*Impérial* était enfilé de bout en bout. Cockrane les poursuivit de son feu, et ce feu, continué le soir, fut renouvelé le lendemain matin; on dut établir des espèces de grues pour hisser un à un les hommes des équipages; opération longue, dangereuse, mais par laquelle on vint à bout de mettre à terre jusqu'au dernier blessé. Les brûlés de l'*Impérial* restèrent à terre dans une sorte d'ambulance placée dans une petite anse, jusqu'à ce qu'on vint les chercher avec des embarcations légères, aussitôt l'éloignement de Cokrane.

Ainsi, pendant que des malheureux vaincus, naufragés à la côte, employaient tous les moyens pour sauver leur vie, un ennemi reconnu, dit-on, par sa générosité, par son humanité et sa douce philantropie, pour des nègres même, massacrait des Français qui avaient cessé d'être des adversaires. C'était battre positivement son homme à terre ! Mais, alors, l'acharnement contre les Français était tel, même chez les plus froids, qu'il ne faut pas s'étonner de cette conduite. Depuis 1815, cet ennemi redoutable a pu nous connaître et nous apprécier à notre juste valeur; et je suis convaincu que si pareil cas se représentait, il n'agirait plus ainsi.

Quel pouvait être le but de cette conduite, que l'on aura peine à croire ?

Faire abandonner les bords ? Eh ! qui voulait y rester ?

Oter l'espoir de les relever ? Ils étaient bien perdus pour tous ; la mer en fit prompte justice, et leurs débris même furent enlevés ; on en recueillit à peine quelques-uns.

Le but ? c'était la destruction des Français et de leurs vaisseaux, riches prises enlevées à l'avidité maritime des Anglais.

Cokranc, après sa victoire, regagna la Jamaïque, traînant l'*Alexandre*. Il laissa de nouveau la frégate la *Pique* en croisière devant notre port.

Combat malheureux par notre faute, il m'est permis de le croire, et dont les Anglais eurent toute la gloire; combat dans lequel, il faut ici en convenir, en fidèle narrateur, ils montrèrent une grande audace, une grande résolution, venant avec quatre vaisseaux, d'abord, en attaquer cinq, dont un seul valait deux des leurs. Mais la position de notre division navale, conséquence obligée d'un appareillage intempestif, la rendait à demi battue; la fuite du *Brave* pendant le combat ajoutait au désastre futur!....

La manœuvre du contre-amiral Leisseigue fut fausse, pour ne pas dire plus.

La manœuvre du contre-amiral Cokrane fut hardie et savante.

Malgré toutes les circonstances défavorables, Leisseigue s'était battu à outrance. Ne commandait-il pas à des Français! Malheureusement, cette bravoure était perdue; elle ne servait plus qu'à sauver l'honneur de son pavillon, qu'il n'amena pas !...

Tel fut le résultat : 1° d'une station qui pouvait se faire à la Havane, dans un port, puisqu'il y avait nécessité, au lieu de rester quinze jours au mouillage, dans une rade ouverte; 2° de l'incrédulité accordée à une nouvelle de mer donnée la veille, et traitée trop légèrement; 3° de la position que l'on s'était faite.

Nul doute que si, embossé devant la grande savane, Leisseigue eut fait ce que Linois fit dans la baie de Gibraltar, il eut sauvé une partie de ses vaisseaux au moins. Il avait de pauvres équipages; raison de plus pour combattre à poste fixe, et remettre pendant la nuit, sans se dégarnir par des corvées, de l'ordre à bord.

Le *Diomède*, qui avait toute sa batterie d'un bord, appareillant, ne put rétablir son équilibre qu'à la voile.

Des marins.

Il faut, si l'on veut avoir des matelots, prendre au moins des hommes qui ayant vu l'eau de fleuve, de rivière même, marché sur une planche

de bord, les garder, et le temps fera le reste. Ces hommes seront toujours plus aptes à devenir marins, fussent-ils *marins de rivière*, que le laboureur des plaines de la Beauce. Par notre système de conscription, parfait pour les armées de terre, il faut des années pour créer des marins, et lorsqu'ils le sont ou à peu après, eux, nouveaux à cet état, redeviennent libres: ils ont fait leur temps, l'obligation est remplie; alors l'amour du pays les éloigne de la mer, ils sont perdus pour elle!

On a obtenu d'heureux résultats, il faut en convenir, par la création des *équipages de ligne*, formés pour la marine; mais il n'en est pas moins de toute vérité, que les hommes ont été et seront toujours perdus, par la fin de la dette, le vœu de la loi, surtout en temps de paix, pendant lequel on libère par anticipation. L'inscription maritime donne de vrais marins; mais en temps de guerre, l'appel des classes vide les ports; il reste à peine des pêcheurs. Ces appels ne suffisant jamais, la ressource de la conscription va meublant nos vaisseaux. Ce mode a été et sera toujours la cause première de notre infériorité sur mer, et la seconde, c'est que, même nos marins inscrits, ne font pas corps avec le vaisseau; qu'ils y arrivent sans le connaître; car, de ce navire de guerre à la barque du pêcheur; du bâtiment mar-

chand encore, il leur reste une grande, une immense étude à faire. Que sera donc l'homme venu de terre? Tant donc que le marin ne sera pas *marié* avec son navire, celui de guerre, bien entendu, on n'aura que de médiocres équipages, nombreux, braves, forts, sans aucun doute; mais instruits, praticiens enfin, non!...

A l'époque de cette guerre cruelle de vingt-cinq années, et dont tant de braves ne virent pas la fin, tout, malheureusement, était sacrifié à l'armée de terre, et, à cette belle époque de gloire, tout était bon! Il fallait du monde partout, des hommes n'importe leur métier, leur qualité, leur instruction!... On donnait des masses à un chef, c'était à lui d'en tirer parti!.. Hélas! combien de chefs, d'officiers se sacrifièrent pour mener à la gloire ces troupeaux d'hommes! Ils y parvinrent, cependant, mais en donnant leur vie à l'état!... Quelles peines, quels soins, dans nos armées de terre, pendant *six mois*, pour faire un *soldat parfait*!... Mais dans la marine, avec les mêmes ressources et le travail, à quoi en étaient les officiers? Le résultat était minime, s'il n'était nul.. Aussi que l'on compte ses victoires en bataille rangée; elle eut, sans doute, du succès, mais comment? Lorsque, bord à bord, la manœuvre était presqu'inutile et qu'à l'abordage la bravoure française pouvait dé-

cider l'avantage; c'était alors se retrouver pour ainsi dire à terre. Il a été rare qu'un abordage français ait manqué son résultat.

Dans ce combat de Leisseigue, ne voit-on pas la preuve de l'ignorance des hommes qui ne savent même pas servir des pièces, porter une gargousse! Que devaient faire les mêmes hommes dans les manœuvres?

Trop malheureusement les Anglais ont eu et auront toujours un grand avantage sur nous, parce que leur mode de recrutement n'est pas le nôtre : la *presse*, dit tout; mais eux, frappés, n'avaient plus leur liberté; le temps, s'ils n'étaient marins, les faisait le devenir. Le bâtiment qui les recevait ne les rendait plus, il devenait leur prison, aussi le connaissaient-ils parfaitement : de nuit comme de jour il pouvait obéir avec succès aux ordres donnés.

Ce vaisseau était une propriété, il finissait par l'aimer, il faisait corps avec lui, et sa défense en devenait plus grande; c'était sa famille qu'il protégeait alors et de toute sa force.

Je citerai un exemple à l'appui de cette patience de séjour à bord, je l'ai rencontré sur le vaisseau du commodore anglais qui nous conduisait prisonniers à la Jamaïque.

Le maître callier, depuis le jour où le navire avait été lancé à l'eau, non-seulement n'avait

Le maître callier.

pas mis pied à terre, mais même sur le pont!.... Depuis huit années il vivait dans sa cabine de la calle, ne respirant d'autre air que celui conduit par la manche de toile à cet usage. Etait-il prisonnier? Non, mais son attachement à son poste était là.

Ce marin, ce maître, est l'un des plus occupés; la calle étant le magasin général de tout ce qui est nécessaire à bord. Il s'était créé une distraction : il donnait concert au moyen d'un carillon de sonnettes qu'il avait organisé, et qu'il touchait avec une baguette.... Il faut être Anglais pour vivre ainsi Chez nous, Français, jamais pareil homme ne se trouverait.

En rade, les vaisseaux mouillés, aucun matelot ne descendait à terre! Les canotiers même ne sortaient pas de l'embarcation qui y conduisait MM. les officiers; le patron seul se le permettait, encore ne perdait-il pas ses hommes de vue. C'est à la Jamaïque que j'ai vu fermer les yeux sur des femmes se glissant à bord et se perdant dans le navire....

C'est par une discipline sévère, cruelle peut-être, puisqu'elle prive l'homme de sa liberté, que l'Angleterre possède de bons marins; mais jamais pareils moyens, ni semblable exigence, ne pourraient être mis en pratique chez nous autres Français.... Notre caractère ne s'y ploye-

rait pas. D'après ce qu'est aujourd'hui notre marine si belle et si bonne, on peut juger de ce qu'elle serait si l'on ne changeait aussi souvent ses équipages, et même ses officiers, des navires sur lesquels ils ont acquis leur instruction pratique Ne pourrait-on faire une loi pour la marine? autorisant à garder les hommes dix ans au lieu de huit? Ces hommes, gardés pendant ce laps de temps, oublieraient leur terre, leur village, ils resteraient marins à tout jamais, et le commerce en profiterait à la libération; classés, et la guerre survenant, on les retrouverait dans nos ports.

La suprématie de l'amiral Cokrane, dans le combat contre Leisseigue, n'a été due, en partie, qu'à l'avantage de bons équipages contre de médiocres. On a vu ce qu'aurait dû faire notre amiral. Ne pouvant plus éviter le combat, toutes les raisons le portaient à un parti décisif.

Les réflexions m'ont éloigné du récit des suites du combat; je reprends.

Le général, ayant vu le combat perdu, donna de suite des ordres pour porter secours aux vaisseaux à la côte; il envoya des moyens de sauvetage, des transports, des vivres, des médecins. On ramena par terre les blessés pouvant supporter le voyage de dix lieues, et les plus maltraités, les brûlés, par mer. L'hôpital fut comble, et les

Secours aux naufragés.

soins les plus minutieux furent administrés, particulièrement aux brûlés, dont l'aspect était effrayant.

Chacun de nous fut à la recherche des bien portans, espérant rencontrer la connaissance de quelques jours de plaisirs; la trouvait-on, elle était amenée à la case. C'est dans ces circonstances que je vis un aspirant de première classe du vaisseau-amiral, assis sur une borne, le regard au ciel : c'était l'image de l'homme qui a tout perdu; c'était le désespoir personnifié. Ce fut avec peine que je l'arrachai de sa place; il était l'un des commissaires de la fête à donner à bord. Sa grande tenue, ses bas de soie blancs, portaient le sanglant cachet du combat...

Conduit chez moi, il me dit se nommer Tournier. Ce fut lui qui me donna les détails du combat, non de suite, car quarante-huit heures s'écoulèrent avant que je pusse lui arracher un mot. Je ne le connaissais pas, mais je fus attiré vers lui par une sympathie indéfinissable. Il resta trois mois avec moi, et pour souvenir, seul bijou possédé, il me donna une paire de boucles d'or de sa grande tenue. Je le revis à Paris en **1817**. La politique l'avait conduit à Charenton.

Les restes des deux équipages séjournèrent à Santo-Domingo avec M. Leisseigue et quelques officiers, jusqu'à ce que des moyens de transport

américains permisssent de les évacuer sur les Etats-Unis, pour être remis à MM. les consuls français. Cette évacuation fut fort longue; quelques matelots, les derniers guéris, restèrent pour notre faible marine de Santo-Domingo.

Le Théâtre.

Encore ici, on retrouve le caractère français. Quelques valides, parmi ces pauvres naufragés, moins matelots que leurs camarades, Garnerey, Barré, Ballerant, Gagneux et Viviant, demandèrent au général un local pour y construire une salle de spectacle, afin de jouer la comédie. Ceci manquait à notre installation de ville; jamais on n'avait vu de spectacle chez les Espagnols. Oubliant donc leurs infortunes, ces jeunes gens jouèrent. On leur donna une église appartenant à un ancien couvent de femmes, *Santa-Regina*, qui, depuis long-temps, servait de magasin d'artillerie (pour les affûts et voitures). La sainte, dans la niche du portail, fut remplacée par le mot : *Théâtre*.

Garnerey, aujourd'hui existant à Paris, et peintre de ces aquarelles inimitables signées H. G.....y, fut le peintre de tous les décors. Resté dans la colonie, il fut employé dans l'administration des successions vacantes, et soldat d'une compagnie administrative formée plus tard.

Ce spectacle, fort bien organisé, péchait beau-

coup dans ses élémens ; tous les acteurs n'étaient pas de force, et la médiocrité éloigna le public, qui renonça à donner son argent. Mais l'habitude de ce plaisir était si bien prise, qu'il nous faisait faute, et nous, officiers, formâmes une société qui joua pendant tout le temps de notre occupation. Seize officiers et cinq dames remplirent tous les emplois, depuis les premiers rôles jusqu'aux utilités.

C'est ainsi qu'après tant de peines nous tirâmes parti de nos loisirs.

Années 1806 et 1807.

Deux années s'écoulèrent sans aucun événement, le général s'occupant plus que jamais de la colonie et de sa prospérité. Par les ressources qu'il tirait des Etats-Unis pour entretenir, alimenter sa garnison, il jouissait de son œuvre; la paix régnait donc; ses résultats se faisaient sentir chaque jour : la sécurité la plus complète donnait le bonheur d'une vie tranquille.

Les Espagnols, devenus nos frères, sous une administration douce, paternelle, n'avaient jamais été aussi heureux. Ils le disaient, et c'était vrai.

Les Anglais, cependant, avaient renvoyé la frégate la *Pique* croiser devant notre port; mais on pouvait dire qu'elle y était pour la forme; son capitaine était aussi souvent chez le général, son ami, qu'à son bord; il venait en parlementaire,

assistait au spectacle, soupait bien, et retournait à sa frégate.

Une colonie française existait donc à 1,800 lieues de la métropole; elle possédait les deux tiers de Saint-Domingue. Ses habitans, heureux, ne désiraient rien, ils ne pensaient même pas à un retour en France.

Au nombre des travaux du général Ferrand, dans l'intérêt de la France, il faut compter le projet de création d'une ville neuve. Ce projet fut adressé au gouvernement. Plans, mémoires, sont aux archives de la guerre. Il fut approuvé; des concessions furent même données, et si les événemens n'étaient venus tout culbuter dans ce magnifique pays, on aurait vu debout un bel établissement.

Projet de ville à Samana.

Samana était l'emplacement destiné à la nouvelle ville. Lieu de prédilection, il possède une rade immense, dont la profondeur est de treize lieues et demie, du cap Grapin à l'embouchure de la rivière l'Yuna, dite du *Cotuy*, sur une largeur de six lieues, du cap Samana à celui de Raphaël. Six rivières déchargent leurs eaux dans cette rade : la Petite-Rivière, la Grande-Savane, les Perles, l'Ester-le-Rat, l'Yuna, enfin, le Petit-Ester. L'Yuna peut être rendue navigable à plus de dix lieues.

L'entrée de cette rade peut facilement être dé-

fendue ; sa structure naturelle en offre tous les moyens. Elle serait le plus beau port du monde La ville, bâtie au fond de la rade, sur la rive gauche de l'Yuna, eût été dans la plus favorable position.

Ainsi, port, rade, rivière navigable, et en arrière, dans l'île, des forêts vierges, donnant toute espèce de bois propre au commerce, enfin, des bois de constructions; n'existait-t-il pas là tous les élémens possibles et les plus recommandables? Ajoutez-y une terre vierge, qui ne demande qu'à produire.

C'est dans cette partie que méritait d'être le siége du gouvernement; mais dans l'origine de la découverte, ce fut Santo-Domingo, abordé, qui prévalut. Depuis trois cents ans, qu'ont fait les Espagnols? Indignes de posséder une pareille terre, ils l'ont laissée presque dans l'état de nature, après avoir détruit sa population, tandis qu'à côté d'eux un ramassis de mauvais sujets, les *Boucaniers*, créèrent le Cap Français, et de là naquit la belle colonie française, mine de richesses, fruit de leur industrie, mettant en relief la paresse espagnole.

La guerre d'Espagne en Europe.

Partie de 1808 était écoulée; on était en octobre, lorsque la nouvelle de la guerre d'Espagne avec la France parvint à Santo-Domingo.

Cette guerre, injuste, atroce même, devenue

par la suite la plus grande plaie de la France, devait lui nuire partout. Santo-Domingo avait tout à perdre, si, comme on le disait, et c'était vrai, Porto-Ricco s'était révolté en faveur de Ferdinando VII°.

Cependant, qu'avait à craindre notre colonie des habitans espagnols ? Ils étaient à la France. Ils lui appartenaient depuis le traité de Bâle, du 24 messidor an III (12 juillet 1795). La paix fut signée à Bâle, avec l'envoyé de la république Barthélemi, au moment même des désastres des Quiberon.

Les conditions étaient la restitution de toutes les conquêtes que la France avait faites sur l'Espagne, et en équivalent, la cession en notre faveur de la partie espagnole de Saint-Domingue. Avantage bien illusoire alors, car elle n'était plus à personne, c'est-à-dire ni aux Espagnols, ni aux Français, puisque les révoltés l'occupaient. Mais cette partie espagnole était encore bien à la France, par la conquête faite sur les Haïtiens venus pour s'en emparer; à elle, par la conservation et l'occupation des années passées : ses habitans étaient nos frères; entre eux et nous, aucune différence; on vivait sous les mêmes lois. Qui devait donc croire à la tranquillité ? Ferrand, plus que tout autre, lui qui avait acquis l'amour de cette population, après l'avoir sauvée du désastre

d'un envahissement, et de tous les maux qu'il devait entraîner.

Depuis le déblocus de Dessalines, de 1805 à 1808, rien n'avait troublé notre établissement. Nos Espagnols, sauvés par nous, votaient chaque jour des remercîmens aux Français; le général les protégeait, même à ses dépens, et dans maints procès, il n'était pas rare de lui entendre dire : « Perdez votre cause, s'il le faut; ma politique le veut : je vous indemniserai » On cédait pour lui.

Droits, impositions dues ou courantes, furent en partie remises à ces Espagnols, et ce, pendant près de quatre années! Tous les moyens possibles avaient été mis en usage pour capter et gagner toute cette population. Soins inutiles!.... Peuple orgueilleux, ingrat, n'aimant que toi, devait-on croire à ta reconnaissance! Hélas! Ferrand y crut!.... Il oubliait que le sang des Maures coulait dans tes veines, et que le cœur de tes hommes ne pouvait contenir une parcelle de loyauté!.... Sans humanité pour les tiens, où en aurais-tu trouvé pour des Français, toujours trop bons, trop généreux? Dans tous les temps, encore même aujourd'hui, ta cruauté a-t-elle jamais balancé, et n'a-t-on pas vu amis, parens, sacrifiés à ta rage, lorsqu'elle était déchaînée.

Quel espoir pouvait donc avoir Ferrand?

Trop convaincu qu'il n'avait rien à craindre des Espagnols, le touchant, et vivant au milieu de sa garnison, il ne s'abusa pas toutefois sur les événemens à venir. Cette guerre en Europe allait le priver de secours bien nécessaires; et, dans un moment de noires pensées, il dit à M. Daubremont, chef d'escadron : « La levée de boucliers » de l'empereur Napoléon en Espagne nous tue » tous ici; pas un de nous n'en sortira vivant! » (Paroles entendues par moi). A partir de ce jour, un profond chagrin s'empara de sa personne : ce n'était plus le gai, l'aimable général, qui toujours plaisantait chacun; c'était l'homme absorbé, dévorant les nouvelles d'Europe, sur la guerre d'Espagne, dont le contre-coup lui devait être fatal! Pendant les années de tranquillité, des hommes sages, et connaissant à fond l'espèce espagnole, avaient cependant donné de bons avis au général sur sa trop grande générosité, qui dans un avenir quelconque devait lui être fatale. Cet avenir lui avait été mis sous les yeux, et lors de cette nouvelle calamiteuse, ces mêmes hommes avaient redoublé leurs avertissemens. Rien ne put le faire croire à l'ingratitude. Fatal aveuglement! facination des yeux d'un père sur son enfant! Tel fut ton sort, bon général, et lorsque trompé dans ta conviction, désabusé enfin, tu n'eus plus que le désespoir!

« Mais, général, lui disait-on, la population de
» Porto-Ricco, toute à Ferdinando VII°, s'est
» déclarée contre les Français; des agens vien-
» dront soulever celle de Santo-Domingo, au
» nom de ce même Ferdinando VII°. — Ils n'o-
» seront, ce serait vouloir armer Français contre
» Français; le traité de Bâle a fait Français tous
» ceux qui habitent l'ancienne partie espagnole,
» et ce que nous avons fait depuis quatre années,
» notre occupation n'a-t-elle pas confirmé le
» traité, parachevé l'œuvre. Nous n'avons à crain-
» dre ici que les Haïtiens, qui ne reviendront pas;
» mais quant aux Espagnols, ils seront calmes.
» Enfin, s'ils bougeaient, que pourraient-ils faire?
» Ce n'est pas ce qui nous touche qu'il faut crain-
» dre, mais ce qui est au loin, ce qui se passe en
» Europe; voilà ce qu'il faut considérer : là est
» le seul danger! Aussenac, aux frontières, main-
» tient les nègres français; tant qu'il sera là, je
« serai fort tranquille de ce côté. »

C'est au milieu de cette fausse sécurité, que l'homme, le général, le gouverneur enfin devait avoir, et que rien ne pouvait détruire, si ce n'était les faits même, qu'éclata la révolte des Espagnols des habitations!

Ferrand ne voulut pas encore y croire et dit : « Attendons. » Enfin, dans les derniers jours d'octobre, on lui rendit compte qu'un rassemble-

ment de naturels du pays, avec quelques habitans, s'était opéré du côté du Zeybo, à trente-cinq ou quarante lieues de Santo-Domingo. La population de la ville n'avait pas bougé : elle restait ce qu'elle était, hors un certain don Ramires, avocat, chef de la milice espagnole à cheval, qui révoquait toute nouvelle alarmante.

Français au Nouveau-Monde, comme dans l'ancien, c'est-à-dire légers, incrédules, et presque tous maintenus dans cette incrédulité par la conviction d'un chef sur lequel chacun avait les yeux, en qui on mettait toute confiance, on devint des seconds lui-même : on crut peu à la nouvelle, et, quant aux dangers qui pouvaient en résulter, on disait : « C'est une poignée d'égarés auxquels il faut aller faire entendre raison, etc., etc. »

Ferrand arrêta que, *lui*, *lui-même*, *les ferait rentrer dans le devoir*, *dans l'ordre; qu'il marcherait vers eux, et que cette promenade militaire calmerait toute idée de révolte*, *etc.*

A cette résolution, autorités civiles et militaires, désolées, se mirent positivement à ses pieds pour le détourner d'un semblable projet; lui représentant qu'un malheur pouvait arriver, qu'il ne devait pas courir une telle chance; que lui, père et chef de tous, créateur et conservateur de la colonie, devait s'abs-

tenir, car, sans lui, tout serait perdu, armée, colonie!

Toutes les prières furent inutiles, sa détermination était invariable, c'était un parti pris : rien ne put l'arrêter!.... Un instant, cependant, on crut qu'il allait céder, et il l'eut fait s'il avait eu là l'homme en lequel il avait toute confiance, car, il s'écria : « Ah! pourquoi n'ai-je pas deux Aussenac!... » Mais, revenant de suite, il termina en disant : « Allons, le vin est versé, il faut le boire! marchons!... »

La troupe était sous les armes, et jusque devant elle on l'avait supplié ; son commandement : *Aux armes! aux armes!* termina toute supplique, et l'on partit avec l'impétuosité du caractère national.

Ce fut effectivement un grand malheur pour tous, que l'absence du colonel Aussenac. Bon militaire, cette petite campagne était son affaire; il l'eut conduite avec succès, sans doute, tandis que le général, bien que très brave, se laissa abuser, tromper de la plus affreuse manière.

La colonne expéditionnaire était composée comme suit :

Départ du général Ferrand pour le Zeïbo, le 1er nov. 1808.

ÉTAT-MAJOR :	Ferrand, général..........................	1 hom.
	Officiers sup^rs et autres, le doct. Roullet..	6 —
Allier, chef de bataillon, commandant la troupe.	5e rég^t d'inf. légère, officiers compris..	200 —
	37e rég^t d'inf. de ligne, idem........	200 —
	89e rég^t d'inf. de ligne, idem........	200 —
	Lamarche, capit^ne des guides (12 hommes attachés au général)..................	13 —
	Total....................	620 hom

Un Français, ancien habitant de la partie espagnole, connaissant parfaitement le pays et ses gens, M. Batsalle, directeur des successions vacántes, se joignit au général pendant cette course; son frère l'accompagnait.

Ce fut aux sons d'une musique guerrière que cette colonne traversa l'Ozama, le 1er novembre 1808; elle jouait l'air : *On va lui percer le flanc.*

A ce moment, el senor Ramires accosta le général, le priant d'accepter sa coopération avec celle de ses hommes, cavaliers, tous dévoués à son bonheur, à sa conservation; désirant et voulant même saisir cette occasion de lui en donner des preuves, en se joignant à lui pour repousser des brigands, qui venaient provoquer une révolution, là où il avait établi l'ordre, la sécurité et mis en sûreté la vie de chacun.

Le général, tout à son idée première, éloignant le soupçon, à l'égard des citadins, persuadé de leur véritable attachement, se contenta de répondre : « Je n'ai pas appelé vos hommes de milice, parce qu'il ne faut pas, ici, mettre en face des frères, des habitans contre des habitans; d'ailleurs, acceptant votre offre, il est trop tard, puisque je suis en marche, et que vous, Ramires, n'êtes pas même prêt. C'est l'affaire de l'armée, senor; merci et adieu »

« Que cette considération ne vous fasse point

me refuser, général; vous n'avez pas de cavalerie, je vous rejoindrai et vous amènerai 200 chevaux.»

Prenant cette réponse pour une jactance espagnole, il lui dit en riant: « Eh bien! venez, vous serez le bien reçu. »

1re journée de marche.

Notre marche fut lente. On ne peut dans ce pays, où 32 degrés de chaleur tombent à plomb sur la tête des hommes armés, chargés de vivres, munitions, etc., etc., cheminer tout le jour; on est forcé de laisser passer le gros de cette chaleur. « D'ailleurs, disait le chef, toujours imbu de son idée, pourquoi se presser? nous avons le tems; la nouvelle de ma marche arrivera à ces égarés; elle fera dissiper leur rassemblement, que ma présence achèvera de dissoudre. » Il eût fallu courir tout au contraire; mais on ne court pas pendant trente-cinq lieues, peut-être plus, par les circuits d'un terrain sans route tracée, autre que des sentiers pompeusement qualifiés de *Camino Real!*.... Il fallait arriver au site de *Palo Inclinado*, lieu du rassemblement, et dans cette route on marchait souvent par *file*, rarement par deux. Nous étions au milieu de bois de hautes-futaies, fourrées aux pieds de halliers inextricables; lorsqu'on rencontrait de grandes savanes, on se reformait en colonne; qu'une fois traversées, il fallait rompre pour rentrer dans les bois. Dans cette partie, comme dans tout le pays, hors quel-

ques bourgs assez considérables, on ne rencontre pas, comme dans la partie française, de ces belles habitations, riches de plantations. La nature n'offre que l'image des forêts vierges du grand continent des Amériques; l'Espagnol n'a frappé de sa cognée que quelques espèces d'arbres, acajoux, bois jaune, gaïac, campêche, etc., etc., pour le commerce, en sorte que l'œil même a peine à découvrir la place où ces vieillards de la végétation ont été enlevés. Des bois, des savanes, voilà le pays.

Sur la lizière des savanes, on rencontre une baraque, un ajoupa, servant de poteau indicateur d'une propriété; là, l'Espagnol, libre ou esclave, gratte le sol à l'entour et plante quelques vivres de terre, patates, ignames, et les bois lui donnent sans culture des bananes, ce pain sur l'arbre!... Gardien de troupeaux, toute l'occupation de l'esclave consiste à marquer, estampiller au fer rouge les jeunes produits qui naissent pour son maître. Lorsqu'on veut vendre du bétail, on fait des battues, des traques pour amener les animaux dans des parcs, construits *ad hoc*: là, on choisit ceux à la marque du propriétaire, et le reste est rendu à la liberté jusqu'à nouvelle vente. Telle est la tâche de ces hommes; elle sert admirablement leur paresse naturelle; les jours, les nuits se passent pour eux à se balancer

dans un immense hamac, à fumer; enfin, à gratter une sorte de guitarre : c'est à peine s'ils descendent pour manger. Une corde fixée à la paroie de la muraille leur sert à donner l'impulsion à leur lit aérien. Sont-ils mariés, la femme fait tout! Eux, *chantent, fument et dorment!...*

J'en questionnais un, lui reprochant sa vie, qu'il pouvait employer à la culture. Voici sa réponse : « *Ah! senor, criansas, quita labranza !..* » (Ah! Monsieur, élever des bestiaux dispense de tout travail !...)

Blanc, jaune, cuivré ou noir, c'est un Espagnol fier de lui! Malheur à qui lui donne sa dénomination véritable, car alors la colère remplace son flegme, et noir comme l'ébène, il vous répond, en se frappant la poitrine avec un orgueil plus grand encore aux Indes-Occidentales qu'en Europe même : « *Yo, yo, soy blanco del la tierra !...* (Moi, moi, je suis blanc de cette terre !) parce qu'il sera né créole et non africain

Aux vivres de terre de cet être humain, il faut ajouter la tocinna et la cecinna, viandes de porc et de bœuf, découpées en lanières, séchées au soleil, roulées en pelottes comme des cordes, dont un mètre fait une bonne soupe. Enfin, pour complément de vie, *el tabaco*, le tabac!... Quelques hâtes ont cependant une maison et des écuries : maison de maître, mais sans rien, à peine

deux ou trois chaises ; des murs , du bois , de vrais parcs à chrétien. Cet aspect des deux parties de Saint-Domingue met à même de juger les deux nations : partie espagnole, sans presque d'habitations, nature sauvage, point de culture, paresse de l'homme; partie française, de belles et nombreuses habitations , nature travaillée , aidée, secondée par l'homme vivant en société et pour tous. Première, paresse; deuxième , activité.

Il ne fallait rien moins que des fanatiques venus d'Europe , de cette Espagne que Napoléon bouleversait dans son ambition pour soulever une population qui, jusqu'alors , avait été tranquille, vivant dans sa paresse! vie digne de remarque, et qui avait traversé toutes les phases de la révolution coloniale. Dans cette partie espagnole, le maître dormait en paix à côté de son esclave, tandis que dans la partie française l'esclave égorgait le maître!... A la vérité , depuis long-temps, ni vengeance, ni haine n'avaient été soulevées sur cette terre, où la servitude était moins inhumaine. Ces esclaves espagnols, qu'étaient-ils ? Des bergers sous des maîtres paresseux. Il existait entre eux cet accord parfait qu'amène *le far niente*. Tu ne fais rien, je n'en ferai pas plus; je vivrai!... Mais, une fois la haine soulevée, une fois qu'ils furent poussés à la vengeance d'un trône, que pas un d'eux n'avait vu, ni ne devait voir, la nature du

nègre surgit, et il devint aussi cruel, aussi barbare que celui de la partie française. Il n'eut plus qu'une idée fixe : Ferdinando VII° ou la mort!... Des agens européens vinrent soulever les propriétaires, et leurs esclaves les suivirent, en répétant : « Vengeance!... » Ils clamaient : *Muerto à los Franceses!...* » Eux! .. que nous avions sauvé du couteau des nègres haïtiens!... C'était au milieu de cette population qu'il fallait aller remettre l'ordre... Malgré la chaleur, on fit encore une bonne étape.

2me journée de marche.

A la seconde journée, rendus à un bivouac, nous vîmes arriver el signor Ramires, qui rejoignait le général, lui amenant, ainsi qu'il le lui avait promis, deux cents cavaliers miliciens. Il faut connaître ces cavaliers, véritables homme-cheval, ainsi que furent désignés par les Indiens, les premiers espagnols à cheval foulant leur sol!... Ils sont si bien à cheval, ils y sont si solides, que sans contredit ils ne font qu'un avec lui Armés d'une lance aigue, il n'est pas de Baskir qui puisse leur être comparé ; ils jouteraient contre tous les cosaques les plus habiles. C'est à la chasse qu'il faut admirer leur adroite vélocité!... A peine la bête atteinte du fer lancé au galop du cheval, l'homme est à terre sur sa proie! C'est ordinairement contre le cochon maron ou sauvage ; pour les bœufs, ils usent d'un autre moyen.

Ce n'est plus le lacet des Pampas : ici le cavalier prend le tems de galop du bœuf, tems où il tombe sur les pieds de devant, pour le saisir par la queue toujours en l'air; il l'élève alors avec force en tordant les dernières vertèbres; l'animal perd l'équilibre et s'abat sur le nez, puis lestement il passe en avant de la cuisse la queue maintenue à la main. Cette manœuvre fixe la bête assez de tems pour la daguer d'un stylet, en arrière des cornes, à la jonction de la tête à la colonne vertébrale. La mort est instantanée. Ces descriptions sont plus longues que l'action. Ce sont ces lanciers qui marchèrent avec nous.

Ce renfort de deux cents hommes satisfit le général; il voyait dans leur venue une preuve d'amour pour sa personne : son âme bonne, généreuse, pouvait-elle concevoir un soupçon!.... Devait-il douter de ceux qui venaient à lui? Et, cependant, c'est alors qu'ils l'entouraient d'hommages et d'assurances de dévoûment, que la trahison était dans leurs cœurs.

Route sans événement; de grandes fatigues seulement. 3me journée de marche.

La quatrième journée écoulée, la colonne expéditionnaire arriva sur une hâte, propriété du général Ferrand; elle s'y arrêta. Qui pouvait s'y opposer? Aucun ennemi n'avait paru ; aucun rapport d'habitant n'était arrivé, circonstance qui 4me journée de marche.

nous paraissait étrange, mais duquel le chef augurait bien. Confiant, plein de son idée première, il répétait : « Vous voyez, ma prise d'armes fera tout rentrer dans l'ordre ordinaire; arrivés au Zeibo, nous ne trouverons personne !. . » Sûr de lui, il n'envoya même pas une reconnaissance pour éclairer sa marche.

7me journée de marche.

La troupe, bien reposée pendant deux jours, rafraîchie par un punch froid que le général fit distribuer à la totalité de son monde, on continua la marche.

Vers midi, à la halte, un Espagnol, propriétaire blanc, Don Franco, ex-séminariste, qui avait quitté le froc, accourut au-devant du général pour lui donner des nouvelles sur le rassemblement des révoltés qu'il avait vu. « Mille à douze cents hommes d'infanterie, dit-il, et neuf cents de cavalerie, sont réunis au site Palo-Inclinado; auxquels il faut ajouter deux bataillons du régiment de ligne de Porto-Ricco. Votre troupe, général, n'est pas en proportion de cette force ! »

Ce rapport, le premier arrivé, devait faire ouvrir les yeux au général; mais sa conviction était telle, qu'il lui parut suspect : il le reçut mal, il venait d'un Espagnol quittant l'ennemi, et ne pouvait être fait que dans le dessein d'arrêter l'entreprise de pacification, etc., etc Cependant trois mille hommes attendaient notre expédition!

Ordre fut donné d'arrêter Franco, qui redoubla d'instances pour faire croire à la vérité de son rapport, offrant de marcher au lieu du rassemblement. On ne crut à rien ; seulement on lui accorda d'aller avec une reconnaissance qui fut enfin détachée, et confiée au capitaine Bocquet, vieux soldat de Saint-Domingue depuis 89, et qui ayant perdu un œil, avait le surnom de *el tuerto* (le borgne). « Puisqu'il le désire, » prenez ce jeune homme, lui dit le général, et » s'il nous a trompé, quant à la troupe de ligne, » venue de Porto-Ricco, je vous ordonne de le » faire fusiller sur-le-champ ; c'est un traître, » sans doute. »

On continua la marche, précédée, cette fois, d'une avant-garde à demi-lieue.

Pendant le trajet, Ramires confirma, s'il était possible, le général dans sa fâcheuse sécurité, et cela sans beaucoup de peine. « Il serait impos- » sible, disait-il, que Porto-Ricco détacha de » la troupe, dont l'île en révolution avait be- » soin ; que ce gouvernement n'avait rien à voir » dans celui de Santo-Domingo, etc. » Avocat, il persuada, qui ? ce bon général, tout disposé à croire ; et l'argument tant entortillé était faux. C'était justement parce qu'il y avait des Français dans la ci-devant partie espagnole qu'il fallait les en chasser au nom de

Ferdinando VII°; c'était faire la guerre aux troupes de Napoléon, et reconquérir cette terre, enlevée par un traité.

8me jour de marche.

Nous étions arrivés au huitième jour, ayant dépassé le Zeybo, grand bourg; pas un coup de de fusil n'avait été tiré : on marchait sur Palo-Inclinado.

Ramires, voyant approcher le moment de la jonction des deux partis, observa au général que les hommes que l'on allait combattre, peut-être, naturels comme ceux qu'il avait amenés, pouvaient, dans une mêlée de combat, ne pas être distingués d'avec les siens, et qu'il serait convenable d'éviter une pareille confusion. Cette observation, pleine de justesse, provoqua la colère du général, qui brusquement répondit : « Eh ! f......, Monsieur, voulez-vous que je » vous donne des uniformes, ici, au milieu » des bois ? » Avec ce flegme, cette prudence astucieuse de l'Espagnol, de l'avocat, Ramires laissa passer cette colère, et revint doucement à la charge : — « Pourquoi vous fâcher, gé- » néral? rien de plus simple que ma demande; » non, je ne vous demande pas des uniformes; » mais un signe distinctif. Nous sommes au » milieu des bois, qu'ils nous servent, et que » chacun de mes hommes place un rameau, une » feuillée à son chapeau, ce sera la marque d'al-

» liance. — Eh ! bien ! soit ; excusez ma vivacité, » bien pardonnable dans un pareil moment ; car, » vous le voyez, depuis hier, et plus nous avan- » çons, plus les difficultés semblent naître, se » multiplier ; et votre réclamation ne faisait qu'en » ajouter une nouvelle. »

On mit, en conséquence, à l'ordre, qu'en cas de bataille, tout Espagnol ayant une *branche de feuillage au chapeau* était des nôtres, et devait être épargné.

9me jour de marche.

Le neuvième jour, Bocquet rentra vers les quatre heures de l'après-midi, et fit son rapport :

« J'ai vu l'ennemi au site Palo-Inclinado ; sa » force, jugée d'après ses faisceaux formés sur » un front de bandière, m'a paru être de 2,300 » hommes, dont les trois quarts sont des natu- » rels, reconnaissables à leurs armes noires » bronzées. L'autre quart est de la troupe de » ligne. Placé sur un coteau, ses aîles sont gar- » nies de cavalerie, que les bois ne m'ont pas » permis de compter, ni même de bien voir. Ces » bois peuvent être tournés : ce sont deux gros » bouquets. En avant de la position, règne une » savane de huit à neuf cents mètres, joignant » les bois par lesquels on peut arriver à l'ennemi. » Il n'a que quelques petits postes en avant. J'ai » tout vu sans me découvrir. Franco a dit vrai, » et marche à l'avant-garde. Quatre lieues nous

» séparent de l'ennemi, qui, chose surprenante,
» paraît tout prêt à combattre, comme s'il nous
» avait vu. ».

Ce rapport était positif; il fallait plus qu'une grande prévention pour ne pas y croire, pour ne pas se rendre à l'évidence, et, par suite, devenir injuste, cruel, au point d'insulter un brave officier qui venait de faire son devoir; et cependant ce fut ce général si bon, si attaché à tous, qui mérita ces qualifications; oui! il fut injuste et cruel!.... « Vous avez mal vu, Monsieur, c'est impossible, il n'y a pas de troupe de ligne, mais des naturels seuls!...... » Plein d'honneur, de bravoure, ce bon capitaine saisit son pistolet pour se tuer!.... Il fut arrêté dans son mouvement, et répondit, pleurant de rage : « Marchons! général; vous joindrez l'ennemi, et devant lui nous saurons qui de nous deux sait le mieux voir!... »

Ferrand, depuis les nouvelles d'Europe, avait-il perdu son bon jugement? Tout le ferait croire : ses premières paroles à M. Daubremont; ce départ précipité, sans aucun indice sur les révoltés, que celui de leur soulèvement; cette marche lente, vraie promenade militaire; sa conduite envers un fidèle Espagnol, Franco (qui, en 1810, mourut officier dans nos rangs, en Portugal); enfin, cette réponse, démenti, au capitaine Boc-

quet, tout indiquait que l'homme n'était plus le même! Car après Aussenac, Bocquet était, sans contredit, l'officier qu'il considérait le plus.

Oui! déjà le désespoir était dans son âme!.... Il voyait sa conquête lui échapper, sa réputation perdue par une guerre civile à soutenir contre cette population, sur l'amour de laquelle il fallait se désabuser; tout réuni changeait l'individu, et le même général qui avait résolument bravé la mort devant Dessalines et ses milliers de nègres, frémissait devant un avenir qui offrait encore toutes les ressources qui nous mirent à même de résister encore huit mois. Ces mots : « Pas un de nous ne sortira vivant d'ici, » avaient tout dit! Ce ne pouvait être la lutte à soutenir contre des naturels, qui le démoralisait, lui, cet homme de grande résolution, c'était donc l'avenir!... Oui! cet avenir l'épouvantait, et sa conduite, après le combat, en donna la preuve, mieux que ne le feraient tous les raisonnemens.

La nuit s'écoula à parcourir les quatre lieues à faire, et à prendre toutes les mesures nécessaires; on fit toutes les dispositions de règle, pour être en état d'attaquer au point du jour, moment où, quittant les bois, nous devions entrer sur la savane. La veille du combat.

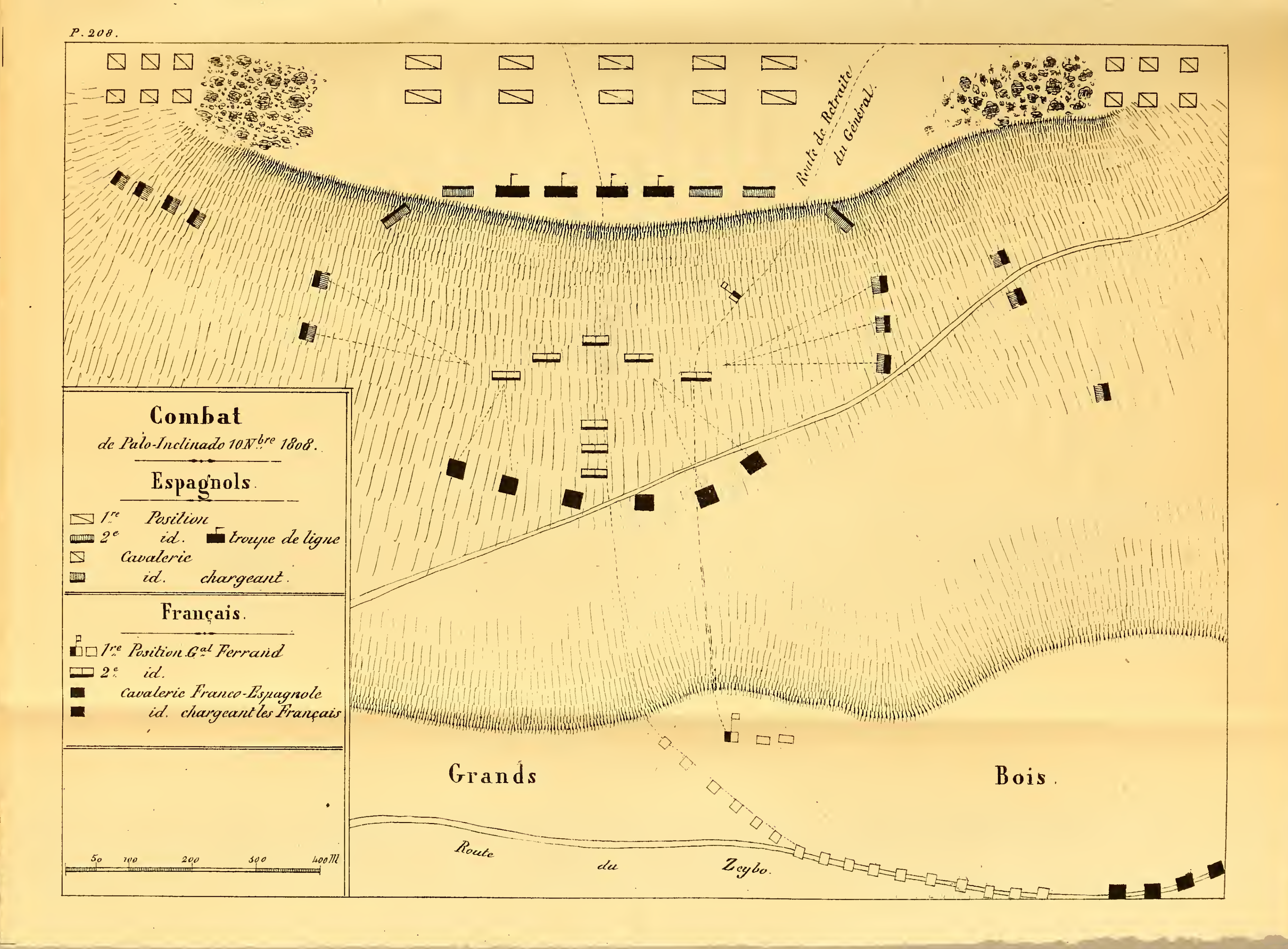
A cinq heures du matin, la colonne expéditionnaire déboucha des bois et aperçut l'ennemi Le 10me jour, combat de Palo-Inclinado.

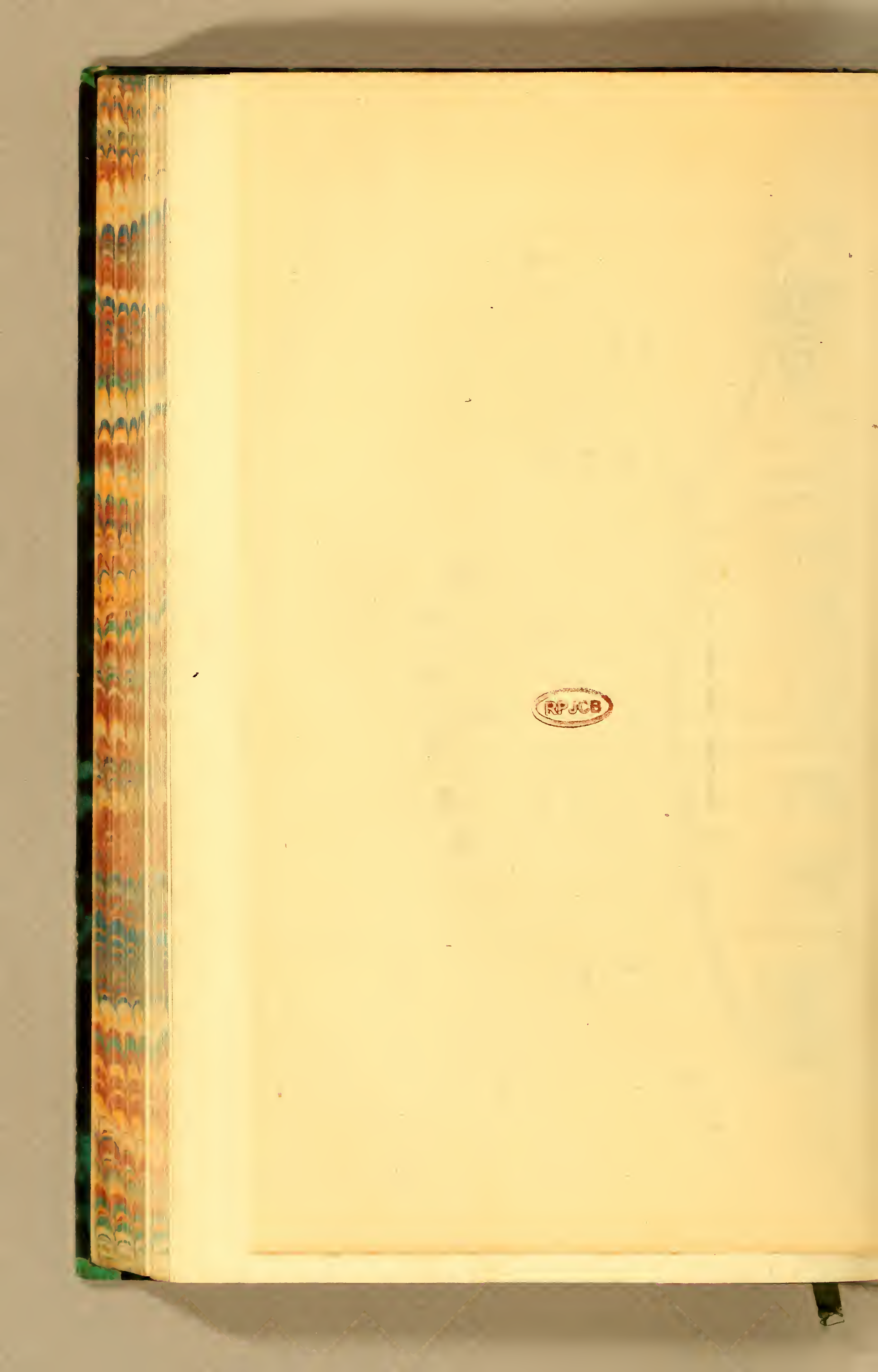
formé et attendant de pied ferme : sa troupe de ligne était au centre.

Il n'y avait plus à révoquer en doute le rapport du capitaine Bocquet; notre infériorité, qui, au moment de la rentrée de la reconnaissance, aurait pu légitimer une retraite, ne permettait plus un semblable mouvement, surtout devant un ennemi qui nous avait découvert et vu entrer dans la savane. Il venait de se former en bataille : d'ailleurs, que nous importait son nombre, nous ne considérions comme capables de nous résister que les bataillons de ligne, méprisant ces masses de naturels devant lesquels notre science militaire et notre bravoure devaient obtenir tout avantage. N'étions-nous plus Français!...

Dans la partie nous faisant face, sur un coteau en pente douce, à neuf cents mètres environ de nous, l'ennemi était en bataille, sa cavalerie aux aîles, sans artillerie, comme nous, les routes ne permettant pas d'en traîner.

Notre colonne d'attaque formée descendit dans la savane, marchant sans faire feu, bien que l'ennemi la couvrit de tous les siens; elle arriva à demi-portée : la première division commença alors le feu, qui fut si vif qu'une trouée se fit à l'instant dans la ligne de bataille; alors, *Allier*, chef de la troupe, commanda : « Déployez la


Combat
de Palo-Inclinado 10 N.bre 1808.
Espagnols.
1re Position
2e id. troupe de ligne
Cavalerie
id. chargeant.
Français.
1re Position Gal Ferrand
2e id.
Cavalerie Franco-Espagnole
id. chargeant les Français
50 100 200 300 400m
Route de Retraite du Général.
Grands Bois.
Route du Zeybo.


RPJCB

colonne! » Bocquet était à ses côtés, ayant, selon sa promesse, quitté son général. La colonne, sous la protection des feux de sa première division, se déployait, lorsque l'ennemi fit agir sa cavalerie, la lançant sur nos deux flancs; la nôtre (les 200 Espagnols à panache vert) se mit en mouvement, pour nous soutenir; sans nul doute, ayant deux de nos officiers à sa tête, elle devait repousser la cavalerie ennemie, lancée en fourageurs, qui, en somme, inquiétaient peu; une partie des naturels avaient déjà rompu, abandonné leur ligne de bataille. Ramires quitte Ferrand, se porte à ses gens, et un cri général : *à muerto!* retentit dans l'air; on charge, mais c'est sur notre infanterie, qui, alors, prise à dos, en flancs et recevant des feux de face, se trouva enveloppée des quatre côtés, sans pouvoir faire la moindre manœuvre pour échapper à une pareille trahison!...

Une fois ces deux cents cavaliers réunis aux leurs, on ne vit plus qu'une mêlée épouvantable, et nos pauvres six cents hommes n'eurent plus qu'à vendre chèrement leur vie!... C'en était fait, ils étaient massacrés, égorgés, et ces mots seuls : *à muerto! à muerto!* se mêlaient à ceux de nos malheureux officiers et soldats... Le capitaine Bocquet était tué; Allier fait prisonnier par grâce; un seul capitaine du 89e de ligne, Camboulies, sortit, par miracle, avec quelques

hommes, de ce champ de massacre, et se jeta dans les bois.

Quelle position que celle du général! Plus de soldats, quelques officiers avec sa garde à cheval, auprès de lui, c'était tout ce qui lui restait de sa belle troupe, partie aux sons de la musique guerrière!... Que l'on juge sa position, en face d'une semblable catastrophe! Trahi par ceux qui le touchaient chaque jour, par ceux qu'il croyait le plus attachés à sa personne, il ne fallait plus compter sur aucun secours de leur part. Toutes ses idées durent se porter vers l'avenir affreux qui se présentait, et dès ce moment, il se décida à ne pas survivre à sa défaite. Ce qui le prouve, c'est que du point qu'il occupait, au moment du commencement de l'action, il pouvait fuir par la route d'arrivée, et qu'il fit tout le contraire : à notre tête, il nous forme en un petit escadron, et s'élance au milieu du carnage avec un courageux désespoir. L'audace de ce peloton de cavaliers, sa bravoure, fait tout céder à son élan; il traverse la vallée, culbute, écrase l'ennemi, et va ressortir en arrière de sa première position. On ne perdit qu'un officier, le colonel Panis, tombé de cheval, et M. Batzalle aîné, avec le docteur Roullet, qui furent tués.

Arrivé sur le coteau, qu'allions nous devenir?

De quel côté faire flèche! Un sentier se présente, on le suit; bien montés, le galop de nos chevaux nous éloigne promptement de ce lieu témoin de la plus lâche trahison et de l'extermination des nôtres. L'ennemi, tout occupé, soit à tuer, soit à dépouiller les victimes, n'envoya que quelques cavaliers à notre poursuite.

Lanciers comme les nôtres, ils avaient la *branche de feuillage au chapeau.* C'était le signe de ralliement. Don Ramires avait abandonné, trahi Ferrand!

Ainsi se termina cette expédition, commencée si gaiement : ce fut un grand deuil pour les survivans.

Ferrand, en s'exposant, avait oublié que tant qu'un chef n'est pas mort, une cause n'est pas perdue; qu'il se doit à ceux qui lui restent, et que leur vie est entre ses mains; car, lui mort, son armée n'est plus qu'un vaisseau sans pilote. Un général qui expose ses jours commet la plus grande faute; c'est là l'oubli de toute règle militaire.

« Ce n'est jamais que par vanité, ou par légè-
» reté puérile, ou par ignorance, ou par mépris
» de l'ennemi, que l'on tombe dans une pareille
» faute, et si la mort d'un général en chef en est
» la conséquence, les suites en sont toujours fu-
» nestes. » (POLYBE.)

Qu'a fait l'empereur Napoléon après ses désastres? Devint-il voltigeur ou grenadier? Il était la clef de la voûte. Les imbéciles qui disaient alors, et qui l'ont écrit depuis, qu'il désertait son armée, n'avaient aucune notion du devoir d'un chef comme lui. Non, il ne désertait pas, ignorans! il courait aux ressources.

Ce dernier acte de vigueur, auquel Ferrand survécut momentanément, ne lui laissa aucune réflexion, ainsi qu'on le verra. Que n'avait-il les paroles de Polybe en tête!

Nous continuâmes donc à fuir de toute la vigueur de nos chevaux. Fort heureusement pour nous, les sentiers au milieu de ces bois ne permirent pas à l'ennemi de nous déborder. Il n'atteignit que quelques guides à la gauche, c'est-à-dire à la queue, bien que ceux-ci le tinssent éloigné et à distance par le feu de leurs carabines. Deux cependant furent tués en protégeant notre fuite, leurs chevaux ne pouvant plus aller.

Le ravin.

Enfin, après plus de deux lieues de course au clocher, un ravin large et profond, une espèce de crevasse formée par les eaux pluviales, se présenta, nous barrant la direction que nous suivions; alors il n'y avait même plus de sentier tracé. L'animation de nos excellens chevaux, et plus encore le désir bien naturel d'échapper à l'ennemi, ne nous permirent pas de chercher un

autre passage. Il fut franchi, au risque de nous tuer. Là, à notre grande surprise, l'ennemi cessa de nous poursuivre; car ces parfaits cavaliers devaient franchir le même obstacle que nous. Un chef de bataillon, Desille, était tombé au fond du ravin avec la selle de son cheval, dont les sangles s'étaient rompues sous l'effort du saut; l'acharnement de ces Espagnols était tel, que, malgré le feu de nos guides, ils mirent pied à terre et le tuèrent à coups de lances : quatre furent tués, de leur côté, sur son corps; il était vengé! Son cheval nu sauta avec les nôtres.

Où étions-nous? Qu'allions-nous devenir?..... Pas un naturel avec nous! Comment regagner la route du Zeybo sans un guide du pays? Nous avions suivi une direction toute opposée. Qui nous assurait même que nous fussions dans celle de Santo-Domingo? Fort heureusement, nous avions appuyé à droite, en arrière de la ligne ennemie, et de ce côté devait être la ville.

Dans cette course au galop, véritable course au clocher, ainsi que je l'ai dit, avec armes et bagages, une fois le ravin franchi, nous pûmes nous reposer un instant, respirer une minute; surtout en voyant les Espagnols abandonner la place du saut, sans doute pour aller chercher un passage plus facile.

On plaça deux vedettes, chargées de veiller le long du ravin aussi loin que possible.

Pendant la fuite, le général Ferrand n'avait pas prononcé une parole. Ayant mis pied à terre, il dit : « Messieurs, il faut nous tirer d'ici ; chargez vos pistolets, s'ils ne le sont déjà. Que l'on me donne deux cartouches pour les miens. » Il les charge, et ordonne à Lamarche de faire placer la selle de son cheval sur le sien : « Cervo est fourbu, il ne peut aller plus loin. » L'ordre fut exécuté de suite.

Ces dernières paroles prononcées, il s'isole, en s'éloignant dans le fourré du bois ; on ne le suit pas, présumant quelque besoin. Mornes, démoralisés, on l'eût été à moins après pareille journée, notre silence était celui de la stupéfaction. Nul de nous n'osait émettre ses craintes. Quelle perspective! Pas de vivres! Fuir et fuir sans cesse, pour finir par être assassiné, ou mourir de faim dans ces bois. Notre courage, si nous en avions encore, hélas! était bien abattu ; ce n'était plus que celui du désespoir. Cependant, nous nous préparâmes à vendre encore chèrement notre vie.

Tout-à-coup, au milieu de ces bois majestueux et de leur imposant silence, nos douloureuses réflexions sont interrompues. Un coup de feu frappe nos oreilles : on remonte précipitamment

à cheval, présumant qu'une vedette a vu les Espagnols arriver, qu'ils ont tourné l'obstacle que la crainte nous a fait franchir, et qu'ils n'ont osé surmonter.. .. « A cheval! à cheval! Voici l'ennemi. Où est le général? Général! général!..... » L'écho seul répond. « Il a pris par ici, de ce côté », dit l'un de nous. On remet pied à terre, on se dirige; chacun pénètre assez loin dans le fourré. Des cris : « Le voici! le voici! » nous rassurent; on accourt vers le point d'où ils partaient, et nous trouvons un des nôtres à genoux, pleurant sur le corps de Ferrand.

Mort du général Ferrand.

Il venait de se faire sauter la cervelle...... Il s'était suicidé!... La moitié de sa belle tête chauve était emportée. Que faire? Nos pleurs, notre désespoir, ne pouvaient le rendre à la vie. Alexis, mulâtre, trompette de ses guides, voulait sauver son corps, en le plaçant sur son cheval; mais ce corps était celui d'un homme de grande taille (cinq pieds huit pouces). Si cela n'était impossible, du moins était-ce fort difficile dans notre position, si loin de la ville, où Dieu seul savait si nous rentrerions! On lui ôta son dolman d'uniforme, on recueillit religieusement une tresse des cheveux de sa femme et de ses filles, et n'ayant ni les moyens, ni le temps de lui creuser une fosse, on l'ensevelit sous un tas de branches d'arbres.... Il était temps! car les dernières

coupées furent jetées sur lui aux cris des Espagnols, qui avaient enfin trouvé un passage.

On s'élança à cheval, et la course de fuite recommença. A peine si nous nous étions reposés une heure.

Combien restions-nous de cette expédition? Treize hommes!... Deux officiers, M. Batsalle; dix guides!... Nombre néfaste, diront quelques fatalistes.

Ainsi Ferrand termina sa vie, si belle d'abord par tout ce qu'il avait entrepris. Bon administrateur, mais faible stratégien, il nous quittait sans avoir témoigné le moindre regret : le désespoir l'avait absorbé!... Pas un mot, pas d'autres paroles que les dernières que j'ai citées; il n'en eût pas moins tous nos regrets. Aveuglé par une fausse sécurité, par cet amour qu'il avait voué à ces Espagnols, quelle en fut la récompense? l'ingratitude! la trahison! La trahison envers lui, lui qui avait été le père de toute cette population!

Fuite à travers bois.

Bien montés, munis de bonnes armes, la giberne garnie de cartouches, il ne nous restait plus qu'à fuir et à nous défendre; mais sans vivres au milieu des bois, et ne sachant de quel côté diriger notre marche, la position était de nature à nous démoraliser. Heureusement, l'un de nous se rappela avoir mis dans son porte-

manteau une boussole, qui nous fut fort utile; elle fut notre sauveur au centre de cette *mer d'arbres*, et nous permettait de reconnaître la côte, où un navire de passage pouvait nous ramener à Santo-Domingo.

Prenant donc la direction donnée, nous continuâmes à fuir devant ces Espagnols, qui, comme nous, sans vivres, devaient cesser une poursuite fatigante et sans profit. Elle n'en eût pas moins lieu, tant ces hommes étaient acharnés après nous, et ce fut, on peut le dire, un combat incessant; car malgré la célérité de notre fuite, on sait quelles aîles donnent la crainte, ces maudits hommes nous dépistaient toujours, grâce à leurs chiens, dont plus d'un fut tué par nos balles, de préférence à leurs maîtres. Notre avantage était marqué : des armes à feu contre des lances; elles nous furent bien secourables : gardant souvent la lisière d'un bois, au-delà d'une savane traversée au galop, moitié de nous faisait feu, tandis que l'autre faisait trouée dans les *halliers ;* notre fuite faisait route à nos ennemis, car alors nous ne trouvions plus de sentiers frayés, dans cette partie inhabitée, qui se trouve à plus de quinze lieues de Higuey, ou *Alta-Gracia.* Ce gros bourg ne pouvait être notre refuge, ç'eût été se jeter au milieu de l'ennemi; d'ailleurs, placé à notre gauche par la direction que nous avions

prise, nous n'aurions pu y arriver. Nous parvînmes enfin à la rivière *Romané*. Depuis cinq jours, traqués sans cesse, hélas! c'étaient de longs jours! N'ayant perdu personne, nous vîmes la rage de nos poursuivans se ralentir et leur nombre diminuer; fatigués, affamés, sans doute, car pas plus que nous ils ne trouvaient des vivres. Ils renoncèrent à nous atteindre, et nous en fûmes enfin débarrassés.

Exténués de fatigue, ne vivant que d'oranges sauvages, amères; de quelques fruits des bois, cocos ou autres, fort rares, nous étions dans un état pitoyable : nos habits déchirés, ne pouvant changer de linge, sous cette chaleur coloniale, c'était un nouveau supplice ajouté à tous les autres.

Le cheval du général, celui du commandant Desille furent une ressource. Mais, comment? leurs chairs, découpées et pendues à nos selles, se séchaient au soleil, se cuisaient, pour ainsi dire, et nous les mangions ainsi! Faire du feu la nuit, seul instant de repos, c'eût été nous découvrir, et le jour c'était impossible : il fallait fuir et se défendre. Autant l'homme, après une longue traversée, aspire à découvrir la terre, autant, et plus peut-être, avions-nous hâte d'arriver à la mer. Enfin, elle nous apparut : nous en touchâmes le bord; mais là, comme

dans les bois, pas de chemin : des rocs rongés par les eaux, aiguisés par les vagues, ayant, à juste titre, reçu le nom de *Côte-de-Fer* : c'est la ceinture de Saint-Domingue. Que d'obstacles encore à surmonter ! Cependant le courage ne nous abandonnait pas. Les passages les plus dangereux, les plus difficiles, étaient ceux des rivières débouchant dans la mer. Quatre étaient à traverser : 1° la *Romané*, forte et rapide; 2° le *Cucumaya;* 3° le *Soco*, et 4° le *Macoris*, qu'il fallait remonter pour trouver des gués ou passages faciles. Que de peines dans ces marécages inconnus ! dans ces bois aussi anciens que le Monde ! Hélas ! chaque pas augmentait nos embarras, et ils étaient d'autant plus pénibles que nos forces physiques diminuaient. Echappés au danger des hommes, nous étions retombés dans ceux de la nature !... A chaque moment, nous perdions des chevaux, tombés dans des fondrières, d'où avec peine nous tirions nos corps ! Nous ne conservâmes que deux chevaux, moins épuisés que nous : leur nourriture était facile sur la terre.

Cette course diabolique se termina, nous étions arrivés sur la rive gauche de l'Ozama ! C'était le vingt-quatrième jour depuis que nous l'avions traversé si gaiement, aux sons de cet air, si peu vrai depuis : *On va lui percer le flanc.*

La nuit étant arrivée, nous n'osions remonter au passage du bac, dans la crainte qu'il ne fût occupé par l'ennemi, nous n'osions même faire des signaux, soit feu, soit coup de fusil, ou plutôt de carabine; un de nos guides, trouvant un reste de force, se dévoua et traversa la rivière à la nage!... Une embarcation vint enfin recueillir les restes de la colonne expéditionnaire!.... Nous étions sauvés et au milieu des nôtres. Ce retour miraculeux donna la première nouvelle de notre catastrophe, que les Espagnols même n'avaient pas encore publiée : aveuglés par leur victoire, ils étaient à se disputer le commandement.

Qui pourra cependant jamais concevoir qu'un chef, un général soit resté vingt-quatre jours sans s'enquérir d'une force lancée à l'extérieur et surtout allant à l'ennemi! Eh bien! c'est ce que fit M. X., il resta dans une inaction complète : pas un homme ne fut envoyé hors de la ville!...

Ce général X., auquel la hiérarchie dévoluait le commandement, se hâta, à notre arrivée, de déclarer la place en état de siége!... Dérision!... C'était inutile, car l'ennemi n'était pas même sous les murs!... On verra ce qu'était ce chef : son apathie le fait juger d'avance.

Deux jours après notre rentrée, un sergent du 89ᵉ de ligne reparut aussi; il donna des nou-

velles de son capitaine, Camboulies, échappé au carnage avec vingt soldats.

Courant à travers bois, ne sachant quelle direction prendre, le capitaine avait eu la chance de rencontrer un Espagnol nègre, qui, soit crainte, soit appât d'un gain, se chargea de le conduire à la ville. Il lui fut promis 100 piastres : c'était pour ce nègre une véritable fortune. Mais chez lui, comme chez tous les autres, cette haine jurée entre les mains de prêtres fanatiques, domina encore l'intérêt.

« Pendant deux jours, dit le sergent, ce nègre nous conduisit dans les bois; le troisième, je crus reconnaître un endroit que nous avions déjà vu, particulièrement un grand arbre très-remarquable ; l'idée me vint d'y tracer une large entaille avec mon sabre : ce que je fis sans être vu. On continua la route, mais le soir arrivant, je reconnus encore la place et mon arbre !.. Sans aucun doute nous étions trahis, et notre route était factice. Je le dis à mon capitaine, qui, se fiant dans l'intérêt que ce nègre devait avoir à nous bien conduire, ne voulut pas me croire. Cependant il fut interrogé, et avoua que c'était vrai, mais qu'il n'avait agi ainsi que pour éviter les Espagnols qui se portaient sur la route de la ville. Convaincu de sa trahison, je quittai mes camarades, déclarant à mon chef que je préférais

mourir de faim dans les bois, plutôt que d'être égorgé; me voici, où sont le capitaine et ses soldats ?... » Hélas! jamais Camboulies ne reparut!... Un mois après, nous apprîmes qu'un officier et dix-neuf soldats, surpris dans le sommeil, avaient été assassinés, sans aucune miséricorde!...

Le colonel Panis, tombé de cheval, prisonnier, était au pouvoir de Ramires, qui le renvoya au bout de deux mois; Allier, le commandant, également prisonnier, avait le même espoir : retenu sur un hâte, dans le haut de l'Ozama, à San-Lorenzo-de-las-Minas, on avait de ses nouvelles. Elles cessèrent : il avait été tué! assasiné! après un mois de prison!.....

Si l'on n'avait dans l'histoire des exemples de la rage qui anime le cœur des hommes, lors des révolutions ou guerres civiles, on en trouverait un dans ce qui suit. Ferrand, ce père des Espagnols, cet homme qui les avait comblés de bienfaits, et bien plus, qui leur avait presque donné une seconde vie; Ferrand, dont le corps avait été caché par nous, fut découvert dans les bois; au lieu de lui donner une sépulture que tout homme doit à son semblable, ils le mutilèrent, et ces monstres séparèrent sa belle tête du tronc pour la porter à l'île de Porto-Ricco, où elle fut exposée au bout d'une lance sur la place publique de la ville!. ..

Ces Espagnols du XVIII[e] siècle, car ceux venus au secours des naturels, et ceux qui les commandaient, étaient des blancs, des Européens, ne furent-ils pas aussi barbares que les anciens auxquels les Grecs donnaient ce nom?.... Artaxerès, après la bataille de Cunaxa, fait trancher la tête à son propre frère, tué sur le champ de bataille, et la fait exposer en place publique!.... Il y a loin de ce tems au nôtre, et cependant, depuis, le sang des hommes du désert n'a pas changé; on le voit, de nos jours la même cruauté s'est renouvelée, le même acte de barbarie a été éclairé par le soleil!... Oui, le sang maure coule dans les veines de cette nation chez laquelle, soit en Europe, soit aux Indes occidentales, l'homme ne sait que tuer!... Du sang, toujours du sang!... Que voit-on? cruauté, barbarie! Ah! ce sont les vrais descendans des Bedoins africains. En Espagne, la loi du talion était et sera toujours le seul point sur lequel on s'entende, et certes, il n'y a pas besoin pour cela d'un grand effort d'intelligence, car cette nation barbare est ce qu'il y a de plus rudimentaire dans l'humanité; elle préexiste à l'état social, et ce n'est que par abus qu'elle lui survit. Les Espagnols

Je me suis permis de dire que Ferrand était faible stratégien; ce qui suit pourra en fairer juger: Opinion sur le général Ferrand.

1° Parce qu'il ne devait jamais, lui, de sa per-

sonne, sortir de sa place pour aller chercher un ennemi à quarante-cinq lieues; faute immense, et que malheureusement on voit se renouveler tous les jours par des officiers pleins d'ardeur, d'ambition; qui, non contens d'avoir ville, camp, ou poste même, à garder, manquent à leur devoir en allant chercher un ennemi qu'ils doivent, dans tout état de chose, attendre de pied ferme. C'était ce que devait faire le général.

2° La faute commise, il devait écouter, croire les rapports, et même avant tout les conseils d'hommes sages, fidèles; témoin le sieur Franco, qui prit du service avec nous.

3° Une fois en route, il fallait marcher militairement, avoir des éclaireurs, faire des reconnaissances, hâter sa marche, ce qui n'eut lieu qu'à la dernière journée, et surtout ne pas fermer l'oreille au récit d'un brave officier, au point d'aller se jeter au milieu d'un ennemi cinq fois plus nombreux que lui (3,300 hommes contre 620).

4° Parce qu'au récit du sieur Franco, il devait battre en retraite pour attirer l'ennemi sur ses ressources, et s'il eut fallu combattre, choisir son terrain, à portée de secours efficaces.

5° Parce qu'il aurait dû, en homme habile, ouvrir les yeux sur la conduite de l'astucieux Ramires, âme de toute l'affaire, et qui par des

émissaires connaissant bien les localités, avertissait l'ennemi de tous nos mouvemens. C'était évident, car autrement la reconnaissance de Bocquet ne l'eût pas trouvé préparé à combattre dans une position vers laquelle on nous poussait, et la trahison de Ramires devenait patente par ce signe distinctif donné à ses hommes et retrouvé chez l'ennemi.

6° Puisque son amour-propre l'avait engagé à payer de sa personne, il fallait hâter, précipiter, autant que possible, la course à fournir, et ne pas se promener militairement. Il eût alors, sinon réussi, du moins évité un désastre. Sa présence, avec une force respectable, pouvait peut-être tout calmer; Ramires était en retard, la troupe de ligne n'était pas arrivée de Higuey.

Cette célérité pouvait réparer, si c'était réparable, la plus grande des fautes, la plus immense! quitter sa place pour aller à quarante-cinq lieues chercher un ennemi!.... Tel ne le voulut pas le sort; il châtia rudement ce cher général, qui, reconnaissant sa faute, se laissa aller au désespoir et mit fin à ses jours.

Avec la troupe de ligne de Porto-Ricco, une espèce d'armée tenta de s'organiser, du moins des masses furent réunies et armées. Un riche habitant, don Sanchez, s'institua général en chef. Ramires, ayant la même prétention, dut, après

Organisation de l'armée espagnole.

15

discussion, se contenter du second rang. Il fallait du tems à ces hommes, neufs au métier des armes, pour former un corps d'armée, ce qui retarda l'approche de cette masse de Santo-Domingo, et lorsqu'elle se crut en mesure de se présenter, par ce qu'elle fit nous fûmes à même de juger combien la fatalité avait pesé sur le général Ferrand! On le verra, dans aucune attaque dirigée sur l'ennemi, il ne fut possible de joindre ses hommes. A la place du général auquel, en l'absence du titulaire, était échu le commandement, nul doute que le brave Ferrand, aussitôt la nouvelle d'un tel désastre (il ne l'eût pas même attendue), n'eût mis en marche des forces suffisantes pour voler au secours des vaincus, de manière à ne pas donner le tems à l'ennemi de se reconnaître, de s'organiser, tandis que ce général X... s'enferma dans ses murs...

Cette déplorable affaire vint rompre tout le bonheur dont nous jouissions depuis les derniers événemens; il fallut renoncer à toute félicité et penser à un retour en France, de laquelle, certes, nos idées étaient fort éloignées; car pas un de nous, qui ne fut attaché à ce sol qui le portait, comme s'il eût été le sien propre. Cette terre était à nous; elle avait reçu le baptême de notre sang!....

Quel était le général X ..?

Le général X..... était arrivé à Saint-Domingue, après le général Leclerc, avec l'emploi d'inspecteur général des hôpitaux, mission toute administrative, dénotant bien ses capacités militaires. Il remplissait donc ces fonctions au moment de l'arrivée du général Ferrand à Santo-Domingo. Il resta, bien qu'inutile, et son incapacité y fut souvent mise à jour. Non une fois, mais dix, j'ai entendu Ferrand dire, même en pleine table (1), tant cet homme lui déplaisait: « Je ne conçois pas comment il reste ici à manger la solde de l'état sans y rien faire? A sa place, je demanderais mon rappel; il n'y a plus d'hôpitaux à inspecter, et tant que je commanderai l'armée, je ne lui confierai pas quatre hommes et un caporal!... » Le général de brigade X...

C'était son cauchemar, et chaque fois qu'il le voyait, il répétait à peu près la même chose sur son compte. Si encore le physique eût racheté les qualités qui lui manquaient? Mais non! Petit de taille, âgé, poudré et coiffé à l'oiseau; maigre, avec une de ces figures d'enfant de vieux! vêtu

(1) Ce mot me rappelle ce qui arriva, lors d'un dîner, pendant lequel j'avais l'honneur d'être placé auprès du général Ferrand. Debout, servant le potage (les maîtres de maison servaient dans ce tems), je m'aperçus qu'une salière était renversée devant lui; dans la crainte que le général ne s'appliqua le sot dit-on, *signe de mort*, je me hâtai de pousser son couvert dessus; mais au rechange d'assiette, il découvrit la salière et dit: « Ah! ah! Messieurs, si j'étais superstitieux, ma mort serait proche! » Deux mois plus tard, il n'était plus. Tel est le fait passé devant moi,

ridiculement d'un dolman vert pomme, galonné d'or; culotte courte, en casimir jaune serin; bas blancs, souliers avec guêtres noires à mi-jambes! Tel était l'homme à l'œil; c'est à ne pas le croire! Il fallait le voir perché sur un grand cheval anglais, frappant de ses éperons les panneaux de la selle!... Jamais caricature pareille n'existera qu'en carnaval.

Pendant toute la durée de son commandement, on put l'admirer avec une variante. Après la mort de Ferrand, il en acheta le chapeau, également hors de proportion avec sa taille; et comme ce chapeau était ferré d'or, on ne put, ou il ne voulut pas le réduire; il le réservait pour la grande tenue.

Ces ridicules n'eussent été que peu de chose, si, sous la friperie, il y avait eu de l'homme; malheureusement il manquait tout à fait. Un mauvais jeu de mot acheva de le ridiculiser; enchanté de sa petite tenue, il demanda un jour à Bardin, ex-aide-de-camp du général mort : « Comment me trouvez-vous? » Mais, général, le vert et le jaune sont d'agréables couleurs; toutefois, avec ce mélange, on ressemble beaucoup à une omelette aux fines herbes. » C'était la véritable peinture. Rien donc sur lui, rien en lui, et pour compléter l'individu, un entêtement extrême, défaut des pauvres d'esprit. Hélas! c'é-

tait un hommelette. On voit dans quelles mains nous étions tombés. Heureusement que de bons colonels étaient là.

La ville de Santo-Domingo, déclarée en état de siége par la judiciaire de M. le général, il se hâta de faire rentrer tous nos détachemens qui gardaient les frontières de la partie française; utiles cependant sous un second rapport, puisqu'ils maintenaient la population espagnole, qui, de ce côté, n'avait pas encore trempé dans la révolte: leur départ décida le mouvement général. Ces détachemens, rentrés avec le colonel Aussenac, les portes de la ville furent fermées et gardées comme si l'ennemi eût été là. Le service de siége commença. Ce fut en vain que l'on insista pour envoyer un secours sur la route du Zeibo, secours qui aurait pu sauver quelques hommes! L'effroi s'était emparé du général; il se voyait le couteau sur la gorge! et à toutes les observations, il n'avait que cette réponse : « J'ai déclaré la ville en état de siége, on ne doit pas sortir. »

Siége et blocus de Sto-Domingo, le 26 novembre 1808.

Cependant c'était, ou jamais, le seul moment propice pour aller chercher des bestiaux, qui eussent été d'une grande ressource; en salant la viande, on eût allongé les trois mois de vivres en magasin. Cette occasion fut perdue!...

Les Anglais, instruits de la mort du général Ferrand, vinrent bloquer le port. Leur division

Arrivée d'une division anglaise.

se composait d'un vaisseau de 74, le *Polyphemus*, commodor Cumby, de deux frégates et quelques canonnières; elle forma trois lignes, en sorte qu'un bâton flottant ne serait pas entré dans la rivière sans être vu. Pour toute marine, nous n'avions qu'une goëlette, commandée par M. Brouard ; elle était en course au moment de l'arrivée des Anglais

La garnison, affaiblie de six cents bons soldats, de partie de la milice à cheval, enlevée par Ramires; de celle à pied, qui avait abandonné la ville un à un, pendant l'absence du général, ne se composait plus que de 1,200 hommes de troupe.

La compagnie administrative.

L'ancienne compagnie administrative, reformée des corps administratif et judiciaire, et dans laquelle on admit tout jeune homme, bourgeois, négociant, fut mise sous les ordres de M. Goguet, inspecteur aux revues. Forte de 200 hommes, elle rendit de bons services. Ces employés, ces jeunes gens pleins d'ardeur, de courage, bien disciplinés, valaient la troupe de ligne; ils avaient un uniforme de voltigeurs. Avec 259 gardes nationaux, cela faisait un total de 1,600 hommes portant le fusil. (Voir la note cinquième.)

1re sortie de la place.

Toutes ressources nous étant ravies par mer, il fallait ne pas négliger celles que nous pouvions nous procurer par terre. Sous prétexte d'une ma-

raude à faire, on obtint enfin de passer sur la rive gauche de l'Ozama, occupée en partie par l'ennemi; il fallait le déloger d'abord : le projet était d'établir une redoute sur cette rive, mais l'autorisation ne fut pas encore accordée. On fit une bonne prise en bœufs, tout en chassant devant soi un ennemi si vain de sa cruelle victoire.

N'admirera-t-on pas ici toute la force de la hiérarchie militaire! Ce général, nul sous tous les rapports, était cependant consulté pour chaque opération; dix fois pour une on aurait dû le mettre de côté. Non, c'était le chef, c'était l'habit de général, c'était un drapeau, qu'importait le bâton auquel il était cloué. On n'avait pas encore assez éprouvé de contrariétés pour lui forcer la main; le moment arriva. Du reste, bien que pendant ce long blocus tout ait été fait souvent malgré lui, rien ne fut fait sans son ordre, arraché véritablement.

Quelle était à ce moment la position de la colonie de Santo-Domingo ?...

A dix-huit cents lieues de la France et de tout secours; Position de la colonie.

Deux ennemis en face: les Anglais sur mer, les Espagnols sur terre;

Une ville mal fortifiée ne pouvant résister à un siége régulier;

Trois mois de vivres!

Seize cents hommes de garnison.

Enfin, un général (de nom) incapable de commander! Heureusement, nous avions de bons et solides colonels. Ils furent bien remarquables!

Il fallut beaucoup de courage pour suppléer à tout ce qui manquait.

Ces Espagnols, assassins de Palo-Inclinado, ne nous effrayaient pas : le passage de l'Ozama sous leur feu et la sortie sur la rive gauche avaient fait juger de leur véritable valeur! Nous connaissions leur *couardise;* ce qui était à craindre, c'était la famine! qui devait arriver à la longue.

Chaque jour, attendu notre inaction, notre timide ennemi faisait un pas vers la place, sans aucune opposition, et l'on se laissait envelopper de forces, qui fort heureusement se contentaient de bloquer, sans attaquer. L'incurie du chef les laissa s'organiser, et trois mois s'écoulèrent sans qu'une seule sortie vînt les troubler; en sorte que l'on aurait pu faire la question : «Qui donc bloque Santo-Domingo? Hommes ou singes?»

Cet ennemi, très prudent, n'avait pas tiré un seul coup de fusil; il construisait au loin des ouvrages de campagne, formait des camps à deux lieues de la place. Voici dans quelles prévisions il en agissait ainsi : Sanchez, général en chef, malgré Ramires, se flattait, dans son orgueil, qu'avec une armée, quelle armée! la place lui

ouvrirait ses portes en se présentant, et qu'il en prendrait paisiblement possession, en vainqueur. Il n'ignorait pas le contenu de nos magasins, et, véritable Espagnol, il disait : *Patienca todo se componera como el tiempo!* Dans cet espoir, il n'avait point communiqué avec l'amiral anglais, qui, de son côté, ne doutait pas qu'un jour ou l'autre, le moment arriverait où, comme on dit, la *poire mûre*, il pourrait la cueillir, sans même brûler une amorce.

La conduite de notre chef avait laissé deviner ses intentions : consommer ses trois mois de vivres et capituler. Il en restait alors à peine pour huit jours.

Cette apathie des Espagnols, qui se tenaient sans communication avec le commodore anglais Cumby, fit craindre à ce dernier un arrangement de notre part avec eux; résolution qui eût réservé aux Français un point sur lequel tôt ou tard on pourrait diriger des secours et même des divisions navales. Il se décida donc à nous envoyer un parlementaire, qui somma la place de se rendre. Nous rendre à lui! qui n'avait pas tiré un seul coup de canon, c'était bien mal connaître des Français!....... Et cependant, c'en était fait de notre garnison, elle allait être livrée, le chef capitulait, si des hommes de cœur, de courage, n'avaient été là : Paillé, chef de ba-

taillon, faisant les fonctions de chef d'état-major; Bron, directeur du génie; Ferrier, colonel d'artillerie; Aussenac, Pichot, Vassimont, Lafiton, colonels d'infanterie (puisse leur nom ne pas s'oublier!), ne s'étaient pas opposés à toute capitulation jusqu'alors. Ils se révoltèrent, à juste titre cette fois, et toujours respectant le droit hiérarchique, forcèrent le chef à convoquer un conseil, dans lequel serait débattue la question.

Le parlementaire fut renvoyé à son bord, où, plus tard, on se réservait de faire connaître la décision à intervenir.

Qui se crut perdu? Ce chef, auquel, pour ainsi dire, on plaça le chapeau *ferré* en tête; car, sans délai, il dut présider le conseil.

Dans ce conseil, dernière ressource des braves colonels, le chef dut entendre leurs observations et de dures vérités. L'un d'eux dit :

« Général, avant de livrer la place, soit aux
» Anglais, soit aux Espagnols, il faut qu'elle soit,
» non-seulement sans vivres, mais encore sans
» munitions; il faut que ses murailles soient,
» non entamées, mais ouvertes; il faut enfin, que
» les trois quarts de nous soient morts. Que di-
» rait l'empereur? Une garnison de Français au-
» rait capitulé sans avoir brûlé une seule amorce,
» sans avoir touché l'ennemi, sans lui avoir lancé
» un seul coup de canon; c'est chose impossible!

» Depuis trois mois, obéissans, passifs, vous
» nous tenez renfermés pour nous affamer, et
» par suite, capituler. Le moment est arrivé où
» cette obéissance doit cesser. Abandonnez ce
» système, brûlons de la poudre, sortons pour
» combattre les forces qui nous bloquent, sortons
» pour les connaître, pour en savoir le nombre.
» Vous l'ignorez.... Ordonnez une sortie; sans
» cela, et sur l'honneur, elle se fera malgré vous,
» et vous cesserez d'être notre chef. Dans vingt-
» quatre heures, nous vous répondons de ba-
» layer toute la rive droite de l'Ozama. Jamais de
» capitulation, tant que nous aurons une car-
» touche! Telle est notre profession de foi. Ren-
» dez-vous de votre personne, capitulez seul;
» mais nous livrer comme une marchandise, ja-
» mais! Arrivons aux dernières extrémités; alors,
» les vaisseaux anglais auront l'insigne honneur
» de nous recevoir, car ils emporteront des
» braves, et vous, vous voulez nous y envoyer
» comme un troupeau de lâches.

» Point de capitulation, une sortie!!! »

La sortie fut ordonnée, séance tenante, et sans la moindre réplique du général président.

Déployer une telle vigueur, devant un être si faible, n'était pas un grand effort, n'avait pas un grand mérite; mais ce qui donnait à cette résolution une grande portée, c'était la déférence

qu'on gardait encore pour ce chef imposé par la mort.

Ce pas fait, cette brèche à son pouvoir s'élargit; pendant toute la durée du blocus, il en fût ainsi. Messieurs les colonels combinaient, faisaient tout... A lui le droit, à eux le fait Eux seuls lui firent une réputation.

Le commodore anglais reçut ce même jour la décision du conseil, et posta ses navires par le travers de la grande savane.

2me sortie de la place (26 fév. 1809).

Sous les ordres du colonel Aussenac, 500 hommes franchirent enfin la porte de la ville, et marchèrent à l'ennemi, qui occupait le fort de Saint-Jérôme, construit en maçonnerie, situé sur la côte, à treize cents mètres de la place; des ouvrages gabionnés protégeaient ses abords : le premier, à la même place que celui de Pétion, en 1805, à deux cent cinquante mètres; le deuxième, au pied même du fort, barrant les grandes routes d'Azua, et armé de deux pièces de 8, enfilant la route.

Dix-huit cents hommes défendaient le fort et les ouvrages : attaqué de front, pendant qu'une compagnie, favorisée par des bois, tournait la gauche, l'ennemi ne tint que le temps de faire une décharge sur nous, abandonnant fort, ouvrages, artillerie, camp! Tout fut enlevé à la course. On le poursuivit dans sa fuite précipitée,

jusqu'au-delà de l'habitation de plaisance du général Ferrand, sur laquelle Sanchez avait établi son quartier-général; toute la nuit, on fit positivement la chasse aux Espagnols. Une colonne, dirigée sur la route de San-Yago, rabattant le long de la rive droite de l'Ozama, refoula sans perte toutes les forces qui s'y trouvaient, et qui repassèrent sur la rive gauche. Une grande partie fit sa retraite sur Bani, en arrière de la rivière Jayna.

Cette sortie eût le plus grand succès, et ces braves Espagnols, ces vainqueurs barbares, qui avaient employé trois mois à construire des ouvrages, à se donner du cœur, n'opposèrent qu'une faible résistance, et fuirent avec tant de célérité que l'on ne put même leur faire un seul prisonnier Huit morts, dix-neuf blessés, tel fut notre perte. Quant à l'ennemi, ou il avait enlevé les siens, ou il n'en avait pas eu. Cela se conçoit : retranché, et faisant une seule décharge de ses pièces et de ses armes, puis fuyant, notre feu l'atteignit à peine.

Cette attaque nous prouva la fatalité attachée au général Ferrand, fatalité qui, aidée de la trahison, nous enleva la victoire à Palo-Inclinado. Ces Espagnols eussent, sans nul doute, moins tenu alors, s'ils n'eussent compté sur les moyens qui assuraient leur succès; je dirai plus, ils n'auraient même pas attendu.

Au moment de la sortie, le commodore anglais fit feu de tous bords sur les troupes passant sur la savane, et nous avoua plus tard, que cette infanterie ressemblait à de la cavalerie, tant il y avait d'ensemble et de précipitation dans sa course. Cependant, alors, on n'avait pas encore inventé le pas gymnastique. On peut juger de cette comparaison, ajourd'hui, où nos soldats d'infanterie exécutent des manœuvres comme celles de la cavalerie.

C'était le premier feu des Anglais; mais ces bordées à toutes volées faisaient plus de bruit que de mal, le pas de course diminuait ses chances. Depuis lors, le jour, la nuit plus particulièrement, le commodore usa sa poudre, fatiguant la garnison sans grands dangers. Un seul de ses boulets emporta la tête d'un tambour, battant la diane sur une batterie de la côte. A peine faisait-il jour : hasard!

On séjourna sur l'habitation Ferrand, et l'on acheva l'armement du fort Saint-Jérôme, commencé par les Espagnols, qui déjà y avaient placé des pièces. Il reçut une garnison, et Darame, chef de bataillon, en eût le commandement. Ce fort nous rendait maître de quatre lieues de terrain, chose précieuse, et qui, grace à l'industrie française, avait vu naître, prospérer une foule d'habitations, très productives en vivres de terre.

Ainsi se désignent collectivement les racines, telles que *manioc*, *patate*, *tayo* ou *choux caraïbe*, *igname*, *couche-couche*, etc., etc. On se hâta d'explorer la terre et de faire rentrer des vivres en magasin.

Le général se hasarda, la sortie opérée, à venir sur l'habitation Ferrand, mais il n'y fit qu'une courte apparition, quelques feux de pelotons, sur l'ennemi fuyant lui firent tourner bride, et même si Aussenac l'avait écouté, il serait rentré avec sa troupe, abandonnant le fruit de la victoire. Quel homme! .. il le laissa partir...

La promesse de MM. les colonels était remplie : toute la rive droite de l'Ozama était libre, et l'on était en possession d'un rayon de trois à quatre lieues, dans lequel il y avait des ressources.

Darame, commandant le fort Saint-Jérôme.

Le commodore Cumby ayant reconnu que le fort Saint-Jérôme était armé, occupé, envoya une frégate le canonner : elle le couvrit de ses bordées, mais sans faire grand dommage. Darame, brave soldat, parvenu, par son seul mérite, dans le 5e léger, ne s'effraya pas de ce tapage, et pour montrer à l'ennemi le peu de cas qu'il faisait de son attaque (qui, en somme, ne pouvait avoir aucun résultat, car eut-il débarqué, de bons fossés l'eussent arrêté), monta sur le parapet, et, déboutonnant sa culotte, montra

son derrière à l'Anglais!... Action toute soldatesque, il faut en convenir, et peu digne, mais qui peint cet homme.

Le capitaine de la frégate, indigné et dans une sainte colère, se rapprocha du fort, d'où le feu partit alors et avec fruit, les boulets touchant bien le navire; mais, en s'approchant, le navire avait touché, il dut reprendre le large

Pendant cette bravade, d'un bon et ancien soldat, un petit nègre de douze ans, son domestique, curieux comme tous les enfans, grimpa sur le parapet à ses côtés, parapet labouré par les boulets ennemis : à grande hâte il lui fut ordonné de descendre; mais, étonné de cet ordre, l'enfant répondit, dans son idiôme : « Mais vous bien là, pourquoi moi pas là aussi? — Oui, j'y suis; mais je ne coûte rien, moi, et toi, tu m'as coûté de l'argent; allons va te cacher; moi je puis me faire tuer, je ne ferai tort à personne. »

Ainsi, ce brave militaire considérait sa vie comme peu de chose, et attachait un prix à celle de son esclave. Ce digne soldat, qui devait finir sur la brèche, mourut du *tetanos*. Il mourut sur un lit qu'il avait placé devant une fenêtre, ouverte pour jouir de la fraîcheur de la nuit!....

La chaloupe-canonnière anglaise.

Le capitaine de la frégate, à laquelle nos boulets avaient causé quelques avaries, voulut

prendre sa revanche et tenta une entrée en rivière, en envoyant une chaloupe canonnière, avec ses avirons fourrés : au milieu de la nuit elle tenta de pénétrer dans l'Ozama; mais l'officier qui la commandait n'avait pas prévu le lever de la lune; à ce moment, la clarté qui se fit laissa apercevoir quelque chose sur l'eau; un de nos jeunes gens, de la compagnie administrative, Lesueur, de faction à la batterie de l'arsenal, tira son coup de fusil et donna l'alarme. L'officier anglais pouvait, sans aucun danger, faire retraite, mais, folie ou bravade sans doute, il fit feu de ses caronades... C'était, de nuit, sottement indiquer sa position. Deker, lieutenant d'artillerie, commandant la batterie de Santa-Regina, ayant bien observé le feu, feu répété avec insultes de la voix de la part de l'officier, s'écria : « S'il tire encore une fois, il ne tirera pas deux! Ayant pointé sa pièce de 24 sur le dernier feu, il suivit la chaloupe et la tira au juger; à l'instant des cris se firent entendre, se répétant jusqu'au jour : un canot alors sortit du Port-Rivière pour aller sauver deux hommes, à cheval sur la quille de la chaloupe. Touchée en plein bois, elle avait chaviré et était restée en place, mouillée par la pesanteur de ses pièces, dont les embrasses n'avaient pu rompre et étaient restées fixées à l'affût-coulisse du bord.

C'étaient deux caronades en bronze : réparée, cette chaloupe devint notre garde rivière. Les deux matelots sauvés rapportèrent que le boulet avait tué trois des leurs, et que l'officier et treize hommes avaient péri, n'ayant pu recevoir de secours de la frégate, fort au large dans ce moment.

Rien ne peut rendre la joie de cet artilleur, après un coup de canon aussi heureux; car, de nuit, pour atteindre un but que l'on ne connaît que par le juger, il faut un grand hasard. Cependant, le coup avait dû être bien calculé.

Cette tentative avortée prouva à l'ennemi qu'il n'était pas aussi facile d'aborder nos batteries de côte qu'il le présumait sans doute, car jamais de jour il ne s'en approcha. La marine, à moins d'une quantité supérieure de feux, aura toujours fort à craindre des batteries de côte; par le mouvement des eaux, elle n'a que trois pointages dans les combats : à *démater*, à *couler bas*, c'est-à-dire à la flottaison, et en *plein bois*. Or, sur terre, ce dernier pointage est le seul à employer; tout au contraire, une batterie bien armée, ayant de bons canonniers que n'épouvantent pas le bruit, peut attaquer toutes les parties du navire. On en a des exemples. A Flessingue, que firent les Anglais ? ils reculèrent devant nos batteries, qu'ils durent abandonner après avoir été fort maltraités.

On se demanda quel pouvait être le but de la tentative d'entrée dans l'Ozama ? Rien à y prendre, pas une barque à brûler : c'était donc vouloir sacrifier des hommes, car cette canonnière, passée en rivière, ne pouvait prendre la place, et son sort était d'être coulée sous le feu des canons de la place. Il fallait avoir plus que bien *soupé* pour commettre une faute si grave.

La garnison avait retrempé son moral ; elle avait combattu sur terre, repoussé l'ennemi, conquis du terrain, acquis des vivres ; elle venait presque de combattre sur mer. Ces deux exemples du fort Saint-Jérôme et de la canonnière lui donnaient la preuve que les Anglais n'étaient pas aussi dangereux pour elle qu'elle l'avait primitivement craint : elle pouvait faire face à deux ennemis. Il ne lui restait qu'à débarrasser la rive gauche de l'Ozama ; avec tout autre chef, on n'eut pas attendu si long-temps ; car si dès le jour de la nouvelle du désastre de Ferrand, on fut sorti pour aller au secours, on aurait pu occuper cette rive et attendre ; même, après la deuxième sortie, donnant toute la rive droite, d'où l'ennemi, démoralisé, avait fui, si l'on eut passé immédiatement la rivière, on le repoussait au loin, et l'on achevait de profiter d'une victoire. Il fut impossible d'y décider le chef, qui, tout gonflé d'un succès obtenu malgré lui, opposa la plus grande

résistance, en revanche, sans doute, de sa première concession Cependant, qu'y aurait-on trouvé? un ennemi épouvanté, qui même avait fui d'abord, et était allé au loin établir son camp.

Je reviens à cette première sortie. Il est impossible de se figurer l'ardeur qui ce jour-là anima la troupe; mais aussi cette prison dans des murs, pendant trois mois, et le désir tout naturel. chez le soldat, de venger des camarades traîtreusement égorgés, lui avait communiqué une sorte de rage, qui fort heureusement manqua d'aliment par la fuite précipitée de ces Espagnols: ils eussent été massacrés sans pitié si on avait pu les rejoindre.

L'ardeur de combattre était si forte qu'il fallait un chef aussi habile, aussi aimé que l'était Aussenac pour la maîtriser; il fallait tout l'amour que lui portait le soldat pour arrêter son élan à l'ouverture de la porte del Condé, et pour le tenir dans l'obéissance. Bon militaire, Aussenac sut contenir et réserver cette ardeur si précieuse; au moment du combat, il la retrouva.

Après cette sortie, MM. les colonels revinrent à des sentimens plus indulgens pour le chef, non qu'il ne fut toujours le même, mais dans l'espoir d'avoir l'ordre d'opérer sur la rive gauche. Il résista cinq semaines; que de temps

perdu, sans combattre, alors que nous avions encore toute notre vigueur! On attendit donc, épuisant les vivres ramassés. Pendant ce temps, tout se préparait pour la troisième sortie que l'on projetait.

Enfin, l'ordre en fut encore arraché. Il fallait construire une redoute près des accores de la rive gauche, encaissant l'Ozama : un seul bac en permettait la communication. Cet ouvrage devait balayer l'ennemi, qui pendant notre seconde inaction de cinq semaines était venu réoccuper les lieux et plongeait sur notre front de rivière.

Le passage de la rivière s'opéra sous la protection des feux de la place : l'ennemi opposa une grande résistance tant que quelques troupes ne furent pas à terre; mais une fois la première compagnie passée, il ne tint pas et gagna les bois, d'où il continua de nous harceler; ce passage nous coûta 10 tués et 24 blessés.

On se mit à construire la redoute de l'Ozama, qui fut armée de quatre pièces de 8. Elle protégeait le cours de la rivière, et toute la rive : des fossés, couverts d'abattis, rendirent cet ouvrage parfait.

3me sortie sur la rive gauche de l'Ozama, le 25 mars 1809.

Ce même jour, pour protéger les travailleurs, 600 hommes, sous les ordres d'Aussenac, toujours lui, le soldat ne voulait que lui, s'avancèrent sur la route de Zeïbo. Il trouva l'ennemi à

deux lieues et demie ; il était établi dans un grand camp retranché, protégé par deux bastions à ses angles, armés de six pièces de 12 en fonte et de deux obusiers-caronades. Comme on le voit, sa prudence était grande, et son canon bien à couvert. Il ne pensait sans doute pas qu'en arrière d'une rivière, à deux lieues et demi, on viendrait le combattre, et qu'une garnison sans vivres aurait assez de force pour venir si loin.

Après les dispositions nécessaires à prendre pour l'attaque, pelotons en position, tirailleurs, compagnies tournant le camp, le restant de la troupe pour réserve, en colonne, ce camp-redoute fut enlevé à la course, et l'ennemi, comme à Saint-Jérôme, fit une décharge de ses pièces et abadonna la place. La mitraille nous fit perdre 19 hommes et en blessa 30, dont un chef de bataillon, Darnaud, officier d'état-major du général Ferrand.

Ce camp pris, les troupes espagnoles furent dans une déroute complète, et l'impossibilité de suivre de semblables fuyards nous fut une seconde fois démontrée. Bastions, retranchemens du camp, ouvrages, tout en gabionnage, furent détruits, brûlés et le centre de ralliement du quartier-général de Sanchez perdu.

Cet éloignement de la place dénotait que Sanchez n'avait pas l'intention de venir la battre en

brèche; mais pour nous, bien que le danger fut moindre, il n'en existait pas moins un réel, celui de mourir de faim, et nous marchions chaque jour vers ce déplorable dénoûment. Nous étions au quatrième mois du blocus, et pendant tous ces derniers temps, depuis la première sortie, les Anglais ne cessèrent constamment de tirer sur la ville pendant la nuit: dans le jour, nos batteries les tenaient à distance, et nous étions surpris de leur prudence. Leurs feux n'étaient pas dangereux : sans direction fixe, tous leurs boulets tombant sur les maisons, dans les rues, ne nous tenaient pas moins éveillés, sur pied, et cela fatiguait horriblement la garnison, déjà si appauvrie par les privations! Que de poudre et de projectiles perdus!

La troisième sortie, opérée sur un terrain de bois, sans culture, ne produisit que quelques bœufs.

Second parlementaire anglais.

Un mois s'écoula encore, pendant lequel le commodore Cumby renvoya son parlementaire, qui n'eut d'autre réponse, en lui montrant un petit pain de l'hôpital : *Tant que nous en aurons de pareil, nous ne capitulerons pas!* Il revint ensuite tous les quinze jours.

Depuis deux semaines, on ne mangeait plus de pain, le peu de farine était réservé pour l'hô-

pital. Notre existence devenait un problême. Le courage ne succomba pas : les vivres de terre nourrissaient, mais il fallait les recueillir, et pour les renouveler aller au loin ; des maraudes organisées sortaient, emmenant même les femmes, munies d'un sac et d'une pioche. L'inaction de cinq semaines, après la première sortie, avait redonné une parcelle d'audace à nos adversaires, et ils avaient prudemment repassé l'Ozama dans ses hauts; souvent leurs détachemens surprenaient les nôtres et les attaquaient pendant que l'on piochait la terre : plusieurs femmes furent blessées dans ces maraudes, bien que l'on prît le soin d'entourer d'éclaireurs les champs à explorer ; mais, comme des serpents, ces nègres se glissaient dans les bois et disparaissaient. Lorsque tous les sacs apportés étaient remplis, on retournait à la ville, où chacun donnait à la porte la moitié de sa charge pour la garnison, l'autre était gardée pour la famille.

Tels furent nos seuls moyens d'existence jusqu'au dernier moment; malheureusement, plus le temps avançait, plus il fallait aller loin, et souvent des maraudes parties le matin ne revenaient que le soir.

Le sixième mois du blocus était écoulé! Cette ténacité de courage dans le malheur étonna le commodore anglais; et lui qui n'avait pas, jus-

qu'alors, pris une part directe à la cause des Espagnols, leur vint en aide.

Attaque sur la redoute de l'Ozama.

Un matin, la redoute de l'Ozama, qui était alternativement commandée par MM. Bardin et Darnaud, chefs de bataillon, fut attaquée par l'ennemi. Il démasqua une batterie de six pièces de 24, établie dans le bois : elle dominait notre ouvrage ; son infanterie s'avança jusque dans la partie balisée et découverte, où elle eut à souffrir de notre feu. Cette attaque montra d'autant plus d'audace, que l'on ne marcha pas sur elle, la garnison de la redoute ayant assez à faire pour sa défense. Il importait trop de conserver notre position pour aller courir après l'ennemi : on le repoussa, mais pendant huit heures il ne cessa pas son fen d'artillerie, qui démolit les faces de nos embrasures et endommagea nos affûts. Nous perdîmes 4 hommes tués parmi les canonniers, 16 hommes furent blessés. (Voir au Plan).

L'ennemi perdit nécessairement beaucoup plus, exposé qu'il était non-seulement au feu de notre redoute, mais encore à celui de la place dirigé sur lui, à découvert.

D'où pouvait lui venir cette artillerie ? Deux fois, on l'a vu, nous lui avions enlevé son petit matériel, et, comme il n'avait pas d'arsenal, l'apparition de ces nouvelles pièces ne pouvait provenir que des Anglais.

Oui, cette batterie était anglaise : on l'avait achetée!...

Militaire fort brave, l'Anglais est et sera toujours marchand; s'il vient en aide à un allié, c'est que son intérêt s'y trouve et que le bénéfice est là! A-t-il tort? Non, sans aucun doute. Nous, Français, nous ferons toujours de la chevalerie : argent et sang pour rien!..

La batterie espagnole.

La position de cette batterie était forte et son abord très difficile par la nature du terrain : protégée par de larges fossés, en avant desquels de nombreux abattis couvraient la terre, nous dûmes renoncer à la prendre, mais non à la combattre. Ses feux de chaque jour nous obligeaient à réparer la nuit les dégâts qu'ils venaient de nous faire : que l'on ne s'étonne pas de cette résolution. Depuis six mois et demi, la garnison, diminuée par ses pertes au feu, et bien plus par les maladies, suite inséparable de nos misères, de notre disette, n'avait plus les mêmes forces à présenter. Combien de braves morts les premiers?... et que d'autres chaque jour voyait disparaître parmi les survivans?.... Le moral faiblissait!... Prendre cette batterie n'était pas impossible, mais c'était sacrifier encore des hommes que nous ne pouvions plus remplacer, et d'ailleurs, enlevée, prise, le lendemain les Anglais en eussent vendu une autre; pour ces

fiers insulaires, c'était un moyen d'avancer notre reddition : ils comptaient sur notre bravoure, dont chaque preuve dégarnissait nos rangs ! Cette fois, leur calcul fut vain.

On laissa donc debout la grande batterie du bois de l'Ozama, et par nos bombes on tâcha de neutraliser ses feux pour donner quelque répit à la garnison de la redoute, qui, relevée toutes les vingt-quatre heures, comme à la tranchée, offrait les mêmes dangers (ce point fut celui qui nous enleva le plus d'hommes). Pour combattre le feu de cette batterie, il fallait la dominer, plonger dedans, pour ainsi dire, de manière à voir les préparatifs du tir.

La batterie aérienne, cavalier de Sn-Francisco.

Du faîte du dôme du couvent San-Francisco, notre hôpital, on voyait parfaitement tout l'intérieur de cet ouvrage. Ce fut sur ce dôme que le génie militaire établit une batterie, que l'on nomma l'*Aérienne* : travail dont l'idée était due à l'un des adjoints du génie, Maillard. On croyait cette œuvre impossible, du moins dans son résultat; ce fut un excellent cavalier.

Le dôme, nivelé par une forte plate-forme, soutenue dans son centre par un arbre en charpente reposant sur le sol, reçut une pièce de 24 en bronze, qui, sur affût posant sur pivot et roulant autour d'un cercle, donnait des tirs dans toutes les directions des dehors de la place. Huit

jours furent consacrés à ce travail, et l'on vit une batterie à trente-cinq mètres du niveau de la mer, le couvent étant déjà lui-même à quinze mètres du sol de la ville.

Notre cavalier ouvrit son feu sur la batterie, en même temps que les mortiers du bastion de l'Ozama : deux pièces y furent démontées et quelques canonniers hors de combat. Ce feu, tombant du ciel, étonna l'ennemi et fit taire le sien ; ce feu plongeant n'était pas dangereux, mais il suffit pour donner tranquillité à la redoute, car aussitôt que l'on voyait, du dôme, les canonniers de la batterie se préparer à faire feu, on tirait sur eux et ils ne pouvaient agir.

Le temps s'écoulait et rien ne changeait notre position ; des maraudes successives avaient jusqu'alors suffi à notre chétive existence ; mais chaque fois il fallait aller plus loin !...

Dernière sortie de la place.

Aussenac partit un matin sur les quatre heures ; à quatre heures du soir, il n'était pas rentré : aucune nouvelle de lui. L'inquiétude devint grande, où était-il ? Vassimont voulut aller à sa recherche, avec deux compagnies ; il fallut toute son insistance pour obtenir du chef l'autorisation nécessaire : il l'obtint, heureusement, car sans cela notre brave Aussenac était abandonné !... Vassimont, au surplus, fut parti, même sans autorisation, laissant ce chef dans la

place, d'où chacun voulait voler au secours de son colonel. Soixante hommes des plus valides, ceux qui l'étaient réellement étant avec Aussenac, sortirent enfin. On prit la route de San-Yago, sur laquelle, après deux heures de marche, la colonne de maraude fut aperçue. Le soleil était sur son déclin, le chemin à parcourir donnait néanmoins la certitude de joindre nos maraudeurs avant la nuit; mais, tout-à-coup, et par un chemin de traverse, déboucha une troupe de nègres : on la laissa s'engager sur la route sans l'attaquer; mais se voyant des Français devant et derrière, elle se hâta d'arborer un mouchoir blanc en signe de parlementaire; nos deux colonels ne furent pas trompés par cette démonstration, et, continuant à marcher, arrivèrent à demi-portée de l'ennemi, et firent feu sur lui.

Cette masse de nègres disparut comme une ombre légère, et nous ne vîmes pas même un mort sur la place qu'elle occupait!... Comment avaient-ils disparu? Ils n'avaient pour fuir que le chemin de traverse qui les avait amenés, chemin dont Vassimont tenait à peu près l'entrée, puis un bois de campêche très fourré (arbre dont les branches sont armées d'épines de deux à trois pouces), et dans lequel on n'aurait pas mis le bras sans le déchirer; ce fut cependant ce

bois qui les reçut dans leur fuite. Un tel prodige était incroyable; on se regardait : il était vrai! Plus un être mort ou vif, tous avaient disparu!... Des nègres seuls, comme des reptiles, pouvaient oser prendre une pareille direction. Quant à nous, heureux d'en être débarrassés, nous les laissâmes fuir, et, continuant à éclairer notre route à droite et à gauche, nous marchâmes sur la place.

La maraude était capitale, surtout en bestiaux et en vivres de terre : elle pouvait alimenter la garnison pendant quinze jours.

Aussenac avait été à plus de huit lieues, et ses hommes, harassés de fatigue, portant, en sus de leurs armes, de lourds fardeaux, allaient faire halte, pour se reposer et bivouaquer, lorsque Vassimont les rejoignit.

C'eût été une grande perte si l'attaque avait eu lieu de nuit.

Ces arrivans soulagèrent les maraudeurs, et sur les neuf heures tous étaient rentrés.

Cette sortie fut la dernière : les hommes étaient épuisés, et il n'y avait plus rien à ramasser; tout avait été exploré.

Grande détresse.

Tout ce qui pouvait être mangé l'était déjà : chevaux, ânes, chats et chiens, rats et souris même, tout avait servi de pâture!... Des perroquets même étaient devenus la proie de la

faim!.. De vieilles négresses arrachaient l'herbe dans les rues désertes pour la faire cuire.

Le septième mois était commencé ; ce fut le plus cruel! Qui nous sauverait? Un miracle seul le pouvait. On ne perdit pas courage cependant ; la garnison du fort Saint-Jérôme, bloquée, ne pouvait rentrer dans la place pour remplacer nos pertes; alors l'ennemi regagna le terrain conquis, où définitivement il se concentra, pour être devant la ville. Il devenait plus courageux, plus fort, à mesure que nous devenions plus faibles. Notre stagnation dans la place, d'où on ne sortit plus, qu'à portée de canon, lui inspira l'audace d'établir une batterie de mortiers pour bombarder nuit et jour; le feu fut incessant, et nous contraignit à loger sous des blindages le long des remparts.

La garnison était réduite au quart , et quel quart! Feu, maladies, avaient à peine laissé de quoi garnir les bastions! Quant aux courtines, elles étaient sans un homme, car ces hommes, aux murailles, ne pouvaient plus se tenir debout qu'en s' y appuyant! Spectres et cadavres ambulans!... On forma une compagnie des esclaves appartenant à des habitans, qui étaient dans nos rangs : ces propriétaires devaient être remboursés, après huit ans de service de leurs nègres, qui alors seraient libres. Ce tems de huit années

montre l'espoir qui nous soutenait encore !.. . Un second miracle ne pouvait-il nous sauver, comme en 1805? Hélas! pareil bonheur ne nous était pas réservé. Mais qu'est l'homme sans espoir? le vieillard plante!

Cette compagnie franche nous fut d'un grand secours; un *grif*, fils de mulâtre et de négresse, appartenant à Aussenac, en eut le commandement avec sa liberté.

Il n'est plus question de combats; les détails qui suivent dépeindront les hideuses misères qui accablèrent une poignée de Français à 1800 lieues de la mère-patrie.

Quelle position! quelle extrémité! C'était la seconde fois que la garnison de Santo-Domingo était réduite aux derniers expédiens; mais cette fois du moins elle avait son refuge : elle pouvait capituler. La première, il fallait mourir. Plus rien à donner à des hommes exténués, incapables, pour la plupart, de se mouvoir, manquant même de la force nécessaire pour piocher la terre sous les murs de la place, pour en extraire une plante,

La goyaka.

la *goyaka* (fougère), dont la racine est un poison violent, mais qui, râpée et lavée à cinq ou six eaux, déposait un amidon nutritif. Cet amidon se convertissait en bouillie, semblable à nos baquets de colle à la porte des épiciers de Paris : on vendait cette substance!... Et les pauvres,

ne pouvant en acheter, se contentaient du son de la racine qui provoquait un gonflement des jambes tout semblable à l'éléphantiasie, ensuite l'hydropisie et la mort.

Un des négocians de la ville, M. Duchemin, officier de garde nationale, imagina une seconde ressource. Il possédait en magasin des cuirs de bœufs avec poils, séchés et disposés pour être livrés au commerce, ainsi que nous les voyons débarquer journellement dans nos ports. Les cuirs de bœufs.

Il eût l'idée, poussé par le besoin, de manger de ces peaux, et bientôt, avec de l'argent, on put suivre son exemple. Toutes lui furent enlevées, et généreusement il ne les vendit pas plus cher qu'en temps ordinaire, 2 fr. 50 cent. l'une, tandis que d'autres marchands tiraient parti de la pénurie générale. Que ceci ne soit pas regardé comme une fable, comme un conte : c'est d'une scrupuleuse vérité, et l'explication suivante convaincra, je l'espère, les incrédules les plus renforcés, qui toujours heureux, n'ayant jamais éprouvé ni misère, ni faim, ne peuvent s'imaginer jusqu'où elles peuvent pousser l'homme. Par un procédé, on dépouillait de son poil partie de la peau ou la peau entière ; moitié était convertie en gélatine ; l'autre, cuite et coupée en morceaux, était mêlée à la première avec du sel, du piment, et beaucoup de vinaigre. Tel

était ce mets, qui, à peine froid, se coupait en tranches, comme chez nous le fromage de tête de cochon.

C'était mangeable; cela nourrissait, mais il fallait, je l'avoue, le besoin de vivre pour s'en substanter!... C'était de la colle-forte. Heureux encore cependant qui pouvait en acheter. Deux hommes s'industrièrent à fabriquer cet aliment.

Le bélier d'Aussenac.

Au milieu de cette affreuse calamité, de cette disette cruelle, je me plais à rapporter un trait qui prouve tout l'amour que le soldat portait au colonel Aussenac, son brave et digne chef. En temps de prospérité, il possédait un bélier magnifique, par la blancheur de sa laine, la beauté des formes et sa haute taille, et qui, libre, le suivait comme un grand chien de Terre-Neuve : il avait l'habitude de défiler à la parade des gardes montantes, à côté du tambour-major. Quelque loin qu'il fut à pâturer dans la ville, même sur les remparts, il accourait au rappel des tambours. Ce bel animal était la coqueluche des soldats, et c'était à qui le caresserait et lui donnerait du sel.

Pendant ce long blocus, ses habitudes ne changèrent pas; pour lui, l'herbe était toujours tendre et abondante; libre, paissant partout, sous les yeux des soldats mourant de faim, et guétant souvent un rat, pourra-t-on croire qu'il ne vint jamais à l'idée d'aucun d'eux de tuer ce bélier.

Ils mettaient la main dessus, le caressaient, et disaient : « C'est le mouton de notre bon colonel, il faut le laisser vivre. » Touché de cette conduite, au moment où ce bélier et un chien étaient les seuls animaux vivans dans la ville, Aussenac le fit tuer, et le donna à une compagnie de grenadiers. Le chien appartenait à un pharmacien. Jamais on ne put le prendre; il ne voulait pas passer sa porte

Les soldats furent plus tempérans que nous, jeunes officiers, qui dérobâmes, dans les premiers mois, un mouton à M. le colonel Camberlin, brave homme, mais qui était en propriété de la boîte aux Z, et qui nous fit beaucoup rire, en racontant la prise de son animal : « Vous connaissiez ce petit z'animal que j'avais en ma cour? — Non. — Comment, *Bé bé bé?* — Ah! votre mouton?—Oui. Eh bien! z'on me l'a volé.» Tour qui s'était fait au moyen d'un fort hameçon, amorcé de pain, et jeté du haut de la terrasse de sa maison; car l'animal était bien enfermé et gardé comme réserve.

Il faut avoir vu de près toutes les preuves d'obéissance, de privations, de fatigues, qui saisissent le militaire, depuis son entrée au service jusqu'au moment où il en sort, pour apprécier un dévouement sans cesse capable de tous les sacrifices, et prêt chaque jour, à chaque

Le soldat français.

instant, au sacrifice qui comprend à lui seul tous les autres, celui de la vie!..... Le soldat français se distingue du soldat du reste de l'Europe par une qualité brillante que nul ne possède, du moins au même degré : il a de l'âme. Sa bravoure n'est point celle d'un automate; elle n'attend pas l'impulsion des coups de bâton, ou d'un verre de rhum ou d'eau-de-vie. Elle reçoit vivement l'influence morale de ses sentimens; et s'il en découle quelques inconvéniens, dans les revers elle est, pour les chefs qui savent la conduire, le plus sûr moyen de vaincre.

Justice accordée au soldat.

Quelle justice cependant accorde-t-on à ce soldat? On le traite malheureusement trop souvent de *stipendiaire*, et la masse d'une nation s'écrie : *C'est nous qui le payons!* « Mais si dans un gouvernement quelconque, tout le monde doit sa part de l'impôt, la défense publique est un devoir plus sacré, sans doute, et le tribut de son sang est, avant tout, celui que, dans l'institution primitive, personne n'a le droit de refuser. Or, voilà la dette, voilà l'impôt dont les gens de guerre, entretenus par la nation, soulagent le magistrat, le négociant, le savant, l'artiste, le père de famille; enfin, jusqu'au citoyen inutile, qui pèse sur la terre qui le nourrit, et qui ne fait rien pour elle. » (GIBERT.)

L'institution de la garde nationale est une

preuve de ce que j'avance. Combien de fois n'ai-je pas entendu dire : « Mais pourquoi nous faire monter la garde; est-ce qu'il n'y a pas de soldats? » Et ce n'est pas un service de sang que celui-là, surtout en temps de paix.

Je laisse à juger maintenant s'il est juste de déclamer si souvent contre les gens de guerre, de chercher à avilir, si cela était possible, les troupes par ce nom de stipendiaire, et de paraître toujours regretter la dépense qu'elles occasionnent, en faisant sonner si haut le budget de la guerre!

Salaires et services.

En quoi les gens de guerre sont-ils plus stipendiaires que le magistrat, que l'ecclésiastique, qui reçoivent des émolumens, et que l'homme de lettres et que l'artiste, qu'on pensionne? Si, dans la masse des salaires, on compare les leurs à ceux des autres professions, ils sont les moindres de tous, et ne changent jamais. Au milieu du progrès général, la solde a vu tout s'augmenter, elle seule est restée stationnaire : elle est encore celle du temps de Louis XIV. Si donc on compare ensuite les services, les professions donnent leur temps; celle-là donne son sang, sa vie!...

Aussenac avait connu à fond les soldats : vivant parmi eux, il avait avec eux une sorte de sympathie; il était persuasif, et possédait le don

d'entraîner. Il aimait, aussi était-il aimé. A Santo-Domingo, chacun servait par affection, et faisait sans peine plus que son devoir; les soldats, avec lui, auraient tout bravé : ils le prouvèrent jusqu'au dernier reste de leurs forces humaines.

Renfermés dans nos murailles, sans vivres, n'ayant pas goûté une bouchée de pain depuis tout-à-l'heure cinq mois, canonnés par mer, bombardés par terre, notre position peut se comprendre : elle était des plus déplorables! Les projectiles faisaient plus de ravage sur les édifices et les maisons, que sur les gens, dont trois ou quatre cependant furent atteints, entre autres un commissaire de marine, M. Huet, qui, causant dans une rue avec un jeune homme, M. Notin, eut le bras emporté par une bombe, tombée entre eux deux, au moment où il prenait le bouton d'habit de son ami. Amputé à près de soixante ans, il ne survécut pas. Ce brave et cher commissaire ne regrettait qu'une chose : « Je ne pincerai plus ma guitare, » disait-il. Il était très fort sur cet instrument.

Les Espagnols fidèles, ce nombre était petit, restés pour partager nos dangers et nos misères, voyant une bombe s'incruster dans le dôme de la cathédrale, sans éclater, la fusée s'étant perdue dans la parabole, crièrent au miracle!

Parlementaire anglais.

Le commodore anglais Cumby n'avait pas

cessé d'envoyer tous les quinze jours son canot avec un officier, qui emportait toujours la même réponse, après l'exhibition du même petit pain, conservé *ad hoc;* cependant il ne pouvait être notre dupe, et depuis si long-temps, il était naturel que nos farines fussent épuisées. Il pensa donc à faire une dernière tentative; son officier arriva, et cette fois encore, il repartit avec la même réponse.

Toutefois, sept mois quinze jours de défense avaient amorti, s'ils n'avaient tué, notre courage. Les malades, impotens et blessés étaient plus nombreux que les valides. Tout était épuisé, même la récolte de la gouaika, notre poison nutritif. Les munitions, comme le reste, ne laissaient plus quatre coups par pièce. Des secours de la France étaient impossibles. Plus aucun espoir dans l'avenir, tout ordonnait la capitulation; elle devenait urgente. Nos colonels le jugèrent ainsi; cette longue défense, unique dans son genre, avait plus qu'accompli nos devoirs. « Capitulons, dirent nos chefs, mais attendons et ne le demandons pas. » On attendit.

Le chef d'administration va parlem^ter^ avec le commodore anglais.

Le 1er juillet 1809, on vit le canot parlementaire arriver, et sans le laisser aborder, M. Daubremont retourna à bord du *Polyphemus* avec lui. Il proposa les articles d'une capitulation, et reçut de M. le commodore les plus grandes félici-

tations sur le courage de le garnison de Santo-Domingo, sur sa bravoure, sur la patience admirable avec lesquels elle avait supporté tous les événemens pendant la défense. Connaissance prise de nos propositions, il témoigna le regret de ne pouvoir les accepter : « Hier, dit-il, il était encore temps, Monsieur, j'aurais accordé tout ce que vous demandez; mais aujourd'hui, je ne suis pas seul pour cette capitulation; le général anglais Carmichael (voir aux notes le n° 5) est débarqué avec une brigade; il marche sur Santo-Domingo, pour en faire le siége; son concours devient nécessaire. Revenez demain, le général sera à mon bord, et nous terminerons tout, je l'espère. » C'était la première nouvelle de ce débarquement. Aucun Anglais n'avait paru devant la place. M. Daubremont demanda vingt-quatre heures, tant pour nous faire connaître ce nouvel incident, que pour prendre une décision.

Comme ce n'était pas la venue des troupes anglaises, tout-à-fait ignorée, qui avait décidé la capitulation, on tomba d'accord, au rapport de notre parlementaire, de le renvoyer le lendemain. Il trouva, en effet, le général anglais à bord du commodore; une suspension d'armes fut accordée.

Pendant que l'on débattait les articles de la capitulation, la brigade anglaise arriva et prit

poste devant la ville; mais le général éleva alors une prétention fort ridicule, surtout à nos yeux. On était dans la saison du passage des ramiers; comme d'habitude, et plus que jamais, on tirait dans leur volée, épaisse de plusieurs milliers d'oiseaux. Le tir avait lieu de toutes les terrasses des maisons; on était si heureux d'avoir de la viande fraîche Le général, entendant des coups de fusil, crut que l'on rompait l'armistice, et envoya ordre de cesser. Mais nous avions faim, et la défense ne fut pas observée; il la répéta, malgré l'explication qui lui fut donnée : il finit cependant par comprendre que de pauvres affamés ne pouvaient se priver de ce que la Providence leur envoyait. On tua donc force ramiers, et ce fut un vrai régal.

Capitulation de Santo-Domingo, le 15 Juillet 1809.

Notre sort était décidé; il fallait abandonner nos murs, livrer la place de Santo-Domingo aux Anglais. (Il était à peine question des Espagnols.) Le 15 juillet 1809, elle fut remise à la brigade anglaise!... Elle n'appartenait plus à la France, elle n'était pas encore aux Espagnols, qui ne furent pour rien dans cette capitulation; seulement, lorsque tout fut conclu, arrêté, le général Sanchez reçut la capitulation des Anglais, et y apposa sa signature.

Santo-Domingo était la conquête des Anglais, qui, toujours adroits politiques, et souvent

même plus, avaient raisonné ainsi : une garnison française existe à Santo-Domingo, il faut l'en chasser ; bloquée par mer et par terre, les Espagnols l'attaqueront ; à eux toute la guerre. Attendons qu'ils soient fatigués, ils viendront nous demander assistance ; alors, nous surgirons avec une force militaire qui, sans autre mal qu'un déplacement, se rendra maîtresse d'une place que nous ne rendrons aux Espagnols qu'à de bonnes conditions. Pauvres gens! quels alliés vous aviez là!... Une brigade anglaise, qui aurait pu venir plus tôt, recueillit le fruit de vos combats et de vos dangers. (Voir à la note n° 6.)

Enfin, cette petite armée, reste de la grande armée de Leclerc, et qui avait conquis, conservé à la France, pendant *six années*, toute la partie espagnole (les deux tiers de l'île), était prisonnière, après avoir, on peut le dire avec orgueil, conquis une belle gloire, par sept mois et demi d'une défense admirable contre deux ennemis, dont l'un dut concentrer contre elle des forces importantes, et que tous deux réunis ne purent faire capituler que devant la famine.

Il était beau et glorieux de se rendre ainsi. La capitulation fut surtout remarquable, en ce que les vaincus en dictèrent encore les articles, qui tous furent acceptés, à l'exception de l'état de prisonniers des officiers.

Ignorée, perdue au bout du monde, la garnison de Santo-Domingo n'eut, hélas! pour admirateurs que ses adversaires; sa gloire fut enfouie sur les rivages qui en avaient été témoins. Oui, la gloire! Quel autre intérêt avaient ces Français? Qui d'eux avait là tout ce qui attache au sol, ce qui le fait aimer; enfin, famille, biens, tout ce que l'on défend jusqu'à la mort? Pas un pouce de terrain n'était à nous, militaires, et cependant, nous défendîmes cette terre avec orgueil, nous pensions qu'il serait tenu compte à chacun, et selon ses œuvres, de la part prise à ce fait d'armes. Il nous coûtait assez cher! Et cependant, pauvres exilés, restant d'un grand corps, abandonnés, on peut le dire, qui pensait à nous? De bonnes familles, sans doute. Qu'étions-nous sur cette terre d'Amérique, à ce moment où les armées françaises ajoutaient batailles sur batailles, conquêtes sur conquêtes? *Le grain de sable sur la plage de Saint-Domingue!*

J'ai perdu, avec d'autres papiers, le titre de la capitulation; mais elle portait en somme que :

« 1° La garnison serait prisonnière de guerre pendant trois ans.

» 2° Les officiers et administrateurs, juges, ecclésiastiques, etc., prisonniers aux mêmes conditions, avec cette restriction, qu'ils le seraient seulement sur parole, promettant de ne

point servir contre l'Angleterre ni ses alliés pendant les trois années. (Voir l'état nominatif à la note 6.)

» 3° S. M. Britannique devait, à ses frais, ramener tous les officiers, etc., en France. Les officiers garderaient leur épée.

» 4° La garnison sortirait de la place avec tous les honneurs de la guerre, artillerie en tête, et déposerait ses armes sur les glacis.

» 5° Les habitans Français et Espagnols garderaient leur propriété, et seraient même reçus à bord des navires anglais, s'ils ne voulaient pas rester dans la place. »

Cette dernière clause fut mise à profit, car personne ne voulut rester avec les Espagnols, et l'escadre anglaise reçut jusqu'au dernier matelas des Français. C'était un véritable déménagement.

Plusieurs Espagnols nous suivirent : un chanoine de la cathédrale, entre autres; un sieur Gonzales, notre dévoué *Franco*, qui n'avait pas combattu à Palo-Inclinado, et qui s'était retiré sur sa propriété jusqu'au moment où il put nous rejoindre dans la place; il prit l'épaulette de sous-lieutenant.

Le commodore Cumby fut admirable de politesse, de bons procédés envers tous, et on redoubla surtout d'égards pour les dames, assez nombreuses dans cette émigration.

Qu'il me soit permis de revenir au moment le plus cruel, à ce moment où le cœur saigne de livrer à un ennemi le foyer où tant de fois il a battu, où tant d'impressions l'ont fait tressaillir! A ce moment, malgré notre faiblesse, nous avions encore tout le sentiment de notre force morale; et l'un de nos colonels le prouva au général Carmichael, à l'instant où sa brigade entrait en ville.

Le général Carmichael et le colonel Vassimont.

Le général anglais arrivait en tête, sur la porte del Conde, tambours battans, musique retentissante, avec tout l'éclat d'un vainqueur, enfin. Vassimont sortit, courut à lui, et, saisissant la bride de son cheval, s'écria, d'un ton que donne la colère, la fierté d'un vaincu:

« Faites cesser votre musique, général; c'est » insolemment ajouter à notre disgrace, car » vous n'êtes pas notre vainqueur, vous, ar- » rivé d'hier!... Pourquoi ce bruit, ces éclats de » victoire? Votre feu n'a pas même été échangé » avec le nôtre, vos cartouches sont vierges! » Rappelez-vous, général, que la famine seule » vous ouvre la porte, et que sans elle vous » eussiez attendu aussi long-temps que les Espa- » gnols! »

« Vous avez raison, colonel, » fut sa courte réponse, et la musique cessa.

La brigade entra pour relever les postes, et silencieuse, sans jactance, défila devant notre

garde, morne et patiente. Arrivée sur la grande place, elle se forma en carré : il y avait un régiment de ligne et un colonial, tout composé de nègres, formant une force de 2,000 hommes.

Le général Carmichael harangua ses troupes, prodiguant des éloges à la garnison, dont la défense était unique; son allocution fut assez longue, et se termina par ces phrases : « Soldats,
» amitié, secours aux braves de Santo-Domingo;
» respect à leurs corps mourans : ils ont épuisé
» leurs dernières forces, leur dernier courage
» pour sauver l'honneur du drapeau! Imitez-les,
» si un jour vous êtes appelés à combattre dans
» les mêmes circonstances. »

Cette justice rendue était la meilleure réponse aux paroles de Vassimont, mais il est tout-à-fait présumable qu'elle en fut la conséquence, et qu'ainsi le général anglais voulut réparer l'oubli qu'il avait commis, en se présentant comme vainqueur devant la place.

Cela dit, les Anglais furent avec nous comme de bons camarades, repoussant les officiers espagnols, eux leurs alliés.

Les bandes espagnoles, pouvait-on appeler armée une semblable réunion de nègres, tout en guenilles et à moitié nus, entrèrent en ville à la gauche de la brigade anglaise, toujours maîtres là où ils posent le pied.

Sanchez était à la tête de son *armée*. Ramires n'osa pas paraître.

Le senor Sanchez, général des Espagnols.

Ce général, bourgeois improvisé militaire, était dans une tenue qui excita nos exclamations. Un chapeau galonné en or, d'une dimension étonnante; un habit bariolé de touffes et de nœuds de rubans, aux sept couleurs, garni de broderies, couvraient son individu. Jamais Polichinelle de foire ne fût plus comique. Mais ce qui était le plus original, le plus incroyable, c'était un cadre à baguettes d'or, ayant six pouces carrés, sous le verre duquel brillait enluminé : *El retrato hermoso, del rey Ferdinando VII°*. Le portrait de ce fameux et loyal roi, au nom duquel avaient surgi tant d'infortunes dans les colonies. A chaque mouvement du cheval, l'*engin doré*, battait la poitrine de ce *cavalier-général*.

Carmichael était petit, sans grande représentation; mais c'était un homme de valeur, de moyens, et d'âme surtout : il venait de nous le prouver. A peine si notre chef paraissait à côté de lui : il l'écrasait de toute sa petite taille.

A midi, la garnison, ce reste d'hommes, sortit de la place pour avoir les honneurs de la guerre : l'artillerie et les armes furent déposées sur le glacis. Obéissant avec peine, ces pauvres soldats, qui avaient tout au plus la force de porter le fusil, jetaient leurs armes au tas, dé-

sirant, par un dernier effort, les briser et les rendre inutiles.

L'embarquement eut lieu immédiatement après une copieuse distribution de vivres, fournis par le commodore. Le lendemain, 17 juillet, le chef de la place et MM. les officiers de l'état-major furent conduits à bord du vaisseau.

Réception à bord des bâtimens anglais.

Il serait difficile, et c'est une justice à rendre, tant c'était chose rare dans cette guerre d'animosité, de décrire toute l'aménité avec laquelle les Anglais nous reçurent à bord. C'était à qui aurait son homme à soulager! Hélas! cadavres que nous étions, les soins les plus minutieux nous étaient bien nécessaires; nos estomacs délâbrés eurent peine à se refaire aux alimens, aussi ce ne fut que par petites quantités que l'on nous les donna.

Que de questions pour arriver à connaître, à concevoir notre existence pendant de si longs jours!.. Le commodore, à son tour, complimenta les chefs, et, sans cesse, il revenait sur des phrases comme celles-ci: « Je n'ai jamais vu de défense semblable; c'est prodigieux, incroyable! Aussi ai-je voulu que tout ce que l'on demandait fut accordé, sauf votre service contre nous et nos alliés. Du reste, vous êtes libres, vous reverrez vos familles, votre patrie, cette belle France; et vous y recevrez la récompense de votre admirable conduite. »

On fit voile pour la Jamaïque : nos regards d'adieux saluèrent les rives de l'Ozama , et les derniers restes de l'armée du général Leclerc , les derniers Français de l'expédition de Saint - Domingue , quittèrent l'île après sept ans quatre mois quinze jours d'occupation , du 2 février 1820 au 15 juillet 1809.

Le 27 juillet , l'escadre anglaise mouillait à Port-Royal (Jamaïque).

Fin de l'expédition de St-Domingue.

Ainsi l'expédition de Saint - Domingue , commencée par M. le général Leclerc , suivie par le général Rochambeau et continuée par le général Ferrand , fut terminée par MM. les chefs de la garnison de Santo - Domingo ; à eux donc toute la gloire des derniers efforts de l'armée française

Le général Ferrand avait dit vrai : « Pas un ne devait sortir , etc. » Les trois quarts de la garnison étaient morts , et le dernier , qu'était-il ?...

De toute l'expédition de Saint - Domingue, donnant le chiffre général de 58,545 hommes, 150 officiers de toutes armes , justice , administration , culte , et 320 sous-officiers et soldats sortirent seuls de Santo-Domingo !... et encore ces derniers périrent-ils en partie pendant cinq années de pontons (jusqu'en 1814). Les officiers seuls rentrèrent en France , en sorte que l'on

peut dire certainement qu'il ne revint vivans que 150 hommes. (Voir la note 6).

Ce court exposé fait connaître ce que sept années quatre mois et quinze jours de séjour dans la colonie de Saint-Domingue coûtèrent en hommes à la France !... (Voir au tableau la perte indiquée, 50,270 hommes !) Je ne parle pas des millions, et cependant ils sortirent du trésor. Mais, dit-on, plaie d'argent n'est pas mortelle.

Le commodore anglais et le général avaient signé beaucoup plus que leur gouvernement ne voulait tenir ; il eût été trop beau de voir une seule fois exécuter loyalement par ces hommes de plume, qui, du siége de leur cabinet, régissent tout, une capitulation signée par l'épée, devenue sacrée par le baptême du feu et confirmée par l'honneur. Et cependant, voici ce qui advint : On a vu que c'était aux frais de S. M. britannique que, officiers et autres, devaient être reconduits en France ; un seul bâtiment suffisait et au-delà. Mais ces Français valaient-ils qu'on leur consacrât un navire anglais ? L'administration jugea le contraire, et ce fut sur divers petits bâtimens de commerce qu'elle se débarrassa de nous, éludant ainsi la parole écrite de ses généraux ; elle nous dirigea sur les Etats-Unis d'Amérique, pour être remis aux consuls français. C'était loin de la France, mais c'était pour ces

Messieurs administrateurs une économie. Il fallut néanmoins attendre des ordres de Londres, qui nous menèrent au 16 septembre 1809. Nous débarquâmes en grande partie à Philadelphie, le 4 octobre 1809.

Dans cette ville neuve et admirable, surtout à nos yeux, la misère ne devait pas cesser de nous poursuivre! Dogue, lâche-t-il jamais sa proie? Sans argent, n'ayant que des vêtemens de colons, nous nous trouvions pour la plus part dans le dénûment le plus complet. Il fallait vivre, se loger, se vêtir, et comment? pas un sou! Nous savions, au surplus, que le chef avait emporté la caisse du trésorier, M. Armand; quelques officiers supérieurs avaient reçu de l'argent; mais nous, subalternes, rien. La solde des prisonniers à la Jamaïque avait été notre seule ressource; il n'en était plus question à Philadelphie. Douze de nous, Deker, le bon artilleur, se présentèrent un matin à l'hôtel du général X...., lui réclamant de l'argent. Ce pauvre homme, pâle, défait, au milieu de sa chambre, où il était venu nous trouver, s'écria : « Messieurs, est-ce un guet-apens? » — « Non, général, dit Deker, mettant le pied sur une petite malle à clous dorés : là, est l'argent de l'armée, il faut nous en donner; nous périssons de misère, de froid, de faim! Voulez-vous que nous volions. » Remis de sa peur, il appela M.

Arrivée à Philadelphie.

Daubremont, qui nous fit compter par le consul français trois mois de solde; plus de trois années étaient dues !

Le général Moreau.

Pendant notre séjour à Philadelphie (sept semaines), plusieurs officiers, anciens soldats de Moreau, apprenant qu'il habitait Morenville, près la chute de la Dellaware, furent lui faire visite; curieux de voir cet homme célèbre, ce brave général de nos premières armées, je fus avec mes camarades. Moreau, flatté du souvenir de quelques-uns de ses anciens du champ de bataille, les reçut avec le cœur d'un Français. Il causa beaucoup de l'expédition de Saint-Domingue, où partie de son armée et beaucoup de ses amis avaient succombé, et finit par dire ces paroles, que je transcrivis de suite :

« Mes amis, l'homme qui est aujourd'hui le
» chef de la France, qui a ceint la couronne d'em-
» pereur, n'est pas mien, vous le savez; mais
» Français toujours, bien qu'exilé, c'est de la
» France, de notre belle patrie que je vous par-
» lerai. Aimez-là, cette belle France, défendez-là
» contre l'étranger, qui à tout jamais sera jaloux
» d'elle, de sa prospérité, de sa gloire; qu'elle soit
» toujours la première dans votre cœur. Les hom-
» mes partent, meurent; le sol, la patrie, restent!
» Avant tout, donc, la patrie! Réservez pour elle
» le plus pur de votre sang, et qu'à toujours votre

» âme lui voue l'attachement du fils à la mère.
» Adieu, soyez heureux! » Il nous quitta les larmes aux yeux, embrassant chacun de nous.

Et lui, ce Français, si bon conseiller, quatre années plus tard, est tué au milieu des ennemis de la France, de cette France qu'il aimait, qu'il vénérait. Un boulet français lui emporta les deux jambes à Friberg, le 27 août 1813, bataille de Dresde. Dieu, dans sa miséricorde, lui a envoyé le boulet qui a mis fin à ses jours. Cette bataille avait été sa quinzième; quatorze avaient été pour la France.

Dans une des œuvres de Mme Sophie Gay, j'ai retrouvé à peu près mon idée; je dis à peu près, parce qu'elle est mieux exprimée (*les Trois Bretons*), Moreau, Duval, Elleviou : « Moreau! ah!
» que dira l'histoire de cette fin déplorable! Mo-
» reau, ce brave breton, le plus à plaindre des
» trois, guidé par la vengeance, s'abaissa à com-
» mander les ennemis de sa patrie. Dieu a eu pitié
» de sa honte, en l'empêchant d'y survivre. Pleu-
» rons sur ce grand capitaine, sur ce Fabius
» moderne, chez qui un boulet français a tué en
» une seconde trente ans de gloire. »

Après un mois et vingt-un jours de station à Philadelphie, un trois-mâts, le *Francisque*, bâtiment neuf, qui venait d'être lancé, fut aménagé pour nous transporter en France. Le 25 novem-

bre 1809, il descendait le Dellaware, dont les rives glacées laissaient un chenal pour le passage des navires. L'entreprise de ce transport fut, comme dans toutes les affaires, faite dans l'intérêt des fournisseurs; en sorte qu'arrimés comme dans un négrier, nous ne tardâmes pas à nous trouver fort mal à l'aise, sans compter que la modicité des provisions vint bientôt ajouter à nos misères. Il fallut mettre chacun à la ration, et, en touchant les côtes de France, n'ayant plus de vivres, avoir recours aux croiseurs anglais. Il était écrit que nous aurions disette jusqu'au bout.

Le 20 décembre 1809, après une dure traversée, sous tous les rapports, le *Francisque* mouilla aux Pertuis d'Antioche. Nous étions en France; nous devions croire tous nos malheurs finis : ils l'étaient, oui, mais non les tribulations. Chacun pensait qu'il ne restait plus qu'à entrer dans le port de La Rochelle; mais nous avions compté sans l'amiral anglais, croiseur, qui ne connaissant pas la capitulation de Santo-Domingo, et ne voulant pas même reconnaître les titres qui lui furent présentés, nous fit prisonniers. C'était pour lui un bon coup de filet. Toutefois, on le força de demander des ordres à Londres; il expédia un aviso, et nous retint pendant les dix jours qu'il mit à revenir, temps pendant lequel il dut nous nourrir.

L'aviso de retour, l'amiral permit l'appareillage pour La Rochelle; mais en vue du port, autre contre-temps : le canon de ses batteries joua sur nous. On dépêcha un canot, dans lequel Aussenac et un capitaine Evrard furent en parlementaire vers le port, où, malgré deux boulets lancés sur eux, ils abordèrent, donnant alors toutes les explications nécessaires et demandant la raison d'une semblable réception. Ils apprirent alors, qu'ayant été visités par les Anglais, la loi du blocus continental défendait de nous recevoir.

C'était tout-à-fait échouer au port; toutefois, lorsqu'on fut bien informé que notre bâtiment n'avait pour marchandise que des hommes malheureux, évacuant d'une colonie, périssant, ou bien près, de faim à bord, on accorda l'entrée, qui fut encore retardée par la visite de la santé : sur les questions de l'agent sanitaire, une plaisanterie manqua de nous faire mettre en quarantaine, et de subir ainsi une petite vengeance. « Avez-vous des malades? avez-vous perdu du monde? — Non, nous en avons gagné. — Ceci est sérieux, Messieurs, répondez vrai? » C'était la vérité; Madame Panis, épouse du colonel, était accouchée en mer.

Enfin, le 31 décembre 1809, nous mîmes pied sur cette terre de France, tant désirée, et si bien méritée par toutes nos affreuses infortunes.

Pour ma part, et dans le délire de ma joie, ivre de bonheur en foulant le sol de la patrie, après une si longue et si douloureuse absence, sans regarder la boue qui couvrait le pavé, je m'agenouillai et baisai la terre comme une seconde mère, me promettant bien de ne plus m'embarquer pour aller guerroyer au Nouveau-Monde. Quarante-cinq ans se sont écoulés, et le sort ne m'a point infligé la peine de rompre mon serment.

Un seul navire marchand rapportait en France les misérables restes de ce que de belles et nombreuses escadres avaient transporté à Saint-Domingue.

Chacun de nous se dirigea sur Paris, pour y être à la disposition du ministre de la guerre et autres.

M. X., le général de brigade, fut reçu et fort bien accueilli par l'empereur, qui lui donna la croix de la Légion-d'Honneur. Seul il obtint cette récompense, que MM. les colonels avaient aussi bien et plus gagnée que lui.

Napoléon, dans sa justice, crut-il, en récompensant seul ce chef, récompenser aussi les braves officiers qui revenaient avec lui?

Tous ces rentrans de Santo-Domingo furent mis à la disposition de MM. les ministres; et, le croira-t-on, les bureaux de la guerre eurent l'*infamie*, c'est le mot, de disputer les grades acquis

pendant le séjour aux colonies ; grades donnés par le général Ferrand, ayant tout pouvoir de l'empereur pour nommer jusqu'au grade de colonel inclusivement. Ainsi, tel qui avait reçu deux grades, devait descendre d'un ; et on répondait avec assurance : « Vous ne pouvez avoir » deux grades dans une campagne. » Quelle campagne!... *Une*, il est vrai; mais bien longue, bien cruelle : une seule, de *sept années d'une guerre à mort !* Moi, je dis *deux*.

Malheur donc à qui était alors dans les colonies françaises, les belles actions y étaient perdues. Hélas ! on ne s'éloignait pas impunément de cette contrée inquiète, retentissante, qui depuis si long-temps était le centre de toute gloire et de toute civilisation.

Cette indigne injustice ne diminua rien de notre dévoûment, car ces grades ravis, volés, bien que légitimement gagnés, furent promptement reconquis, malgré les bureaucrates. On disparaissait si vite.

Non content d'une injustice, le ministre en commit une seconde, mais plus dangereuse pour nous. Tous nous étions prisonniers sur parole jurée, et signée sur dix registres, dont chacun avait bref de parole imprimé. Il portait : *Promesse de ne pas servir contre les Anglais ni leurs alliés*. Les armées françaises en Allemagne, en

Italie pouvaient nous recevoir. Qu'arriva-t-il? partie de nous, officiers, fut envoyée à l'armée de Portugal, sous les ordres du maréchal Masséna, et l'on nous mit en face des Anglais!

Désigné, malgré mes réclamations, pour le 31e d'infanterie légère, je rejoignis mon régiment et pris le commandement d'une compagnie (4me du 1er bataillon), la veille de la bataille de Bousaco, 27 septembre 1810. J'arrivai assez à temps pour recevoir une balle à la tête, ce qui ne m'empêcha pas de faire la campagne; je n'avais pas voulu faire de réclamations, les réservant pour notre sortie de Portugal. Alors elles furent reconnues justes, et j'eus l'ordre de rentrer en France avec les cadres.

Je termine ici la relation du séjour des six années d'occupation à Santo-Domingo, que j'ai dénommée *Seconde Campagne*. Ce récit d'un vieux soldat ne dénote aucune prétention à se poser en historien, il s'en sent incapable; mais ces souvenirs, en faisant connaître la fin d'une malheureuse expédition, qui coûta si cher à la France, en hommes comme en finances, pourront offrir d'intéressans matériaux aux plumes mieux exercées qui écrivent l'histoire.

FIN.

Opinion sur Toussaint.

J'ai dit (pages 4), *mais Toussaint aurait-il été de bonne foi?* (et 10) *cet homme avait le sentiment de sa puissance.* A l'appui de ces dires, il faut lire les lettres de Toussaint au premier consul, existant dans nos archives, mais que j'emprunte à M. Mathieu Dumas, qui les reproduit dans l'ouvrage déjà cité. Elles furent écrites alors que Toussaint, au milieu de ses succès, allait prendre possession de la partie espagnole de Saint-Domingue, cédée par le traité de Bâle, et remise en 1800 par le gouverneur espagnol don Garcia au général Agé.

Sans doute Toussaint restait en proie au souci d'être approuvé par le premier consul, et delà le projet de se rendre nécessaire à la France; d'où l'envoi du colonel Vincent, portant une constitution créée pour Saint-Domingue. *Cet officier remplit loyalement sa mission et eût le trop rare courage de braver les préjugés invétérés, les passions haineuses et de faire entendre les plus sévères vérités* (Dumas).

Quels motifs aurait eu Toussaint pour n'être pas de bonne foi? Je ne les vois pas?.. N'était-il pas possesseur de Saint-Domingue? Après avoir lutté contre l'Angleterre, qui l'empêchait de déclarer, alors, *l'indépendance,* et de lutter encore contre la France?... Que fit-il, et qui l'y forçait enfin?... Il resta Français, et agit comme tel. A sa place qui n'eût jugé, et avec raison, que le fait d'avoir arraché Saint-Domingue à l'anarchie, à la guerre civile, et, par mille combats, repoussé, vaincu les Anglais dans leur prétention de conquête, méritait une grande et large récompense; que la tenant, elle devait lui être allouée: n'avait-il pas assez fait? Quel est l'homme qui n'eût eu cette pensée toute naturelle? Qu'avait-il besoin d'user de duplicité? Il agit, au contraire, avec confiance, et, ce qui le prouve, c'est cette présentation d'une constitution, œuvre d'une assemblée coloniale.

Toussaint « pouvait souhaiter le suprême pouvoir, c'était naturel et excusable. En faisant le bien il avait obéi à son génie, en le faisant, il devait en espérer le prix. Il n'y a là rien de coupable, d'autant plus que, dans sa conviction et dans la vérité, pour achever ce bien, il fallait long-temps encore un chef tout-puissant à St-Domingue, qui ne pouvait se passer d'une autorité forte et créatrice.» (Thiers, *Consulat.*)

D'après le caractère de Bonaparte, il est facile de juger que, rencontrant un homme armé d'une volonté forte, nanti d'un grand pouvoir et que l'on nommait gouverneur à vie, il voyait celui qui, pour ainsi dire, marchait sur ses traces; qu'alors il ne pouvait, ni ne devait être conservé; déjà il ne

voulait pas d'un pouvoir partagé, et, sans considérer que le résultat d'un non acquiescement à la constitution serait la perte de Saint-Domingue, de cette belle colonie toute rétablie, toute française !.. il s'indigna, et, malgré les justes observations du colonel Vincent, taxa cet acte d'*indécent*. L'expédition fut résolue !...

Ignorait-il que, « les possessions d'outre-mer ne peuvent être réduites à l'obéissance, contre les efforts des indigènes, que lorsque, dans un espace resserré, privés de ressources intérieures pour soutenir la guerre, ils se trouvent pour ainsi dire dans une place bloquée ; mais l'île de Saint-Domingue, par son étendue, par ses montagnes et les difficultés des communications, pouvait être considérée comme un continent. Ces nègres, ces hommes de couleur, véritable population de l'île, soldats redoutables sous un ciel brûlant, acclimatés, endurcis aux fatigues, sobres, superstitieux, fanatisés, avaient pour ce genre de guerre beaucoup d'avantages sur les malheureux colons, et bien plus, sur les troupes européennes les mieux aguerries. » (Dumas.)

L'Afrique, aujourd'hui, donne depuis seize ans la preuve de ce dire du général.

Je crois donc que Toussaint était, et eût été de bonne foi. Lisez les lettres qui suivent, et jugez l'homme vous même : que sont-elles ? de vrais rapports d'un général à son gouvernement, demandant, réclamant approbation de sa conduite ; indiquant l'urgence d'un nouvel état de choses et de nouvelles lois pour conserver Saint-Domingue à la France. Qui pouvait mieux les faire, ces lois, que les hommes qu'elles devaient régir ? Eux, sur les lieux ; eux, qui n'avaient jamais reçu, de la métropole, que des lois, actes, décrets et ordonnances impraticables dans la colonie, par le fait que ceux qui les créaient ne connaissaient en rien le Nouveau-Monde, et sa population toute particulière !...

Saint-Domingue était la riche ferme de la France, il fallait en retirer la rente et non pas vouloir y diriger la plongée de la houe !... Toussaint était, sans nul doute, le fermier trouvé !...

Lettres de Toussaint Louverture, général en chef de l'armée de Saint-Domingue, au citoyen Bonaparte, premier consul de la république française.

Première Lettre.

A Santo-Domingo, le 12 février 1801.

Citoyen consul,

Après avoir répondu aux différentes lettres que vous avez chargé le ministre de la marine de m'adresser, et qui m'ont

été apportées par l'aviso l'*Enfant-Prodigue*, après lui avoir donné tous les détails de mes opérations, pour le mettre à même de vous en rendre compte satisfaisant, il est maintenant de mon devoir de vous écrire moi-même, pour vous demander, aujourd'hui que la colonie est pacifiée, tranquille et dégagée de ses ennemis, votre approbation aux nominations d'officiers généraux, que j'ai faites en faveur de braves militaires, qui m'ont secondé dans mes pénibles travaux, avec tout le zèle et tout le dévoûment d'officiers attachés à leurs devoirs, fidèles à leur patrie ; ils sont tous des officiers de mérite, et également dignes de votre confiance et des récompenses nationales.

(Suivent les noms de MOYSE, DESSALINES, MAUREPAS, CHRISTOPHE, Paul LOUVERTURE, Charles BÉLAIR ; enfin l'adjudant commandant d'HÉBICOURT, dont il définit les bonnes et courageuses qualités.)

Le gouvernement français, citoyen consul, doit cette récompense à de braves militaires, qui depuis le commencement de la révolution n'ont cessé de me seconder dans mes opérations, et se sont toujours conduits de la manière la plus distinguée. Mais, vu l'éloignement des lieux, j'ai pensé que je devais dès ce moment les faire jouir de cet avantage, pour les encourager, aujourd'hui qu'il n'y a plus d'ennemis à combattre, à redoubler de zèle pour m'aider à opérer la restauration de cette belle colonie, et ramener les jours de son ancienne splendeur. Persuadé des sentimens d'équité qui vous animent, je leur ai fait espérer votre sanction, comme j'espère moi-même que vous approuverez cette mesure.

Il est également de mon devoir, citoyen consul, de ne pas vous laisser ignorer que les soldats de l'armée de Saint-Domingue ont des droits bien acquis à la sollicitude du gouvernement français. Vous pouvez avoir une entière confiance en eux. Bien dirigés, ils sont capables des plus grandes choses. Dans cette dernière campagne, qui, si elle n'a point été meurtrière, n'en a pas moins été pénible, ils m'ont convaincu que, pour la marche, on devait plus compter sur eux que sur les chevaux. J'ai souvent été obligé de ralentir leur marche, pour donner à la cavalerie le temps de les rejoindre. J'espère que, mieux disciplinés à l'avenir, ils ne le céderont en rien aux troupes d'Europe.

Salut et profond respect.

TOUSSAINT-LOUVERTURE.

DEUXIÈME LETTRE.

Santo-Domingo, le 12 février 1801.

Citoyen consul,

La malveillance, alarmée d'une résolution qui allait faire

passer la partie espagnole de Saint-Domingue sous la domination de la république, fit jouer tous les ressorts de l'intrigue pour y mettre obstacle; celui qui lui réussit le mieux fut de faire revenir le citoyen Roume, agent du gouvernement, sur son arrêté du 7 floréal, et de le porter à toutes les démarches qu'il entreprit pour éloigner la prise de possession qu'il avait lui-même arrêtée. Décidé à l'obtenir par la force des armes, je me crus alors obligé, avant de me mettre en marche, d'inviter le citoyen Roume de cesser ses fonctions, et de se retirer au Dondon jusqu'à nouvel ordre, parce que l'intrigue et la malveillance n'y auraient pas la même facilité de lui tourner la tête ; il est là à vos ordres : quand vous me le demanderez, je vous l'enverrai. Quelles que soient les calomnies que mes ennemis l'aient porté à vous écrire contre moi, je m'abstiendrai de me justifier ; mais alors que ma délicatesse m'oblige au silence, mon devoir me prescrit de l'empêcher de faire du mal.

Le besoin de correspondre exactement avec mon gouvernement, et la rareté des occasions, me portent à vous prier, citoyen consul, de consacrer la corvette l'*Enfant-Prodigue* à ne faire que les voyages de Saint-Domingue ; de l'y envoyer au moins tous les trois mois, afin que je puisse régulièrement vous faire connaître, à toutes les époques de ses retours, la situation exacte de cette belle colonie, à la prospérité de laquelle, vous pouvez être persuadé, je continuerai de consacrer tous mes instans.

Salut et profond respect.

TOUSSAINT-LOUVERTURE.

TROISIÈME LETTRE.

Cap-Français, le 16 juillet 1801.

Citoyen consul,

Le ministre de la marine, dans le compte qu'il vous a rendu de la situation politique de cette colonie, que je m'attachais à lui faire connaître dans les dépêches que je lui adressais, a dû vous soumettre ma proclamation du 16 pluviôse dernier, portant convocation d'une assemblée centrale, qui put, dans un moment où la réunion de la partie espagnole à la partie française venait de s'opérer, ne formerait plus de Saint-Domingue qu'un seul et même pays, soumis au même gouvernement, fixer ses destinées par des lois sages, calquées sur les localités et les mœurs des habitans, j'ai aujourd'hui la satisfaction de vous annoncer que la dernière main vient d'être portée à cet ouvrage, et qu'il en est résulté une constitution qui promet le bonheur aux habitans de cette colonie, si long-temps infortunés ; je m'empresse de

vous l'adresser, pour avoir votre approbation et la sanction de mon gouvernement. Pour cet effet, j'envoie près de vous le citoyen Vincent, directeur général des fortifications à Saint-Domingue, à qui je confie ce précieux dépôt.

L'assemblée centrale m'ayant requis, vu l'absence des lois et la nécessité de faire succéder leur empire à celui de l'anarchie, de faire provisoirement exécuter cette constitution, comme devant l'acheminer plus vîte vers sa prospérité future, je me suis rendu à ses désirs, et cette constitution a été accueillie par toutes les classes de citoyens avec des transports de joie, qui ne manqueront pas de se reproduire lorsqu'elle leur sera renvoyée revêtue de la sanction du gouvernement.

Salut et profond respect.

TOUSSAINT-LOUVERTURE.

Discours préliminaire de la constitution.

La colonie de Saint-Domingue existait, depuis plusieurs années, sans lois positives. Long-temps gouvernée par des hommes ambitieux, son anéantissement était inévitable, sans le génie actif et sage du général Toussaint Louverture, qui, par les combinaisons les plus justes, les plans les mieux réfléchis et les actions les plus énergiques, a su la délivrer presqu'en même temps de ses ennemis extérieurs et intérieurs, étouffer successivement tous les germes de discordes; du sein de l'anarchie préparer sa résurrection, faire succéder l'abondance à la misère, l'amour du travail et de la paix à la guerre civile et au vagabondage, la sécurité à la terreur, et enfin la soumettre tout entière à l'empire français, etc.

(Voir la suite à la page 382 du huitième volume des *Précis Militaires* et la *Constitution*, de M. Matthieu Dumas.)

Ce protocole dit tout et fait connaître quel était Toussaint. Son ambition n'était nullement déplacée, et s'il n'avait rencontré une ambition plus grande, plus forte, nul doute, Saint-Domingue restait à la France.

Note première, page 36.

MANIÈRE DE COMBATTRE DES NÈGRES DE SAINT-DOMINGUE.

(*Extrait du journal du général Dampierre, fils du général mort au champ d'honneur le* 8 *ou le* 10 *mai* 1793).

Du quartier-général du Gros-Morne, 26 février 1802.

La guerre avec les nègres de Saint-Domingue était d'un genre tout nouveau :

« Presque partout nos troupes ont triomphé des obstacles

» réunis, du terrain, du climat et du nombre des ennemis ; » mais ceux-ci toujours postés dans des lieux inaccessibles, » nous attaquent impunément sur tous les points, pendant » la marche de nos colonnes. Une courte relation de ce qui » s'est passé à la division dont je fais partie (général Des- » fourneaux) vous donnera une idée de ce qu'ont fait les au- » tres, puisqu'elles ont rencontré les mêmes difficultés.

» Sortis le 17 février de notre camp de Morne-Rouge, à trois » lieues du Cap, pour nous porter sur les Gonaïves, point de » rendez-vous de toutes les divisions de l'armée, à peine » avions-nous passé la rivière *Salée*, que le feu de ce qu'on » appelle ici *embuscade* commença sur notre gauche, quel- » ques compagnies de chasseurs suffirent d'abord pour les » éloigner, et la colonne continua sa marche ; mais bientôt » le feu s'engageant à la tête et sur le flanc gauche, les » mêmes tirailleurs, déjà repoussés, reparurent à l'arrière- » garde, la colonne s'avançait ainsi entourée de feux pen- » dant l'espace de deux lieues ; elle n'eut point de tranquil- » lité, et ne put marcher lestement que dans le chemin de » la grande coupe du *Limbé*, où Toussaint avait précédem- » ment, et pour se défendre des attaques de Moïse, en ré- » bellion contre lui, fait couper les bois à cent pas de la » route, à la droite et à la gauche ; il fallut ensuite nous pré- » parer à emporter le col qui nous séparait du *Limbé* ; ce » passage, où 150 braves pourraient arrêter une armée, » était occupé par 300 hommes postés en partie dans une » redoute qui barrait le défilé, et en partie sur la droite » et sur la gauche derrière des abattis. Les carabiniers de la » 30me demi-brigade, soutenus par quatre compagnies de » chasseurs, marchèrent avec tant de résolution, que mal- » gré la vivacité du feu, les difficultés du terrain, la cha- » leur du jour, et malgré la perte de *tous leurs officiers* au » moins blessés, ils gravirent la montagne et enlevèrent la » redoute, où le chef de bataillon des noirs, et un grand » nombre des siens, furent trouvés morts. Cette attaque fut » si impétueuse que les brigands n'eurent que le temps de » mettre le feu à une immense quantité de bois sec, qu'ils » avaient jeté dans le défilé pour empêcher le passage de » notre artillerie. Tandis que nous étions occupés à déblayer » ces bois, et à faire monter avec beaucoup de peine un » obusier et nos petites pièces de 2, le feu s'engagea de » nouveau avec beaucoup de vivacité à l'arrière-garde, où » la 38me demi-brigade repoussa vigoureusement les assail- » lans, pour donner le temps à notre artillerie de gagner le » sommet, après deux heures du plus rude travail. Pendant » ce temps, l'avant-garde était toujours aux prises, et le » centre de la colonne était aussi attaqué par des nègres ré- » pandus sur la montagne à notre gauche. Après nous être » ouvert ainsi la route sans cesser de combattre, nous

» passâmes la rivière du *Limbé*, et nous campâmes près du
» bourg, au lieu appelé *Camp-Alquier*.

» Deux jours après, la division partit du Camp-Alquier, » et s'avançant par le vallon où coule la rivière de la *Marmalade*, rencontra la première embuscade des rebelles à une » lieue du camp *Lecocq* : c'était un défilé resserré entre la » rivière et des rochers escarpés, et des bois impénétrables. » Les nègres laissèrent passer les deux premières compagnies d'éclaireurs, évitant leur vue, et ne commencèrent » leurs feux que lorsqu'ils aperçurent la première pièce de » canon. Couverts par les rochers, ils tiraient à portée de » pistolet, sans qu'on pût aller à eux ; quelques coups de canon débusquèrent ceux qui barraient de plus près le chemin ; mais il fut impossible de gravir les rochers, et il » fallut que la colonne défilât sous le feu de cette nombreuse » embuscade.

» Arrivés au camp *Lecocq*, le feu s'engagea de nouveau » dans une position semblable à la première, quoiqu'un peu » moins escarpée. Les éclaireurs s'étant jetés dans les bois » pour tourner cette embuscade, la tête de la colonne fut » canonnée par deux pièces placées sur une petite éminence ; » elles furent enlevées et enclouées. La colonne continua sa » marche. A peine avait-on fait quelques pas dans le chemin montueux qui conduit à *Plaisance*, que l'arrière-garde » fut attaquée et harcelée pendant plusieurs heures par des » soldats du chef nègre *Romain*, qui s'étaient postés dans » les montagnes. On se dégagea de cette attaque en usant » du même stratagême ; l'arrière-garde s'embusqua, laissa » arriver les nègres jusque sur la colonne, les mît entre deux » feux, et en fît un carnage affreux. Cette marche a coûté » plus de 300 hommes hors de combat, dont 80 tués !...

» *Signé* : DAMPIERRE. »

Note deuxième, sur la première de la page 36.

Ce récit détaillé sur des combats journaliers fait connaître combien était grande la difficulté, ou plutôt l'impossibilité de soumettre dans un tel pays une population armée. Hélas ! plus les faits de la malheureuse expédition de Saint-Domingue seront connus, et plus on se convaincra de cette impossibilité, seconde cause qui a fait échouer dans cette entreprise la plus forte, la plus belle et la meilleure armée qui eût traversé l'Océan ; car la première est, sans contredit, l'ignorance du premier consul sur cette espèce d'hommes noirs, habitant le Nouveau-Monde, et la facilité avec laquelle il

abonda dans les idées de MM. les grands planteurs qui se trouvaient à Paris. Peut-être même, la bonne et parfaite épouse, Joséphine, créole, a-t-elle pu dire alors son mot.

Après MM. les généraux comte Mathieu Dumas et Pamphile Lacroix, lui, témoin authentique, j'ai essayé de mettre cette vérité dans son jour, par le récit d'un séjour de sept années et demie à Saint-Domingue.

Cette guerre, naturelle à toute peuplade attaquée dans ses retraites inexpugnables, est encore aujourd'hui la même en Afrique ; heureusement que là, ce ne sont pas des esclaves redoutant de nouveau le joug, et que les tribus arabes qui auront éprouvé notre courage, notre générosité et les bienfaits de notre gouvernement, finiront, il faut l'espérer, par ne plus opposer d'obstacles à notre établissement sur le sol africain.

Note troisième, page 125.

Les Espagnols d'origine vivent à peu de frais, ne s'occupant de rien pendant le jour, n'imposant même pas de travail pénible à leurs esclaves ; leur temps se passe à jouer, à se bercer dans un hamac : sont-ils las de jouer, de dormir, ils chantent. Pour aller prendre de l'eau à une rivière, ou source, ou fontaine même, il faut qu'ils montent à cheval, n'eussent-ils que vingt pas à faire ; sur les habitations ou hâtes, ils ont toujours un cheval bridé pour cet usage.

Le soin de cultiver leur esprit ne les occupent point, ils ne savent rien; à peine connaissent-ils le nom de l'Espagne, avec laquelle ils n'ont plus aucun commerce. Cette tranquillité les fait parvenir à une extrême vieillesse ; en ceci, ils ressemblent aux Orientaux.

On leur attribue un profond respect pour la religion, qu'ils savent allier avec un libertinage excessif : leur sang s'est mêlé d'abord avec les insulaires, à l'origine de la découverte, ensuite avec le nègre, de sorte que leur caractère et leur couleur se ressentent à la fois des trois races d'Europe, d'Afrique et d'Amérique.

Note quatrième, page 186.

Réglement intérieur de la Société Dramatique à Santo-Domingo.

« La toile tombe, empereurs et sujets,
» Tous sont égaux et camarades. »
(FAVARD. — Les *Trois Sultanes*.)

ART. 1er. — Messieurs et Mesdames les amateurs s'étant partagé entre eux les différens emplois dont se compose l'en-

semble d'une compagnie dramatique, ont approuvé la répartition des caractères désignés au présent article :

MM. Vives, directeur.
Funel, pères nobles sensibles, et quelques financiers; directeur.
Buisseret, financiers et tabliers, basse-taille, vaudeville.
Darnaud, jeunes premiers.
Evrard, idem.
Sachs, raisonneurs.
Cariot, idem.
Bardin, premiers comiques.
Salva, idem vaudeville.
Candeau, idem régisseur.
Druneau, seconds comiques.
Lemonnier, troisièmes comiques, grimes, grandes utilités; régisseur.
Delestang, troisièmes comiques, rôles à manteau, vaudeville; directeur.
Bulté, troisièmes comiques et les bas comiques.
Merville, utilités.
Claris fils, utilités et Lubins.
Funel fils, idem.

Mmes Claris, mères nobles, caractères et servantes marquées.
Druneau, amoureuses, ingénuités.
Camboulies, premières soubrettes et premières amoureuses.
Prioleau, premiers rôles et duègnes nobles.
Ederne, deuxièmes soubrettes et grandes utilités.
Claris fille, enfant de tout genre.

Art. 2. — Tous les quinze de chaque mois, à moins que ce soit un jour de représentation, auquel cas ce serait pour le lendemain, les amateurs se réuniront chez le colonel Vives, afin de procéder au répertoire du mois suivant.

Art. 3. — La société sera présidée par les trois directeurs : Vives, Funel, Delestang, et les régisseurs : Candeau et Lemonnier, pour la répartition des rôles, et il est convenu que nul n'en pourra prendre un dans un autre emploi que le sien; que, pour la convenance commune, sur l'invitation de l'amateur auquel il appartiendra, et par l'aveu du directoire, le répertoire, une fois arrêté, sera signé de tous les amateurs.

Art. 4. — Autant que possible, les bons et mauvais rôles seront répartis d'une manière relativement égale entre tous les emplois.

L'amateur désigné au répertoire ne pourra remettre son rôle que sur des motifs très plausibles et admis par le direc-

toire; mais on aura soin de dédommager par de bons rôles ceux des amateurs qui en auraient joué d'inférieurs dans une précédente représentation.

Art. 5. — Lorsqu'un amateur aura joué avec agrément un rôle quelconque dans une pièce, les régisseurs pourront l'inviter à laisser jouer ce rôle par un amateur du même emploi ; ce qui varie les pièces aux yeux des spectateurs, et satisfait tous les amateurs.

Art. 6. — Au répertoire, les dames opineront les premières sur le choix des pièces à monter; les cavaliers ensuite, et le directoire, auquel seront adjoints les régisseurs, prononcera. Le répertoire ainsi arrêté pour chaque mois, il n'y pourra être apporté aucun changement sans les plus fortes raisons et l'aveu du directoire.

Art. 7. — Comme il est urgent que l'exactitude de chaque amateur puisse sauver à tous le désagrément des courses inutiles, nous nous soumettons tous à une amende en privation d'un de nos billets d'invitation, pour chaque inexactitude aux assemblées, répertoires, ou répétitions convoquées ou d'obligation, quand nos motifs ne seront ou ne paraîtront pas au directoire de toute validité.

Art. 8. — Tout propos indiscret tenu par un amateur contre un autre, s'il ne porte que sur un ridicule vrai, encourra pour l'indiscret la même privation qu'au précédent article, mais s'il porte contre une des dames, et surtout s'il est méchant, le coupable, convaincu, sera exclu de la société, et le directoire l'invitera à remettre sa carte d'amateur.

Art. 9. — Pour prévenir toute discussion entre les amateurs, il est convenu que l'art dramatique sera exclusivement le sujet important de toute conversation au foyer ; en cas de diversité d'opinions, un tiers accordera les opposans, ou invitera à la clôture des débats, et lorsqu'une dame fera cette invitation, nous sommes tous Français, et notre déférence au beau sexe est garant de notre docilité.

Art. 10. — Les régisseurs donneront seuls des ordres aux garçons de théâtre. En conséquence, MM. les amateurs sont priés d'adresser à eux-mêmes les réclamations qu'ils croiront devoir leur faire. Ils sont de même invités à leur communiquer toutes leurs idées sur ce qui pourra contribuer aux succès et à l'agrément de nos récréations dramatiques.

Art. 11. — Comme nous avons éprouvé des désagrémens à nos répétitions, il est arrêté que chaque amateur sera porteur d'une carte sur laquelle sera imprimé Foyer, et sans laquelle on ne pourra entrer, ni les jours de représentations,

ni les jours de répétitions. Cela nous assurera de la plus grande tranquillité, et donnera beaucoup plus d'ensemble et d'illusion aux pièces que nous représenterons. Les garçons de théâtre seront responsables de l'exécution de cet article.

Art. 12. — Tout amateur ne jouant pas dans une pièce que l'on répètera, et qui viendra au théâtre, sera tenu de descendre à l'orchestre, afin de laisser la scène libre.

De même aussi ceux qui répèteront, et de qui le tour ne sera pas venu d'être en scène, se tiendront dans les coulisses, et laisseront la scène libre. Ils auront soin d'observer le silence, afin que chacun puisse entendre son mot d'entrée.

Art. 13. — Aucune dépense pour costumes ou autres objets ne pourra être faite qu'après le consentement du directeur trésorier, afin de savoir s'il est à même de la solder de suite, et sur la demande des régisseurs.

Art 14. — La manière dont se compose la réunion des amateurs rend inutile la recommandation des égards, procédés, échanges de sacrifices, d'amour-propre, déférence aux avis réciproques, et politesse dans la manière de les donner. En conséquence, cet article n'est ici que pour mémoire, et comme un hommage prophétique de l'harmonie qui va assurer et doubler les douceurs et les plaisirs que cette association promet à tous ses membres et à leurs invités.

Clos et arrêté le 21 septembre 1806.

Signé : Funel, Vives, Delestang, Candeau et Lemonnier, directeurs et régisseurs; Buisseret, Darnaud, Evrard, Sachs, Cariot, Bardin, Salva, Druneau, Bulté, Merville, Claris fils et Funel fils; Mmes Claris, Druneau, Camboulies, Prioleau, Ederne, Claris fille, amateurs composant la société.

Pour copie conforme à la minute, déposée aux archives de la société,

J.-B. Lemonnier-Delafosse, *régisseur*.

Note cinquième, page 264.

Pièce justificative (due aux soins de M. Latham).

Copie d'une dépêche du major général Carmichael au vicomte Castlereagh, datée de San-Carlos, devant la ville de Santo-Domingo, le 8 juillet 1809.

Monseigneur,

J'ai l'honneur d'informer Votre Excellence que, parti de la Jamaïque le 7 du mois dernier, avec les troupes indiquées en marge, une brigade composée d'un régiment de ligne et d'un colonial (nègre), je descendis le 28 à la baie de la Palanque, lieu de débarquement le plus rapproché, et à trente milles de la ville de Santo-Domingo; je fis immédiatement la reconnaissance des fortifications, opération qui fut terminée le 29, et me convainquit pleinement que les remparts et les bastions étaient attaquables par un coup de main. Prenant en outre en considération la brave défense de la garnison pendant un siége continu de huit mois, il me parut que des mesures promptes et décisives étaient le parti le plus prudent à prendre avec un ennemi courageux, et que cela préviendrait les fâcheux résultats de tranchées ouvertes pendant la saison pluvieuse, qui est le seul ennemi redoutable pour notre armée. Les ravages en ont été déjà si désastreux pour les Espagnols indigènes, que 400 hommes, sur 600 de leur meilleur régiment, ont été mis hors de service; et quant aux troupes anglaises, il leur aurait été sans doute plus fatal qu'un engagement sur les remparts.

Son excellence le général Sanchez, dont j'ai reçu, le 30 du mois dernier, la réception la plus cordiale et la plus affectueuse, ayant été très malade quelque temps auparavant, et l'étant encore à mon grand chagrin, par suite de fatigues et d'une maladie au foie, ordonna aux troupes espagnoles, dans tous les postes, de suivre les instructions qu'il me plairait de leur donner, ce qu'ils accomplirent volontiers en se portant rapidement en avant, et coupant d'une manière efficace toute communication entre la ville de Santo-Domingo et le fort Jérôme, point très fortifié qui, en protégeant le seul lieu de débarquement, nous empêchait de communiquer avec l'escadre.

Après avoir, dans la soirée, refusé de recevoir les propositions d'armistice du général français, je m'avançai avec un détachement d'Espagnols vers l'église de San-Carlos, où j'établis mon quartier-général à une portée de fusil de la ville. Je comptais que les troupes anglaises pourraient nous rejoindre dans la nuit, mais par suite d'une pluie abondante

et continuelle, cela devint impraticable, et ce ne fut que le surlendemain, dans la nuit, qu'elles arrivèrent après avoir enduré les privations et les fatigues les plus grandes, obligées de traîner les pièces de campagne sur de mauvais chemins, par un temps effroyable, et de traverser les rivières sans les moyens de transports nécessaires.

Le 1er juillet je reçus une nouvelle lettre du général Barquier, à qui j'avais accordé jusqu'au lendemain à midi pour faire une réponse.

Un feu de mousqueterie continuel se faisant entendre sur les remparts, bien que le pavillon blanc fut arboré, je m'avançai avec un parti de dragons légers et envoyai un aide-de-camp en demander la cause. Le général Barquier le reçut très poliment et lui répondit que les habitans tiraient sur une grande quantité de pigeons ramiers sauvages (1), qui vollaient au-dessus des remparts de la ville, mais qu'il allait donner des ordres sévères pour faire cesser cela pendant la suspension des hostilités.

Le 2, je reçus une lettre du général Barquier, au sujet du mouvement de troupes vers San-Carlos, qui avait été occupé le 30 juin, après avoir rejeté les propositions de négociation.

Le 3, les commissaires pour la capitulation se réunirent; ceux du parti français ayant déclaré que leurs instructions formelles étaient de ne pas se rendre, ce qui d'ailleurs me fut confirmé par les prisonniers et des lettres interceptées, je ne me crus pas autorisé à accepter d'autres conditions, et la réunion fut ajournée jusqu'à ce que j'aie pu communiquer avec le commandant des forces navales.

Par suite du mauvais temps, la réponse n'arriva que le 6, et se trouva coïncider parfaitement avec mon avis sur les seuls termes à accorder aux ennemis. J'avais en outre appris le débordement de la rivière Jaina, qui nous séparait ainsi de la plus grande partie de nos munitions d'artillerie et de nos provisions, cela me détermina d'autant plus à donner une prompte résolution à cette affaire. J'en fis part au capitaine Cumby, requérant sa coopération en matelots armés, munitions et provisions, ce que je l'ai trouvé toujours prêt à me procurer avec l'obligeance la plus cordiale.

Humblement soumis au Tout-Puissant, dispensateur des événemens, plein de confiance dans une juste cause et dans le courage anglais pour la défendre, j'écrivis une lettre au général Barquier, d'après un nouveau refus de la garnison

(1) A l'époque de la ponte ces oiseaux viennent de la Côte-Ferme dans l'île, pour y manger la graine du rocou; traversant le matin, le soir, ils retournent à leurs nids, par bandes fesant ombre au soleil, comme un fort nuage.

de mettre bas les armes, et fis immédiatement les dispositions suivantes :

La première brigade fut placée sous les ordres du lieutenant-colonel Horsford, qui préféra ce commandement à l'emploi d'adjudant général.

La seconde brigade fut confiée au major Curry, du 54e régiment, par suite de l'absence du colonel Smyth, officier distingué du 55e, que la mauvaise marche du bâtiment de transport le *Diégo*, dans lequel il s'était embarqué, avait empêché de nous rejoindre ; je l'aurais vivement regretté, ainsi que les braves officiers et soldats qui l'accompagnaient, si l'engagement projeté avait eu lieu.

Au premier coup de feu de l'ennemi, la réserve devait se former des Irlandais du roi, et du 54e de grenadiers, de 50 hommes du 2e régiment des Indes-Occidentales, et d'autant du régiment de Porto-Ricco, ce corps devant se trouver suffisamment à couvert aussi long-temps que les murs de l'église et mon quartier-général résisteraient au feu de plus de dix canons, et un mortier dirigés sur eux à une distance de 338 yards.

Je donnai pour instructions au brigadier général French, officier zélé et très actif, de prendre position dans un ravin, à cent cinquante pas environ de mon arrière-garde, et dans le cas où la garnison aurait tenté une sortie sur ma réserve, d'attendre qu'elle fût tout près pour la charger à la baïonnette et la suivre jusque dans la ville. Si les ennemis étaient restés enfermés, on aurait fait pendant la nuit de fausses attaques et des feintes sur différens points, et au moyen d'échelles de siége, préparées à l'avance, on aurait opéré un assaut général en plein jour et à la première occasion favorable. Les troupes se seraient établies dans les bastions, pour n'entrer dans les rues que sur des ordres ultérieurs.

Pendant cette heure de suspension d'armes, l'impatience d'attaquer fut le sentiment général, et la contenance de tous les soldats anglais, à cet instant décisif, peignait une résolution bien arrêtée de porter la gloire de l'Angleterre sur les fortifications de Santo-Domingo, à la pointe de leurs baïonnettes.

L'heure étant expirée, j'envoyai mon secrétaire, le capitaine Irwig, s'informer pourquoi le pavillon blanc flottait encore, quoique le temps fût écoulé et qu'aucune réponse n'eût été faite à ma lettre. Il rencontra à la porte le lieutenant-colonel Myers, annonçant que l'ultimatum était accepté, et que la garnison consentait à mettre bas les armes comme prisonniers de guerre. J'avais en outre détaché le major Walker, des Irlandais du roi, avec les trois compagnies légères de ce corps, le 54e et le 55e régiment de ligne, vers le fort Jérôme, position très-fortifiée à environ 2 milles ouest de la ville, avec ordre, dès le commencement de l'action, de

forcer la porte avec une pièce de campagne et de donner assaut par la porte de sortie (1). Sur la sommation qui lui fut faite, le capitaine Guillermin, auquel il ne restait que quelques biscuits pour toute provision (2), répondit en brave, qu'il voulait partager le sort de la ville.

L'honneur des armes de Sa Majesté, Monseigneur, a été maintenu sans perdre un seul soldat anglais, soit au combat, soit par maladie, et sans avoir recours à la glorieuse, mais déplorable ressource d'un assaut contre une ville populeuse. Prenant en considération le courage et la valeur persévérante de la garnison française, sa supériorité en nombre et en position, et l'importance du but atteint, j'ai la confiance que Sa Majesté ne désapprouvera pas les mesures prises pour obtenir cette capitulation et les termes accordés aux ennemis. Ces conditions seront transmises à votre Excellence par mon secrétaire le capitaine Iwig, du 54e régiment, auquel je me réfère pour toute information ultérieure et que je prends la liberté de recommander chaudement comme étant un officier digne à tous égards des marques de faveur que Sa Majesté daignerait lui accorder.

J'ai maintenant, Monseigneur, un devoir des plus agréables à remplir, celui de faire connaître à Sa Majesté, le zèle et l'activité infatigable des officiers suivans : le brigadier général French, commandant en second ; le lieutenant-colonel Horsford, commandant la 1re brigade; le lieutenant-colonel Smyth, commandant l'artillerie royale, qui, par son habileté et son attention infatigable, surmonta des difficultés extraordinaires ; le lieutenant-colonel Myers, quartier-maître général et commissaire pour la rédaction des articles de capitulation.

Ces officiers, se trouvant en évidence par leur position, ont donné des preuves constantes de zèle, de talent et d'ardeur pour terminer cette entreprise de la manière la plus honorable, et je peux assurer à votre seigneurie que tous les officiers, sous-officiers et soldats de l'expédition ont montré les mêmes dispositions.

Ce serait de l'ingratitude de ma part, Monseigneur, si j'omettais de confirmer, dans les termes les plus expressifs, ce que j'ai déjà dit de la cordiale coopération et de l'aide efficace que l'armée a reçu du capitaine Cumby, commandant l'escadre de Sa Majesté devant la ville. Cet officier distingué nous envoya les lieutenans Denman et Shériff, avec un dé-

(1) Il eût fallu un véritable siége pour prendre ce fort, entouré d'excellens fossés et très-bien armé, les murs étant trop hauts pour tenter une escalade.

(2) Pas même, n'ayant que de l'amidon de goyaka, il y avait cinq mois que le pain était inconnu. (Le général anglais ne connaissait pas ces circonstances).

chement de matelots, qui furent d'une grande utilité, et supportèrent gaîment les fatigues et les travaux les plus pénibles.

Il m'est impossible de passer sous silence l'assistance particulière que j'ai reçue d'un anglais, M. William Walton jeune, qui a long-temps séjourné dans cette île. Sa connaissance profonde du pays, des habitans et du langage, l'ont mis à même de nous rendre, volontairement, les services les plus importans, comme secrétaire intime pendant l'expédition.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Signé : H. S. Carmichael,

Major général, commandant les forces de Sa Majesté britannique devant la ville de Santo-Domingo.

Note sixième, page 266.

Qu'avaient gagné les Espagnols, dans leur révolte contre les Français, eux indépendans de l'Espagne, Français enfin? Un maître, au lieu d'amis et de frères; un maître qui leur fit payer fort cher, et à juste titre, le secours qu'il leur apportait.

Ils étaient parvenus à leur but : l'entrée dans Santo-Domingo; mais, quant à sa possession, c'était une autre question. Pendant huit mois, sans compter la perte des hommes, leurs quadruples passèrent dans les mains anglaises, qui ne donnaient pas des armes et des munitions pour rien. Cet allié leur avait laissé supporter toutes les chances de la guerre, et ne se présenta sur le terrain, avec une brigade, que lorsqu'il sentit qu'il serait l'arbitre de leur avenir.

Ce fut à la suite de la troupe anglaise que ces masses de valeureux Castillans entrèrent en ville; ils furent les vaincus, on peut le dire; car nous, Français, que perdions-nous? des murailles, dont la longue et brave défense devenait une source de gloire!.. Eux, devinrent sujets anglais!

Santo-Domingo appartint positivement aux Anglais; ils en firent un comptoir pendant deux grandes années, à la suite desquelles ils tirèrent profit :

1° D'un matériel de dix-huit pièces de canon de 24, en bronze, conduit à la Jamaïque;

2° De la solde et de l'entretien d'une brigade de 1,500 hommes;

3° Du remboursement de tous les frais de leur alliance pendant le blocus;

4° Du prix des cloches des églises et couvens;

5° De la vente de leurs produits pendant l'occupation.

Ces conditions remplies, les Anglais évacuèrent Santo-Domingo.

Tels furent les soldes de votre victoire, pauvres Espagnols! Les Anglais ne font et ne feront jamais de la chevalerie, et je leur donne raison ; ils savent toujours être maîtres là où ils mettent pied et profiter habilement des occasions, s'ils ne les suscitent : leur intérêt y trouve toujours son compte ; occasions qu'ils doivent, très souvent, à leur politique, plus qu'à tout autre moyen, voire même le courage, qu'ils possèdent, mais qu'ils ne déploient qu'avec raison. A Santo-Domingo, c'était le cas, car ce courage ne fut pas même mis en œuvre contre une garnison exténuée, mourante! .. Ils ne perdirent pas un homme.

L'anglais militaire peut être considéré comme un capitaine de navire, chargé d'une marchandise, *homme*, qu'il doit conserver et livrer sans avarie, s'il est possible. Aussi, dans toutes les circonstances, et je l'approuve, ménage-t-il ses forces, et recule-t-il, même sans honte, devant un danger trop imminent ; son heure arrive, il la saisit à propos, et en tire tout le parti voulu.

Le général Wellington, dans sa campagne de Portugal, en 1810, a prouvé mon dire : il fut tâtonneur, prudent et fort adroit. Il recula devant Masséna, battu à Bousaco, et n'en arriva pas moins à recueillir dans cette campagne le même fruit que lui eussent donné des batailles meurtrières : *la sortie de l'armée française du Portugal.*

En vain l'enfant chéri de la Victoire lui présenta-t-il plusieurs fois la bataille : à Torrès-Vedras, à Santarem, où il resta deux mois ; à Villa-Flora, et, sauf quelques escarmouches d'arrière-garde, ce ne fut qu'à la frontière, à Sabugal (sur la Coa), qu'il y eut un rude combat, supporté par le seul corps d'armée du général Regnier, qui avait remplacé celui du maréchal Ney, en mésintelligence avec Masséna, et qui refusa positivement de marcher.

Ce combat livré était bien pour l'acquit de la conscience du général anglais, et dans le but qu'il ne fut pas dit en Angleterre que, pendant une longue et difficile retraite de soixante-cinq à soixante-dix lieues, l'armée anglaise n'avait pas fait son devoir.

La rivalité des maréchaux français en Portugal, en Espagne, a fait plus pour Wellington que sa science militaire ; le bonheur l'a suivi partout : aux Arapiles (près Salamanque), à Burgos, à Pampelune, à Toulouse ; enfin à Waterloo. Il était, sans contredit, général d'une rare résolution, sachant bien conduire, administrer une armée ; mais grand capitaine ...

Comme Sylla, il aurait dû élever un autel à la Fortune.

Note septième, page 268.

Autant que ma mémoire peut me servir, je réunis dans cette note les noms de tous les officiers-généraux et autres, mes camarades, qui existaient à Santo-Domingo pendant les années 1804 à 1809, regrettant ceux oubliés; mais, après trente-sept ans, l'excuse est là (50 militaires, 46 d'administration, et 54 officiers de troupe; total : 150):

CORPS.	NOMS.	GRADES.	OBSERVATIONS.
État-Major-Général :	Ferrand..............	Gén. de brig., c[t] en chef.	Mort à Palo-Inclinado
	Bruce................	Chef d'esc., aide-de-camp.	En mission aux Etats-Unis.
	Filleul................	Idem idem.	
	Bardin................	Capitaine, idem.	
	Aussenac..............	Colonel, c[t] aux frontières.	
	Panis..................	Idem d'état-major........	Prisonnier à Pal -Inc
	Barquier..............	Général de brigade.......	Commandant après le décès de Ferrand.
	Camberlin............	Colonel..................	Disponibles; sans emploi depuis l'arrivée du général Ferrand; id. pendant le siége.
	Rémoussin............	Capitaine aide-de-camp...	
	Pichot................	Colonel, comm. la place.	
État-Major :	Vives..................	Colonel, chef d'état-major, faisant fonctions de chef d'administration.	En mission pendant le 2e siége; parti pour France à bord du *Bernadotte*, et fait prisonn. dev. Blaye, par les Anglais.
	Pallié..................	Chef de bataillon, faisant fonc. de chef d'état-maj.	
	Darnaud..............	Chef d'escadron.	
	Bocquet..............	Capitaine................	Tué à Palo-Inclinado.
	Evrard................	Idem.	
	J. Chassériau aîné.....	Idem.	
	Guillermin............	Idem....................	Remplaçant le comm[t] du fort St-Jérôme.
	Marquis..............	Idem.	
	Lavalettre............	Idem.	
	Capdeboscq...........	Lieutenant..............	Tué au 1er siége.
	Philibert.............	Idem....................	Tué au 2e siége.
	Marquet..............	Sous-lieutenant.	
Artillerie :	Miguel Ferrier........	Colonel-Directeur.	
	Villarcy..............	Capitaine.	
	Loyau................	Lieutenant.	
	Deker................	Idem.	
	Delor................	Garde.	
Génie :	Bron..................	Colonel-Directeur.	
	Maillard..............	Adjoint de 1re classe.	
	Beaucoté.............	Idem idem.	
	Bois-Saint-Lys.........	Idem idem.........	Blessé au fort Saint-Jérôme.
	Lemonnier-Delafosse. .	Idem idem.	

CORPS.	NOMS.	GRADES.	OBSERVATIONS.
Marine :	Brouard...............	Capitaine de frégate.	
	Sachs................	Lieutenant de vaisseau....	Commandant le *Bernadotte*, en mission en France; pris par les Anglais devt Blaye.
	Candeau, Bégon, Dupuis.................	Idem idem.	
	Boyer.................	Idem idem.........	Tué par un boulet anglais dans une chasse
	Moulia, Tapoul........	Capitaine de Port, Pilote.	
Service de la santé :	Saint-Cyr.............	Directeur de l'hôpital.	
	Pélissié..............	Sous-directeur.	
	Delassus.............	Médecin, chirurg. en chef.	Mort, s'étant empoisonné au 2e siége, en cherchant un amidon nutritif dans une racine très-vénéneuse (*Goyaka*); il avait atteint le but, et cette racine devint nourriture journaliere.
	Buisseret, Pascalis, Du bisy, Casalot, Lacase, Delaville............	Chirurgiens.	
	Romain, Lacoste, Roulet*.................	Idem, dont 2 civils.....	* Tué à Palo-Inclinado.
	Montéze-Stohlz........	Pharmacien.	
Administration :	Dubuisson, Daubremont................	Fonct. de préfet colonial; chef d'administration....	Renvoyés en France, ne pouvant s'accorder avec Ferrand.
	Fabre.................	Chef d'administration.	
	Goguet, Bailly, Froideveaux...............	Inspect. aux revues, inspect., comre de marine.	
	Lafaille, Huet*, Boyer.	Commissaire de marine, gardes magasins........	* Tué par une bombe au 2e siége.
	Chassériau............	Secrét.-gén. de la colonie.	Pendant le 1er siége.
	Lesueur...............	Secrét. du gén. Ferrand.	
	Blampied, Noblot, Notin, Salva, Perroneau, Clesle, Gar nerey, Jubelin, Fourrier............	Commis de marine.	
Fin^ces	Armand Sol...........	Payeur de l'armée, premier commis.	
Justice :	Minuty................	Grand-Juge.	
	Couët de Montarand...	Procureur-Général.	
	Rigaud................	Président de Tribunal.	
	Delestang.............	Procureur-Impérial.	
	Funel et Lemaire......	Juge et Greffier.	
Domaines.	Batsalle (P.).........	Directeur.	Tué à Palo-Inclinado
	Lacroix...............	Sous-Directeur.	
	Batsalle..............	Secrét.-gén. de la colonie.	Pendant le 2e siége.
	Chart, Lamartelliére...	Commis.	

Tableau faisant suite à la Note septième.

	Corps.	Force : En 1805.	Force : En 1808.	Noms, Grades des Officiers.	*Observations.*
TROUPE	8e régiment d'artillerie	25	25	Loyau, lieutenant.	
	5e léger	675	475	Lafiton, colonel. Allier, chef de bataillon Darame, idem	 Tué à Palo-Inclinado Mort pendant le 2e siége.
	37e de ligne	600	400	Vassimont, colonel.	
	86e de ligne	700	400	Fortier, idem. Cayol, chef de bataillon	 Tué.
	Compagnie administrative.	200	200	Goguet, capitaine. De Montarand, idem en second. Froideveaux, lieutenant. Lafaille, sous-lieutenant. Lacroix, sergent-major	 Blessé au 1er siége.
FRANÇAIS & ESPAGNOLS	Garde nationale	250	100	Duchemin, capitaine	Celle espagnole désertée.
GUIDES DU GÉNÉRAL	Cavalerie	16	10	Lamarche, capitaine. Dastugue, lieutenant. Canquery, art. vétérinaire	 Tué en mission au fort St-Jérôme.
	Totaux	2.466	1.610		

RÉCAPITULATION { Force en 1805 .... 2,466 hommes.
Pertes pendant quatre ans : feu, maladie, désertion .... 2,146 —

Au 15 Juillet 1809, en sous-officiers et soldats, il restait à la capitulation .... 320 hommes.

Pièce Officielle, obtenue des Archives après l'impression, et relevant l'erreur commise page 114 (services militaires donnés de mémoire).

MINISTÈRE

DE LA GUERRE.

DIRECTION GÉNÉRALE

de

L'ADMINISTRATION

et de

LA COMPTABILITÉ.

4me Division.

BUREAU

des

LOIS & ARCHIVES.

OFFICIERS GÉNÉRAUX.

ÉTAT DES SERVICES

Du sieur FERRAND (Jean-Louis), né à Besançon (Doubs), le..... .... 13 *Décembre* 1756

Dragon dans le régiment Dauphin, le............................... 3 *Juillet* 1786

Congédié le...................... 20 *Février* 1788

Lieutenant de cavalerie en......... » *Septembre* 1792

Chef d'escadron au 24e régiment de cavalerie, le............... .... 7 *Février* 1793

Général de brigade le........... . 9 *Avril* 1794

Général de division le .... 5 *Octobre* 1808

A fait les campagnes de 1793 *(ans* II, III, IV, V*) aux armées de l'Ouest et de Sambre-et-Meuse;*

Passé à l'armée de Saint-Domingue le 3 *Prairial an* X *(*23 *mai* 1802*),*

Et resté au compte de la marine.

Vu :

Le Sous Chef du Bureau,

BAZIN.

Certifié conforme aux Pièces et Registres déposés au Bureau des Lois et Archives.

Paris, le 10 Mai 1837.

Pour le Conseiller-d'Etat, Directeur-général, et par son ordre,

Le Chef du Bureau,

MARNIER.

DÉLIVRÉ GRATIS

à M. GOTIS, Chef du Bureau de l'Intendance militaire et de centralisation.

07-158

ERRATA.

Pages.	Lignes.				
5	16e	*au lieu de :*	Emery................	*lisez :*	Ennery.
6	25e	—	Emery................	—	Ennery.
6	27e	—	le *Héros*............	—	le *Héron*.
18	29e	*après ces mots :*	dans l'insurrection......	*ajoutez :*	(colonel VINCENT).
26	22e	—	courut le plus grand danger.	—	matelot d'arrière de l'*Océan*, de 120 c. ; ce dernier se trouva, etc.
27	5e	*au lieu de :*	la hêle................	*lisez :*	le hêle.
32	20e	—	le 17 pluviose an X.....	—	le 6 février 1802.
45	24e	—	Emery................	—	Ennery.
52	2e	—	1803.................	—	1802.
68	11e	—	le *Vaudon*.............	—	le *Vaudou*.
71	8e	—	*Zantes*...............	—	*Zautes*.
84	8e	—	*Zantes*...............	—	*Zautes*.
97	15e	—	32 à 38..............	—	28 à 32.
124	15e	*après ces mots :*	même époque.........	*ajoutez :*	mais en 1805.
160	19e	*au lieu de :*	bizarres..............	*lisez :*	bizannes.
169	4e	—	huit vaisseaux.........	—	sept vaisseaux.
186	9e	*après ces mots :*	jusqu'aux utilités.......	*ajoutez :*	(note 4me).
191	7e	*au lieu de :*	Daubremont, chef d'esc.,	*lisez :*	Fabre, chef d'adminon.
			(Mêmes corrections pages 206, 263, 264 et 267).		
198	18e	—	del la tierra...........	—	de esta tierra.
202	1re	—	mais duquel...........	*lisez :*	de laquelle.
268	3e	—	note 6................	—	note 7.
273	7e	—	1820.................	—	1802.
275	7e	—	la misère.............	—	le malheur.
280	8e	—	quarante-cinq ans......	—	trente-cinq ans.

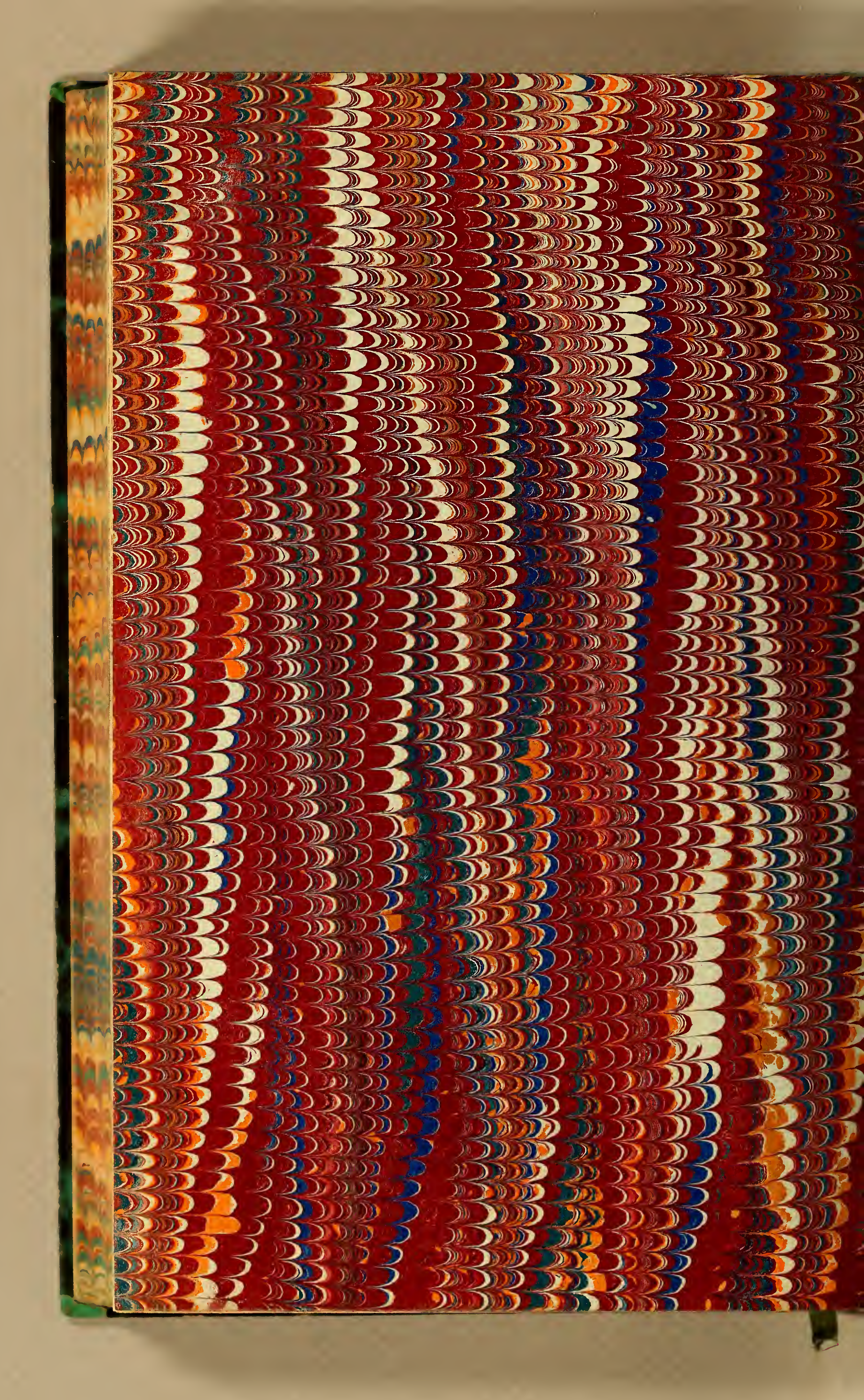


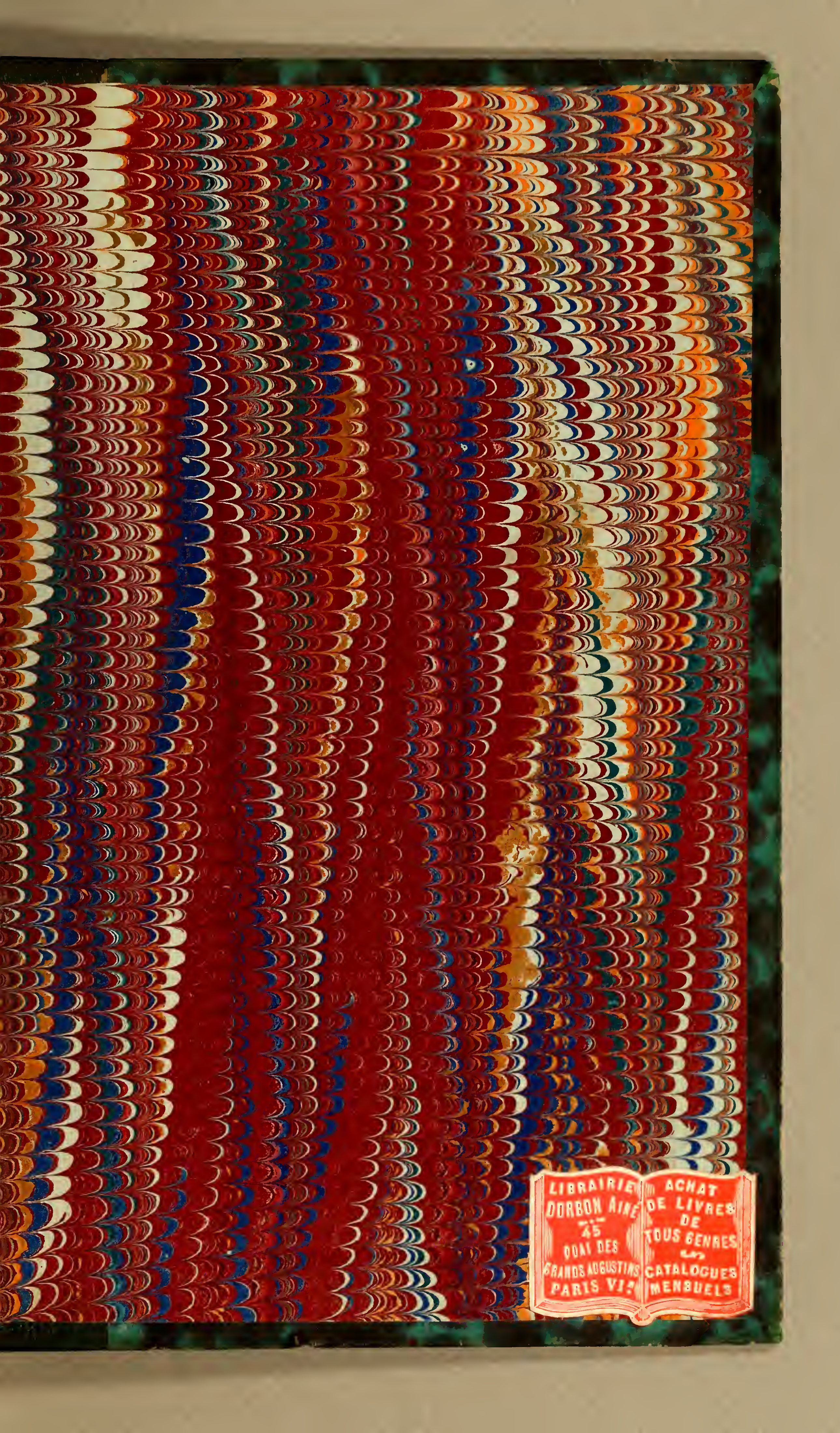

PLAN
de la Place de
SANTO-DOMINGO
et de ses Environs
Pour servir aux Sièges-Blocus
par
Le Général DESSALINES Haitien 1805
Le Général SANCHEZ Espagnol
Le Commodor CUMBY Anglais 1809.
Le Général CARMICHAEL id.
LÉGENDE
1 Quartier général
2 Arsenal
3 Tour de Vigie
4 Cathédrale
5 Couvent St Francisco
6 Porte del Conde
7 Porte Marine
8 Ouvrages des Haïtiens (1805)
9 id des Espagnols (1809)
10 Batterie de Mortiers
11 Division Anglaise bloquant
12 Frégates détachées canonnant une sortie
13 Frégate id le Fort St Jérôme
14 Canonnière Anglaise coulée
15 Camp de Nègres
1ère Sortie 1805
2e id id
1ère id 1809
2e id id
Attaque de la Redoute (1809)
Grands Halliers ou Bois Taillis.
Bourgade de St Lorenzo de las Minas
Hon Galindo
Hon Lepreste
Hon Cabral.
Bourg de St Carle
Fontaine de Ch. Colomb
OZAMA R.
PORT
Redoute de l'Ozama
Batterie Espagnole
Route du Seybe
Bois
Camp Pétion.
Hon Lagarde
Magasin à Poudre
Qr Gal de Pétion.
Caserne
Fort St Jérôme
Plage St Jérôme
Plage d'un accès difficile
Route
Savanne de l'Etat
Entrée du Port
Hauts Fonds
RADE
Côte de l'Ile
Golfe du Mexique ou Mer des Antilles.
Haut fond de la Pointe
Pointe de la Petite Tour
1805

07-158

RPJCB

E846
L557s




LIBRAIRIE
DORBON AINÉ
45
QUAI DES
GRANDS AUGUSTINS
PARIS VI.
ACHAT
DE LIVRES
DE
TOUS GENRES
CATALOGUES
MENSUELS

